

ACADÉMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

STUDIA
ALBANICA

1-2

STUDIA ALBANICA

Conseil de Rédaction :

Seit MANSAKU (Rédacteur en chef)
Muzafer KORKUTI (Rédacteur en chef adjoint)
Arben LESKAJ (Secrétaire scientifique)
Francesco ALTIMARI
Jorgo BULO
Emin RIZA
Shaban SINANI
Marenglen VERLI
Pëllumb XHUFİ

© 2009, Académie des Sciences d'Albanie

ISSN 0585-5047

Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences sociales
7, place Fan S. Noli
AL-1000 Tirana

Pëllumb XHUPI**TRACES DE LA PRÉSENCE JUIVE EN ALBANIE
AU MOYEN ÂGE**

Le XVI^e siècle offre un panorama curieux quant à la présence de communautés juives en Albanie. À cette époque-là, le pôle principal de cette présence était sans doute la ville de Vlora. L'importance de cet élément à Vlora a déjà été signalée par G. Veinstein, sur la base des données du Registre (*Sijil*) du *cadi* de Vlora des années 1567-1568¹. Cela avait été annoncé, d'ailleurs de façon plus complète et avec plus de précision, par le Registre ottoman des propriétés et de la population du sandjak de Vlora de l'année 1519-1520 : selon ce document, dans la ville de Vlora seulement, sur 1 558 familles en tout, cette année-là 528 familles étaient juives, 945 chrétiennes et 85 musulmanes². Certes, compte tenu de la nature différente de chacun de ces deux registres ottomans, toute conclusion tirée sur la base de leur comparaison serait boiteuse. Toutefois, le *Sijil* en question de l'année 1567-1568 laisse entendre que, à ce moment-là, la partie juive de la population n'était plus celle d'un demi-siècle auparavant. Or, il faut dire qu'à cette époque nombre de Juifs de Vlora – et cela valait aussi pour les Juifs de Berat³ – s'étaient convertis à l'islam⁴. L'islamisation des Juifs de Vlora et de Berat connut une phase plus intense quand, entre 1666 et 1676, le « faux

¹ G. Veinstein, *Une communauté ottomane : les Juifs d'Avlonya dans la deuxième moitié du XVI^e siècle*, in « Gli Ebrei e Venezia sec. XIV-XVIII », éd. G. Cozzi, Milan, 1987, p. 781-828.

² Ferit Duka, *Realiteti etnik i Dropullit në burimet historike të shek. XVI sipas Deftërit osman të regjistrimit të pronave dhe të popullsisë të sanxhakut të Vlorës të vitit 1520*, in « Studime historike », 3-4, Tirana, 1991, p. 167-199 ; G. Veinstein, *Une source ottomane de l'histoire albanaise : le registre des Kadi d'Avlonya 1567-1568*, in « The Medieval Albanians, Institute for Byzantine Research », International Symposium 5, Athens, 1998, p. 375, n. 12.

³ Sur la communauté juive de Berat aux XVI^e-XVIII^e siècles, voir Ferit Duka, *Berati në kohën osmane (shek. XVI-XVIII)*, Tirana, 2001, p. 24-30, 237-238, 262.

⁴ G. Veinstein, *Une source ottomane...*, p. 383.

messie » Sabbataï Zevi⁵ vint s'y installer avec la permission du Grand Vizir, l'Albanais Fazil Ahmed Köprülü, qui était son admirateur. Propagateur d'une doctrine mystique et syncrétiste à une époque caractérisée par des perturbations politiques⁶, l'hétérodoxe Zevi établit en Albanie un rapport étroit notamment avec les Bektachis locaux, eux aussi adeptes d'une foi hétérodoxe et syncrétiste⁷. À un moment donné de son séjour en Albanie, Zevi se convertit à l'islam, prêchant d'exemple pour beaucoup de Juifs vivant dans ce pays⁸.

Cette présence impressionnante de population juive dans les villes albanaises entre le XV^e et le XVI^e siècles est due à la diaspora séfarade de 1492, lorsque des groupes entiers de Juifs débarquèrent sur les côtes albanaises après avoir quitté l'Espagne ou leurs foyers en Italie du Sud et en Sicile où s'étendait également le pouvoir du roi antisémite Ferdinand de Castille⁹.

Cependant, la présence des Juifs en Albanie est attestée bien avant le XVI^e siècle. M. Korkuti nous signale une information venant de Lecce, en Italie, qui remonte à l'année 520 et où il est question d'une communauté juive de cette ville qui s'allie par mariage à une autre communauté juive d'Onchesmos (Saranda)¹⁰. À ce propos, il y a quelques années, le professeur de l'Université de Bari Cesare Colafemmina, un chercheur bien connu de la culture hébraïque en Italie du Sud, nous a fait part de la découverte en Calabre d'une inscription en hébreux appartenant au VI^e siècle, où il est question d'un Juif qui s'était installé en Calabre en venant d'Onchesmos d'Albanie. L'inscription confirme le fait notoire qu'Onchesmos fut

⁵ M. Balivet, *Byzantins et Ottomans*, Istanbul (Isis), 1999, p. 73-74 ; Robert Mantran, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989. Nous nous sommes référés à l'excellente édition en albanais *Historia e Perandorisë Osmane*, Dituria, Tirana, 2004, p. 235.

⁶ G. Scholem, *Sabbatai Sevi, the mystical messiah*, Princeton, 1973; H. H. Ben-Sasson, *Geschichte des jüdischen Volkes. Von den Anfängen bis zur Gegenwart*, München (C. H. Beck Verlag), 1992, p. 858-864.

⁷ M. Balivet, *op. cit.*, p. 56-61, 176-178.

⁸ H. H. Ben-Sasson, *op. cit.*, p. 862-864; R. Mantran, *op. cit.*, p. 235; M. Balivet, *op. cit.*, p. 177. Nous nous permettrons d'attirer l'attention du lecteur sur une tombe monumentale du XVII^e siècle, qui existe encore aujourd'hui dans le village Tragjas i Vjetër. Compte tenu de sa typologie, la tombe appartient sans doute à un dignitaire ottoman, mais la présence de l'étoile de David gravée sur la pierre tombale peut mettre le défunt en rapport avec les adeptes de Sabbataï Zevi, sinon avec ce dernier lui-même.

⁹ H. H. Ben-Sasson, *op. cit.*, p. 774, parle de l'installation de quatre communautés juives dans la petite ville épirote d'Arta et de leurs bons rapports avec les habitants locaux.

¹⁰ M. Korkuti, *Bazilika e sinagoga e Sarandës*, in « Prania historike dhe shpëtimi i hebrenjve gjatë Luftës », Tirana, 2008, p. 37.

détruite à ce temps-là par les Barbares, qu'elle cessa d'exister comme centre urbain et qu'une partie de sa population, où il y avait aussi des Juifs, trouva refuge sur les côtes voisines de l'Italie¹¹. Ce témoignage épigraphique semble trouver sa confirmation même dans la découverte récente des vestiges d'une synagogue au centre du marché de la ville moderne de Saranda, qui, de même que la basilique voisine, garde les traces de l'incendie et de la destruction de cette ville précisément au temps des invasions barbares, dont elle ne se remit plus¹².

Aux siècles suivants, des groupes de population juive sont attestés dans divers centres côtiers auxquels se réfèrent essentiellement les documents historiques. Cela n'exclut pas la possibilité d'une éventuelle installation des Juifs même dans les centres urbains de l'intérieur, tout comme ils sont attestés dans la ville de Berat à l'époque ottomane¹³. Mais, au cours des siècles précédents, le centre qui attira le plus la présence des Juifs fut la ville côtière de Vlora. Depuis la période de son occupation par Manfred Hohenstaufen de Sicile, en 1258, Vlora gagna un rôle particulier dans tout le bassin adriatique et ionien pour le commerce des épices venant d'Afrique du Nord, notamment de l'émirat de Tunisie¹⁴. Aux XIII^e-XIV^e siècles, les seigneurs de Vlora avaient établi des rapports réguliers avec les émirs de Tunisie précisément sur la base de l'importation des épices qui étaient ensuite réexportées vers Raguse et Venise¹⁵. Malgré l'absence de données directes, on peut affirmer que dans ce trafic des seigneurs de Vlora il y avait aussi des commerçants juifs. Rappelons que, durant le règne de Frédéric II, le père de Manfred, toute une colonie de Juifs de Djerba connus pour la culture et le commerce des épices avait émigré en Sicile¹⁶. Et, si après l'occupation de Vlora et d'autres centres côtiers d'Albanie par Manfred, en 1258, beaucoup de ses sujets italiens quittèrent le

¹¹ Neritan Ceka, *Ilirët*, Tirana, 2001, p. 253, 277.

¹² Neritan Ceka, *The Illyrians to the Albanians*, Tirana, 2005, p. 287, 306.

¹³ F. Duka, *Berati...* (*op. cit.*), p. 24-30, 237-238, 262. Selon le voyageur ottoman Evliyâ Tchêlêbî, au XVII^e siècle, la ville basse de Berat comptait trente quartiers dont un quartier juif (voir, en albanais, Evlija Çelebi, *Shqipëria para tre shekujsh*, Besa, Tirana, 2000, p. 56).

¹⁴ Pëllumb Xhufi, *L'aggancio all'Est : Manfredi Hohenstaufen in Albania*, in « Oriente e Occidente tra Medioevo e Età moderna », Studi in onore di Geo Pitarino, éd. L. Balletto, vol. II, Genova, 1997, p. 1252.

¹⁵ A. Solovjev, *Un beau-frère du tsar Doušan*, in « Revue Internationale des Études Balkaniques », 1 (1934), p. 180-187.

¹⁶ D. Abulafia, *Frederic II : a medieval Emperor*, London, 1988, p. 146, 335-336.

Royaume de Sicile pour s'installer à l'autre rive de l'Adriatique¹⁷, on peut croire qu'une telle « migration » à l'intérieur des domaines de Manfred, donc de la Sicile vers l'Albanie Hohenstaufen, toucha probablement aussi la communauté juive de Sicile¹⁸.

Plus tard, Vlora fut connue aussi pour la production d'un sel de qualité particulière, *sal albus* (le sel blanc)¹⁹. C'est au commerce de ce produit qu'est lié le nom du premier Juif, appelé Davith, mentionné en 1368, quand il approvisionnait en sel de Vlora voire même les marchés de Raguse. Dans les transactions de Davith avec des commerçants ragusains, on voit se manifester constamment d'autres citoyens juifs, comme Muscus, Matheus, Sandrus et Lazarus, le cousin de Davith, qui accompagnait ce dernier dans ses voyages de transport de sel vers Raguse²⁰. En 1414, donc à la veille de l'invasion ottomane de la ville, on mentionne à Vlora le Juif Solomon, dont les fils, Gratiadei et Léon, s'occupaient de « l'exercice du commerce » (*exertitium mercantie*)²¹. C'est d'ailleurs le métier qu'exerçaient la plupart des Juifs figurant dans les documents médiévaux dont nous disposons. En 1430, le Juif de Vlora nommé Gozio était devenu un point de référence pour les transactions de grain avec les commerçants vénitiens²². Et, comme tous ceux qui possédaient des biens et des richesses et qui, juste pour cette raison-là, étaient un objet de convoitise et une proie des voleurs, ces Juifs aussi subissaient des attaques et des pillages où il n'était pas rare de voir s'impliquer des seigneurs connus²³. Une décision du Sénat de Venise de l'année 1398

¹⁷ Pëllumb Xhufi, *Dilemat e Arbërit*, Tirana, 2006, p. 121-122, 128-130.

¹⁸ D. Abulafia, *The two Italies : economic relations between the Norman Kingdom of Sicily and the Northern Communes*, Cambridge Univ. Press, 1977, p. 25-26, 42-48, 266-267.

¹⁹ Ludovicus de Thalloczy, Constantinus Jireček, Emilianus de Šufflay, *Acta et Diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia* (plus loin, *Acta Albaniae*), vol. II, Vienne, 1918, nr. 221; A. Ducellier, *La façade maritime de l'Albanie au Moyen Âge. Durazzo et Valona du XI^e au XV^e siècle*, Thessalonique, 1981, p. 594, 641, note 1060 : « *de bono sale albo de Avelona* ».

²⁰ *Acta Albaniae*, vol. II, nr. 248.

²¹ G. Valentini, *Acta Albaniae Veneta*, pars 2, tomus VII, nr. 1918, p. 166-167.

²² Oliver J. Schmitt, *Arbëria Venedike (Das venezianische Albanien) 1392-1479*, éd. en albanais, Tirana, 2007, p. 446.

²³ Toutefois, la communauté juive a joui d'un statut et d'une protection particuliers dans toute la « Romanie » côtière. Ainsi sont attestés en 1324 les privilèges concédés en faveur de la population juive par Philippe I^{er} de Tarente, qui furent confirmés aussi en 1336 par le roi Robert d'Anjou et, plus tard, en 1370, même par Philippe II de Tarente. Selon ces dispositions, il était interdit aux fonctionnaires angevins de séquestrer les bêtes et les biens des Juifs, ainsi que de

nous apprend ainsi qu'un commerçant juif de Corfou, nommé Mordach, avait été attaqué dans la zone de Butrint par les hommes du despote albanais Gjin Bua Spata. Le dégât s'élevait à 178 hyperpères et le Juif Mordach, qui était en outre un citoyen vénitien, n'arrêta pas d'exiger des autorités vénitiennes, pendant des mois et des années entières, de trouver un mode pour réparer les dommages qu'il avait subis. Finalement, ennuyé par les démarches insistantes de Mordach, le Sénat décida de recourir à la force et de saisir des biens que le despote Spata avait à Corfou, pour la valeur de 178 hyperpères²⁴.

L'importance et la continuité de la présence juive à Durrës, « la métropole de l'Illyricum », sont plus évidentes. Étant donné son rôle et son intérêt, cette ville était cosmopolite : on y trouvait toutes sortes d'immigrés et d'habitants d'origine étrangère, aussi bien des Byzantins que des Vénitiens, des Amalfitains, des Ragusains, des Génois, etc. Les Juifs ne pouvaient pas manquer à l'appel. En 1322, le voyageur anglais Symeon Symeonis fit un séjour à Durrës, où il annonce la présence d'une communauté de « Juifs sans foi » (*perfidis hebreis*)²⁵. Le poids de cette communauté nous est attesté un peu mieux par un document plus tardif, datant de 1401, selon lequel à Durrës il y avait peu de familles juives, elles aussi pauvres (*judaei habitatores Durachii, quia sunt pauperes et paucae familiae*)²⁶. Indépendamment du fait que ce témoignage mérite une analyse à part, que nous ferons plus loin, on peut admettre qu'il s'était produit à cette époque-là une diminution de la population juive. C'est ce qui arriva en général à la population de cette ville à cause des circonstances politiques agitées : au cours des trente dernières années du XIV^e siècle, Durrës est passée tour à tour aux mains des Angevins, des princes Thopia, de Venise, alors que les Turcs se manifestaient de temps en temps menaçants devant ses portes depuis 1385²⁷. Toutefois, la situation devait avoir été différente durant les siècles précédents. Une présence significative de Juifs à Durrës est attestée

les insulter ou de les empêcher de pratiquer leurs rites religieux. Voir à ce sujet J. Buchon, *Nouvelles recherches*, vol. I, p. 408-413 ; A. Kiesewetter, *I principi di Taranto e la Grecia*, in « Archivio Storico Pugliese », année 54, fasc. 1-4, janvier-décembre 2001, p. 92.

²⁴ G. Valentini, *Acta Albaniae Veneta*, pars 1, tomus III, p. 83, 116.

²⁵ A. Ducellier, *op. cit.*, p. 752.

²⁶ *Acta Albaniae*, vol. II, nr. 676 ; G. Valentini, *Acta Albaniae Veneta*, pars 1, tomus III, p. 275 ; A. Ducellier, *op. cit.*, p. 528.

²⁷ La préoccupation liée aux incursions turques était tellement grande que le Sénat de Venise élaborait en 1392 le projet de creuser un large canal qui allait faire de Durrës une île en la séparant de l'arrière-pays. Voir *Acta Albaniae*, II, nr. 481, 488, 500, 514.

clairement par un document de 1417, qui parle pour la première fois d'une « *Judaicha Durachii* »²⁸. Au Moyen Âge, on appelait par le nom *Judaicha* les quartiers réservés aux Juifs dans les villes italiennes (par exemple, à Venise, *Giudecca*)²⁹. Cette attestation est la plus ancienne concernant un quartier juif dans les villes d'Albanie et elle est suivie ensuite par d'autres, remontant aux XVI^e-XVII^e siècles, à propos de l'organisation territoriale des Juifs de la ville de Berat³⁰. En fin de compte, qu'il y ait eu à Durrës un quartier à part pour les Juifs³¹, cela ne saurait pas constituer une découverte pour une grande agglomération avec une forte présence de communautés étrangères, comme c'était le cas de cette ville portuaire de l'Adriatique³². Les communautés étrangères y sont attestées de longue date³³. Dès le XI^e siècle, un quartier vénitien s'était développé à Durrës autour de l'église de Saint-André³⁴. À l'époque, dans la ville il y avait aussi une colonie de commerçants venus d'Amalfi d'Italie³⁵, qui avaient eux aussi, tout comme les Vénitiens, leur propre quartier autour de leur église, la Sainte-Marie des Amalfitains³⁶.

Les commerçants juifs jouaient un rôle important dans les trafics partant de Durrës ou allant vers elle. Ils contrôlaient dans une bonne partie le commerce du sel. C'est ce que laisse entendre un document de 1319 faisant part d'un commerçant juif qui offrait à plus bas prix (10 hyperpères par *centenarium*) et qui s'était emparé du marché du sel à Durrës, provoquant le mécontentement du

²⁸ *Acta Albaniae Veneta*, pars 2, tomus VIII, p. 404.

²⁹ Voir à ce propos *L'Enciclopedia*, vol. 22 : Dizionario di Italiano, éd. La Repubblica, Roma, 2004, p. 1315.

³⁰ F. Duka, *Berati...* (*op. cit.*), p. 237, 262; E. Çelebi, *op. cit.*, p. 56.

³¹ Le quartier juif de Durrës devait se trouver de toute façon en dehors de l'enceinte de la ville, imitant plus ou moins l'exemple du quartier des Juifs de Venise, la *Giudecca*. En effet, le document cité fait part d'un ordre du baile vénitien de Durrës, Matheus Gradonicus, qui extorquait de l'argent aux paysans en les forçant de ne vendre qu'à lui et au prix qu'il imposait lui-même les cocons de soie qu'ils commerçaient « aussi bien à Durrës que dans le quartier juif de Durrës » (*tam in Durachio, quam in Judaicha Durachii*). Voir *Acta Albaniae Veneta*, pars 2, tomus VIII, p. 404. Sur la production et le commerce de la soie dans la zone autour de Durrës, voir M. Šufflay, *Städte und Burgen Albaniens während des Mittelalters*, München und Leipzig, 1924, p. 42.

³² Rappelons qu'au XVII^e siècle le voyageur turc Tchêlêbî témoigne d'un quartier habité par les Juifs à Berat. Voir E. Çelebi, *op. cit.*, p. 56.

³³ J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, Paris, 1904, p. 585.

³⁴ Anne Comnène, *Alexiade*, éd. Leib., vol. II, Paris, 1946, p. 7 ; G. Tafel-G. Thomas, *Urkunden zur alteren Handels- und Staatsgeschichte der Republic Venedig*, I. Band, Wien, 1856, p. 52.

³⁵ Anne Comnène, *op. cit.*, p. 7 ; D. Abulafia, *The two Italies...*, p. 48-49.

³⁶ A. Ducellier, *op. cit.*, p. 71.

gouverneur angevin de la ville, qui prétendait au monopole dans ce secteur³⁷. La même activité avait été exercée quelques années auparavant, en 1281, par deux commerçants juifs de Durrës, Michel et Léon de Chura Chalia³⁸. Eux aussi devaient faire beaucoup de manœuvres pour esquiver le contrôle du gouverneur angevin et pour exporter leur sel à Venise. Un certain nombre de commerçants juifs de Durrës sont mentionnés en 1360 aussi : « *Muxie fio fo de Samuel zudio ; Mischio zudio ; Cahili zudio ; Donado çudio ; Manichelo zudio sacerdote ; Josaphat zudio* »³⁹. En plus du commerce, les Juifs de Durrës s'occupaient aussi de gestion de l'argent, en finançant de temps en temps des activités publiques pour le compte des gouverneurs locaux. Ainsi, en 1417, un Juif nommé Sanson assumait-il de payer la solde des soldats de la garnison de Durrës. En effet, le paiement fut effectué non pas en argent liquide, mais en tissu qui, par-dessus tout, fut calculé au double du prix du marché. Il s'agissait là, certainement, d'une histoire de corruption, derrière laquelle se tenait le tristement fameux baile vénitien de Durrës, Matheus Gradonicus, qui en tirait les bénéfices. De son côté, le Juif Sanson n'était qu'un rouage de ce mécanisme dont il tirait probablement profit lui aussi. Bien entendu, plus que par les quelques ducats cédés par le baile, Sanson était intéressé plutôt de gagner l'amitié ou la bienveillance du gouverneur vénitien, des changements d'humeur duquel dépendait le sort de son activité. Les Juifs de Durrës on les rencontre aussi parmi les artisans, en plus des rangs de commerçants ou de banquiers. Ainsi est-il question, en 1363, d'un maître juif, « *David magistri Judayoe de Durachio* », mais sans en préciser la profession.

Des autres données dont on dispose de la communauté juive de Durrës, il résulte que la situation économique et le statut social des Juifs étaient très élevés. Ils opéraient pour la plupart dans le commerce, la finance et l'artisanat, malgré le témoignage du document susmentionné de 1401, où il est question de « Juifs pauvres et peu nombreux » à Durrës. Mais attention, car il s'agit dans ce cas-là d'une demande présentée par une délégation de la ville de Durrës au Sénat de la République de Venise qui dominait alors sur cette ville, afin d'affranchir leurs concitoyens juifs d'un impôt qui était payé traditionnellement par les familles juives et qui consistait en 16 brasses d'étoffe (*catasamiti*). Les représentants de la ville de Durrës, se faisant les interprètes de leurs bons rapports avec les Juifs de cette ville, devaient mentir un peu en décrivant ces derniers comme

³⁷ *Acta Albaniae*, I, nr. 652 ; A. Ducellier, *op. cit.*, p. 280.

³⁸ A. Ducellier, *op. cit.*, p. 282-283.

³⁹ O. J. Schmitt, *op. cit.*, p. 128.

« pauvres et peu nombreux » devant le Sénat de Venise. C'était la meilleure façon pour affranchir les Juifs de Durrës de l'impôt en question.

À Durrës et, éventuellement, même à Vlora et dans les autres centres urbains, les Juifs avaient le statut de demeurant (*morantes*) ou d'habitant (*habitatores*), mais pas celui de citoyen (*cives*) des natifs⁴⁰. Rappelons que le statut d'habitant, et pas de citoyen, était aussi celui des nombreux entrepreneurs vénitiens, qui sont attestés à Durrës, comme nous l'avons dit, dès le XI^e siècle et qui constituaient là-bas une communauté assez respectée et puissante, non seulement économiquement, mais aussi militairement. En général, en Albanie on ne remarque pas de traces d'attitudes antisémites, comme c'était souvent le cas dans l'Europe chrétienne de cette époque-là⁴¹. Très probablement, même le grave incident survenu à Durrës en 1448, quand un citoyen de Durrës, Nicolas Simacus, roua de coups une femme juive appelée Mamexa, n'était pas d'inspiration antisémite. Ceci dit, cet acte devait être tellement anormal et répréhensible, que Nicolas fut condamné à l'éborgnement⁴² ! La seule manifestation de ressentiments antisémites, spécialement à Durrës, reste celle des « *perfidis hebreis* » du voyageur Symeon Symeonis, en 1322, que nous avons déjà mentionnée. Mais celui-ci était un étranger et il apportait sûrement à Durrës les préjugés de son pays. D'autre part, dans la même description, ce Symeon n'exprime pas une meilleure considération pour les Albanais eux-mêmes non plus, qu'il qualifie de « barbares » (*barbaris albanensibus*)⁴³. Les opinions de Symeon sur les Juifs et les Albanais reflètent certainement deux catégories de préjugés qui sont l'une pire que l'autre et qui, à notre époque, correspondraient à l'antisémitisme et à la xénophobie, le premier desquels a eu des répercussions historiques bien plus graves. Mais, répétons-le, chez les Albanais, un peuple toujours apprécié pour sa

⁴⁰ G. Valentini, *Acta Albaniae Veneta*, pars 1, tomus III, p. 275 : « *Judei habitatores Durachii* » ; O. J. Schmitt, *op. cit.*, p. 153 ; A. Ducellier, *op. cit.*, p. 529.

⁴¹ H. H. Ben-Sasson, *op. cit.*, p. 590-596 ; A. Borst, *Lebensformen im Mittelalter*, Frankfurt am Mein-Berlin, 1992, p. 600-611 ; H. Boockmann, *Das Mittelalter*, éd. C. H. Beck, Darmstadt, 1989, p. 235-237 ; D. Kertzer, *I papi contro gli Ebrei : il ruolo del Vaticano nell'ascesa dell'antisemitismo moderno*, Milano, 2004, p. 94-114.

⁴² Cette condamnation étant jugée trop exagérée, elle ne fut pas mise à exécution. *Acta Albaniae Veneta*, pars 3, tomus XX, p. 66.

⁴³ A. Ducellier, *op. cit.*, p. 752.

tolérance par rapport aux minorités⁴⁴, on ne trouve aucune trace d'antisémitisme même pendant la période en question. Cela vaut aussi bien pour le peuple que pour les autorités qui ne manquaient pas d'offrir aux représentants de la communauté juive voire même des fonctions et des postes prestigieux. En 1398, le despote de Vlora, Merxa, avait engagé comme son ambassadeur et homme de confiance un Juif de la ville, David, qui exerçait dans sa vie privée le métier de commerçant⁴⁵. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que les seigneurs albanais, y compris Georges Kastriote – Skanderbeg lui-même, choisissaient leurs ambassadeurs parmi les hommes de confiance des rangs du clergé⁴⁶. Il s'agit sans doute ici d'une preuve au plus haut niveau de l'intégration des Juifs dans la réalité du pays. Cette intégration était sans doute encore plus visible aux autres niveaux de la vie urbaine. Ainsi, tout comme les autres citoyens, les habitants juifs apparaissent constamment comme témoins et garants sur les contrats passés entre les autres citoyens, non juifs. Ceci est, par exemple, le cas d'un contrat de vente et achat de sel conclu en 1366 entre un commerçant de Durrës et un autre de Raguse, où, entre autres garants et témoins, figurent aussi les Juifs de Durrës nommés Muscus, Matheus et Lazarus. Des cas identiques sont attestés également dans le Registre du Cadi de Vlora de 1567-1568, où les Juifs apparaissent aux rôles de garants et de témoins à la signature de contrats civils entre citoyens chrétiens ou bien entre chrétiens et musulmans⁴⁷.

De conclure, il faut souligner que, si l'on fait foi aux documents dont on dispose, les querelles et les conflits entre Juifs eux-mêmes constituaient un problème encore plus évident que ceux avec le milieu local. Ainsi, en 1372, a-t-on enregistré à Raguse une dispute entre le Juif Lazare de Durrës, qui y avait amené une cargaison de sel, et un autre Juif, du nom de Sandrus. Encore plus grave fut le conflit qui opposa en 1414 les frères Gratiadei et Léon, fils du Juif Solomon de Vlora, et un autre Juif de Corfou, Job, le fils

⁴⁴ Pëllumb Xhufi, Tolleranza religiosa fra tradizione et moderno in una società multiconfessionale, in « Bulletin de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen », 26/27 (1996-1997), p. 153-159.

⁴⁵ *Acta Albaniae*, vol. II, nr. 598. De telles promotions des Juifs n'étaient pas une exception dans le milieu vénitien (Merxa était également citoyen de Venise) : en 1387, un Juif de Corfou, David de Sertis, était conseiller du doge de Venise, Antoine Venier. Voir *Acta Albaniae Veneta*, pars 1, tomus II, p. 36.

⁴⁶ Pëllumb Xhufi, *Kleri dhe roli i tij në jetën shoqërore e politike*, in « Historia e Popullit Shqiptar », Académie des Sciences, Institut d'Histoire, vol. I, éd. Toena, Tirana, 2002, p. 237-238.

⁴⁷ G. Veinstein, *Une source ottomane...*, p. 384.

de Sabbateo⁴⁸. Ce dernier, condamné pour sodomie, purgeait sa peine dans la prison du gouverneur de Corfou, d'où il avait accusé pour le même délit les deux Juifs de Vlora. Notons que les accusations de sodomie, parallèlement aux accusations de s'être livré au rituel du sang, à l'espionnage, d'avoir empoisonné l'eau, répandu la peste ou profané les hosties, faisaient partie de l'arsenal de stéréotypes antisémites au cours du Moyen Âge⁴⁹. Dans ce sens-là, on peut se poser la question si le motif pour lequel Job avait été jeté en prison était bien fondé ou pas. Mais, quant aux deux autres Juifs, Gatiadei et Léon de Vlora, suite aux enquêtes et aux aveux de Job lui-même, il résulta que les accusations de ce dernier n'avaient rien de vrai et qu'elles avaient été formulées inspirées par la « haine » qui existait « depuis longtemps » entre les deux familles juives (*propter odium quod ab antiquo et quasi naturaliter domus ipsius Job condemnati habuerant ad progenitores ipsorum supplicantium et domum suam*)⁵⁰. Les frères Gatiadei et Léon furent innocentés et la première chose qu'ils firent c'était de fuir Corfou⁵¹ et de retourner à leur foyer paternel à Vlora, où l'environnement était, semble-t-il, bien plus tolérant à l'égard de leur communauté.

⁴⁸ G. Valentini, *Acta Albaniae Veneta*, pars 2, tomus VII, p. 166.

⁴⁹ H. H. Ben-Sasson, *op. cit.*, p. 590-598, 861, 939 ; P. Preto, *I servizi segreti di Venezia*, Il Saggiatore, Milano, p. 481-485.

⁵⁰ *Acta Albaniae Veneta*, pars 2, tomus VII, p. 166.

⁵¹ Sur la discrimination des Juifs à Corfou, voir C. A. Levi, *Venezia, Corfù ed il Levante*, vol. I, Venezia, 1907, p. 68 ; P. Preto, *op. cit.*, p. 482.

Shaban SINANI

**LES STATUTS DE DRISHT ET LE DROIT URBAIN
AU TEMPS DE L'ARBANON**

I

L'historiographie albanaise, dans son approche traditionnelle tout comme aujourd'hui, n'a cessé d'argumenter que, jusqu'à la période précédant la Renaissance européenne, les communautés urbaines albanaises avaient atteint et conservaient un niveau de progrès égal à celui des contrées au-delà de l'Adriatique. Comme disait le professeur Aleks Buda, « malgré les difficultés que présentent les sources par leur caractère fragmentaire, on peut se permettre de conclure que l'Albanie, jusqu'à la veille du XV^e siècle, suivait le même rythme de développement économique, social et culturel que les autres pays de la zone balkanique et adriatique »¹.

Un des faits les plus importants prouvant que l'espace albanais faisait partie de l'aire d'influence de cette grande époque considérée comme « l'époque de l'humanisme européen », c'est l'existence de la tradition des statuts des villes et des églises, autant d'actes fondamentaux de droit public gérant la vie urbaine des communautés de la majorité des villes albanaises du Moyen Âge pré-ottoman². Monuments implicites de la tradition coutumière albanaise, les statuts attestent d'un stade avancé du développement de la vie

¹ A. Buda, *Gjergj Kastrioti - Skënderbeu dhe epoka e tij*, in « Studime për epokën e Skënderbeut », vol. II, Tirana, 1989, p. 17.

² Les albanologues M. pl. Šufflay (*Srbi i arbanasi*, 1926) dhe A. Ducellier (*La façade maritime d'Albanie au Moyen Âge. Durazzo et Valona du XI^e au XV^e siècle*, 1981) ont le mérite d'avoir attiré l'attention sur la tradition des statuts des villes albanaises, tout comme les chercheurs albanais I. Zamputi (« Studime për epokën e Skënderbeut », I, Tirana, 1989, p. 91-111) et L. Malltezi (*ibid.*, p. 78-91 et 112-130). Concernant la tradition des statuts, en tant que partie du droit coutumier local, voir aussi Sh. Sinani, *Statutet e qyteteve mesjetare shqiptare*, article publié dans le magazine «Ekskluzive», nr. 28, août 2002, p. 88-89; ainsi que *id.*, *Statutet e qyteteve mesjetare shqiptare dhe tradita vendore e së drejtës urbane*, in «Arkiva të hapur në shoqëri të hapur», Tirana, 2002, p. 128-131.

urbaine et du rôle accru des facteurs intégrateurs, laïcs et religieux, dans l'administration des provinces seigneuriales, notamment de celles qui étaient plus exposées à l'influence des échanges tout au long de la côte albanaise. Bien qu'identifiés de longue date, voici presque un siècle, par les albanologues étrangers, les statuts ont été passés sous silence ou n'ont mérité que juste deux ou trois phrases générales dites au passage dans les publications historiographiques et ethnographiques albanaises, qui n'ont pourtant pas manqué d'attention à l'étude du droit coutumier post-médiéval, et cela pratiquement toujours de façon contradictoire d'une publication à l'autre³. L'exemple le plus éloquent est l'attitude adoptée à l'égard

³ La première publication du texte officiel de l'Histoire de l'Albanie fait cas de la division de la société des Arbanoi en trois catégories : les couches populaires (lat.: "*populares*"), les couches citadines (it.: "*cittadini*") et les nobles (it.: "*nobiles*"); de la création des communes urbaines autonomes ("*civitas Scutarensis*", "*civitas Drivastensis*", "*civitas Dulciniensis*"); de l'existence des gouverneurs, de leurs électeurs, des « républiques aristocratiques », de leurs conseils ou de leurs sénats ("*le conseil majeur*" et "*le conseil mineur*"); du fonctionnement des "*confréries*" des corps de métiers. Ce sont là des termes fondamentaux du droit statutaire. Cependant, le droit statutaire lui-même ne fait qu'être mentionné comme par hasard et ne fait pas l'objet d'un examen à part. Cela montre que les chercheurs ont bien connu dans une certaine mesure la tradition des statuts, indépendamment de l'attitude adoptée à son égard dans les textes. Voir, pour plus de détails, *Historia e Shqipërisë*, éd. de l'Université d'État de Tirana, vol. I, Tirana, 1967, p. 214-221. L'édition académique de ce texte (*Historia e popullit shqiptar*, I, Tirana, 2002, p. 266-267) contient en tout un seul paragraphe affirmant que « les villes de Durrës, Shkodra, Drisht, Tivar et Ulqin étaient pourvues de statuts » et décrit en trois phrases seulement les statuts de Shkodra et de Drisht. Or, au chapitre sur le droit en Albanie au cours du Moyen Âge, le même texte ignore toutefois l'existence des statuts. Au contraire, dans la première édition de *Historia e Shqipërisë* (1959), après avoir analysé largement à la p. 156 le pouvoir d'action de la « loi agraire » de Byzance (*nomos georgikos*), les auteurs du texte, revenant à la même question pour une période plus tardive, consacrent une division du chapitre au « *Zakonik* du Tzar Dušan en Arbanon » (*ibid.*, p. 209-210, 221-222). Dans l'édition de 2002, les auteurs affirment que les questions juridiques étaient résolues « sur la base des lois incarnées dans les recueils officiels, comme les codes byzantins ou « le code d'Étienne Dušan » (f. 331). En effet, M. pl. Šufflay et ses deux collaborateurs à la rédaction de la série *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, Thallóczy et Jireček, dans un document daté du 21 mai 1349, se référant au "*Codex Dušani imperatoris*", art. 77 et 82, font part du contraire, de la « nonintervention de la loi du roi Dušan dans les affaires des montagnards albanais » (*op. cit.*, vol. II, rééd., Tirana-Prishtina, 2002, p. 17). Quand aux Statuts

des Statuts de la ville de Durrës, dont la première édition de « l'Histoire d'Albanie » (1959) dit : « en 1392, ils furent enregistrés dans les offices de Venise qui occupa la ville cette année-là, tandis qu'en 1389 quelque 35 articles en furent cachés dans un monastère par les habitants de Durrës »⁴. La dernière édition du même texte annonce que « les Statuts de Durrës furent mis hors d'usage et furent perdus lors de la domination de cette ville par des Thopia (1368-1392) »⁵. Conclure que les Statuts de Durrës aient disparu (y compris le fragment de « quelque 35 articles ») est d'autant plus surprenant quand on sait que, sur ce document, ce sont des chercheurs éminents de sources qui ont fourni des indications assez dignes de foi. D'autre part, précisément la même année de la dernière parution du texte d'histoire de l'Albanie, la presse scientifique a publié aussi pour la première fois des reproductions de l'original⁶.

Les fonds documentaires conservés en Albanie, mais surtout ceux des archives des républiques médiévales de la région (Raguse, Venise, Naples), ainsi que les sources ecclésiastiques, témoignent que, durant deux ou trois siècles, des statuts purent être rédigés par les villes de Tivar (Antibari), Ulqin (Dulcigno), Shkodra (Scutari), Durrës (Durazzo), Deja (Dagno) et Drisht (Drivasto). Comme on le sait, en 1205-1212 Durrës était organisée en duché, à l'exemple du modèle de la République aristocratique vénitienne, sur la base d'une constitution (« *statutes* » et de règlements (« *ordinationes* »). En 1290, Durrës frappait sa propre monnaie qui était tellement bien connue dans les échanges commerciaux en Adriatique que la république de Raguse la contrefit immédiatement (1294). Un siècle plus tard, en 1392, à Durrës fut restauré une république de type vénitien, ce qui sousentend le retour en vigueur et la confirmation ou la rédaction des statuts précédents⁷. Les sources qui font état de la

de Dagnum, les plus complets de tous les statuts de villes albanaises, ils ne sont pas du tout mentionnés.

⁴ *Historia e Shqipërisë*, vol. I, Tirana, 1959, p. 223.

⁵ *Historia e popullit shqiptar*, vol. I, Tirana, 2002, p. 266.

⁶ Au regeste du fonds de M. pl. Šufflay aux archives croates, il existe des références relatives à l'identification de ces statuts à l'état fragmentaire. Des reproductions du document ont été publiées par l'auteur de la présente étude ; voir *art. cit.*, dans le magazine « Ekskluzive », nr. 28, août 2002, p. 89.

⁷ Voir, pour de plus amples détails, A. Hoti, *Durrësi*, Tirana, 2003, p. 111-113. Il est à souligner que le même auteur mentionne aussi la constitution hellénique de Dyrrachion (480-355 avant notre ère), « avec des institutions politiques et juridiques très semblables quant à leur nature avec celles d'Athènes » (*ibid.*, p. 21), ainsi que la période de l'autonomie sous l'ancien Empire romain, au

codification du droit à Durrës sous la forme des statuts sont chronologiquement en synchronie avec la période de l'établissement du contrôle vénitien sur cette ville. Or il existe des témoignages de leur première codification dès 1150. Les Statuts de Durrës sont fondés dès le début du XII^e siècle et ils ont été réformés et rédigés au moins deux autres fois jusqu'au XIV^e siècle, respectivement en 1297 et en 1392. Un fragments des Statuts d'Ulqin sont exposés au Musée « Georges Kastriotë – Skanderbeg » à Krujë. On le sait que ces statuts ont été confirmés pour la dernière fois en 1405. Les Statuts de Tivar font partie des statuts codifiés et confirmés au cours de la résistance albanaise, en 1405 et en 1445. Des sources indirectes affirment que la ville de Krujë avait également des statuts, dont quelques fragments sont peut-être conservés (selon ces témoignages, leur rédaction remonterait à l'an 1288).

Les Statuts de Dagno, un domaine vénitien jusqu'à l'époque de Georges Kastriotë, contiennent 597 articles et ils sont parmi les statuts les plus complets de la tradition juridique urbaine pré-ottomane, non seulement dans l'espace albanais, mais encore à l'échelle balkanique. Confirmés en 1319⁸, ils sont rédigés en latin avec une calligraphie très proche des caractères d'imprimerie, sur des feuilles d'un format plus grand que l'*in-quarto*, avec une pagination en deux colonnes, où ne manquent pas les lettrines ornementales et d'autres décorations comme les enluminures. Ces statuts sont conservés aux Archives Secrètes du Vatican, tandis que quelques fragments en sont conservés sous forme de reproductions aux Archives Centrales d'État⁹.

Le premier qui s'est intéressé particulièrement aux manuscrits originaux des statuts des villes albanaises ou à leurs reproductions, à l'état où ils avaient pu survivre, soit intégralement, soit en partie, ce fut le savant croate Milan pl. Sufflay, dont le fonds se trouve aux archives de Zagreb et de Dubrovnik. Attaché à l'étude des villes, des

cours de laquelle on appliquait « le droit italique » (*ius italicum*), mais il ne donne aucune indication – même pas indirecte – sur les statuts de la période des familles patronymiques albanaises, comme les Thopia.

⁸ On sait que les Statuts de Dagno ont été codifiés en 1316. Il est probable qu'ils aient connu aussi des compléments, des réformations ou des confirmations postérieures. Voir aussi, sur ces statuts, Sh. Sinani, *Les Kastriotë après le Kastriotë*, introduction à la monographie de Carlo Padiglione *Skanderbeg et ses successeurs*, publié en albanais, Tirana, 2003, p. 1-11.

⁹ Quelques illustrations du manuscrit ont été présentées à l'Exposition « Milan pl. Sufflay et les Albains », ouverte en novembre 2002. De même, deux feuilles du manuscrit ont été publiées par le magazine « Ekskluzive », no. 32-33, décembre 2002-janvier 2003, p. 95.

forteresses et des églises albanaises au Moyen Âge, Šufflay a réussi à collectionner les textes de ces statuts, ne fût-ce qu'en partie. Directement ou indirectement, comme référence juridique à l'établissement des rapports avec les principautés locales ou avec les plus grandes républiques de l'époque, Venise et Raguse, les « *statuta civitas* » des centres urbains de la côte albanaise sont mentionnés au moins sept fois par les auteurs des « *Acta Albaniae* » : 1. « *Habitator Ulcinii Ragusinis debitum solvere promittit* » (le 1^{er} septembre 1376); 2. « *Ragusi et Dyrrachi civitates pacto coequantur* » (le 8 juillet 1379); 3. « *Iunius Pervosii de Sevasto per duo instrumenta publica debita solvere promittit* » (le 8 février 1386); 4. « *Ulciniensis Ragusino debitum solvere promittit* » (le 19 mars 1390); 5. « *Cum civitas Durachii, quae sub communis Veneti vexillo ... etc* » (le 8 mars 1392); 6. « *Pacta inter commune Dulcigni et ser Marinum caravello generalem* » (le 24 juin 1405); 7. « *Venetis, in ducali palatio* » (autour du 20 mai 1406)¹⁰. Or, par la suite, l'historiographie albanaise a adopté une attitude indifférente à l'égard de ce patrimoine. On peut dire que, dans les trois éditions académiques de l'Histoire de l'Albanie, y compris la dernière, les statuts n'existent pas, tout simplement.

La maturité du règlement de la vie des communautés urbaines sur la base de statuts était atteinte non seulement par l'espace albanais, notamment sa partie connue comme « l'Albanie vénitienne », mais par l'ensemble de la façade occidentale de la péninsule balkanique. Comme on le sait, il y avait des statuts à Tivar et à Kotorr (où, au Moyen Âge et plus tard, on notait la présence d'une population albanaise), à Budva et Raguse (Dubrovnik), à Zara (Zadar), Capodistria (Koper, en Slovénie) et Piran, ainsi qu'à Trieste et dans beaucoup d'autres villes. Or, contrairement à la science historique et ethnologique albanaise, les sciences analogues des peuples voisins ont été très attentives et ont rendu hommage à cette brillante tradition de consécration du droit urbain. Les statuts de Zara (où il y avait également une population stable albanaise, depuis au moins trois siècles), dont le titre original est « *Statuta Iadertina cum omnibus reformationibus usque ad annum MDLXIII factis* », ont fait en 1997 l'objet d'une édition critique bilingue, en latin et en croate, « *Zadarskij statut* », de 766 pages, et ils sont considérés comme un

¹⁰ L. Thallóczy, K. Jireček, M. Šufflay, *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, II, rééd., Tirana-Prishtina, 2002, p. 78, 83, 94, 108, 119, 238, 246.

monument du progrès de la civilisation locale¹¹. Le premier livre de ces statuts a été codifié en 1305 et les derniers articles en ont été formulés seulement 260 ans après. Alors que les Statuts de Trieste ont été approuvés pour la première fois en 1315 et amendés, complétés et réformés encore trois fois, en 1350, en 1421 et en 1550. D'autre part, un exemple éloquent de l'importance attachée aujourd'hui dans les Balkans et en Europe à la tradition des statuts médiévaux c'est l'édition critique des Statuts de Capodistria, connus sous le titre analytique de leur dernière publication, « *Lo statuto del commune di Capodistria del 1423 con le aggiunte fino al 1668 / Statut Koprškega komuna iz leta 1423 z dodatki do leta 1668* », réalisée en 1993 en Slovénie¹².

Les Statuts de Shkodra, conservés sous forme de manuscrit au Musée Correr à Florence, sont les seuls statuts de l'espace albanais publiés intégralement et de manière comparée¹³. Ils ont été rédigés en latin et sont conservés intégralement. Leur avant-dernière rédaction remonte à l'année 1392. Les 70 pages de texte sont divisées en 279 chapitres. Leur publication en albanais, il y a quelques années, pouvait être considérée comme le seul effort déployé pour promouvoir la tradition du droit urbain européen présente dans le monde albanais, à une époque où la Renaissance avait déjà ouvert les portes du « culte de l'Homme », dont les droits ont été réhaussés au même niveau du citoyen de la république romaine comme, par exemple, dans le cas de « la Seigneurie Sérénissime » de Venise, autrement dit la République de Saint-Marc, et celui de la République de Raguse ou de Saint-Blaise, où ce n'était pas par hasard que le

¹¹ Publié sous le titre *Zadarski statut - Statuta Iadertina* à Zadar en 1997 par Josip Kolanović et Mate Križman, avec, pour soubrescrit « *sa svim reformacijama odnosno novim uredbama donesenima do godine 1563* » (« avec toutes les réformes et les amendements faits jusqu'en 1563 »). Dans le texte, le nom de l'Albanie est mentionné sous la forme slave, par métathèse, « *Rab* », « *Rabania* ».

¹² Le titre du manuscrit est *Statuta communis Iustinopolis*, publié par Lujko Margetić, à Koper, en 1993. L'ouvrage se réfère avec des approches comparatives à tous les statuts des autres villes côtières de la région, à l'exception de ceux de l'espace albanais qui ne sont pas encore connus.

¹³ Les Statuts de Shkodra ont connu leur dernière réforme en 1469, un an seulement après la mort de Georges Kastriot. Leur publication en albanais, sous la traduction de Pëllumb Xhufi, a été faite en 2002 par un groupe de chercheurs, sous la direction scientifique de Lucia Nadin. Plus tard, une ONG a réédité en partie ces statuts (seulement la traduction albanaise, sans la partie comparative-textologique) avec une préface d'Ismet Elezi. Après leur publication en albanais, *les Statuts de Shkodra* ont attiré une certaine attention surtout sous quelques aspects secondaires comme, par exemple, l'évocation du nom d'Alexandre le Grand dans leur préambule.

héros national albanais, Georges Kastriote, avait ses propres légats, les frères ambassadeurs Gazulli¹⁴.

Les statuts ont été une expression de l'évocation générale de l'Antiquité de la part de la Renaissance, sous le slogan du « retour aux sources ». Si pour l'Église cette « source » c'était le christianisme primitif et la tradition de l'évangélisation apostolique, la « source » pour le monde laïc était la démocratie et le mode de gouvernement de la république antique grecque et romaine.

« L'esprit du littoral », celui de l'influence des puissances maritimes sur celles terrestres s'est manifesté aussi dans l'Illyricum de la période médiévale. Les grandes familles féodales de l'époque, qui avaient atteint un haut degré de convergence au niveau des provinces autonomes, purent se distinguer en tant que communautés non seulement à travers les signes héraldiques, les armoiries, mais aussi à travers les statuts, en tant que règles de la vie politique, économique, religieuse, commerciale et culturelle à l'intérieur de l'unité où elles dominaient¹⁵.

Contrairement à une thèse bien connue dans les études albanologiques, en particulier chez quelques représentants européens comme Weigand, la tradition des statuts urbains et religieux témoigne non seulement que, pour les Albanais du Moyen Âge, la mer était toute présente comme un facteur primordial de développement, de mentalité et de culture, mais aussi que « l'esprit du littoral » était suffisamment puissant pour agir même sur l'arrière-pays, jusqu'à la réalisation de la convention unificatrice de tous les Albanais à Lezhe en 1444, qui fut le pas le plus important de convergence ethnique effectué jusqu'à ce temps-là. La tradition des statuts urbains de la côte dalmate met en évidence la continuité historique d'une culture urbaine qui avait des tendances communes, du nord au sud. Le fait que la fin du Moyen Âge les a trouvés avec des règlements écrits de la vie en communautés urbaines fait honneur à ces villes. Les statuts de ces communautés sont un témoignage important du progrès culturel de ces côtes adriatiques à la veille de la Renaissance européenne, de ce branle-bas spirituel qui répandit le vent de l'Humanisme dans le monde entier. Les statuts sont une expression de la culture urbaine de ces communautés qui avaient déjà senti le besoin de créer des règles

¹⁴ « *La fin du XIV^e siècle marquait l'apogée politique, social et culturel de l'Albanie médiévale...à la veille de cette période... qui allait aboutir aux États centralisés nationaux, tandis que la Renaissance et les idées de l'Humanisme forgeaient les nouvelles armes idéologiques* », A. Buda, *art. cit.*, p. 7.

¹⁵ Du nord au sud, il y avait des statuts dans bon nombre de villes de la façade maritime de l'Adriatique : Trieste, Korčula, Split, Dubrovnik, Piran, Mljet, Brac, Zara, Trogir, Hvar, Labin, Šibenik, Krk, Senj, Kotor et Budva.

de cohabitation¹⁶. La négligence des statuts urbains albanais de la part de l'historiographie albanaise et des recherches albanologiques ne peut donc pas trouver de justification, d'autant plus qu'elles font mention, bien qu'en passant, de la portée et parfois même du contenu, du rôle et des circonstances dans lesquelles ont vu le jour des actes juridiques analogues et contemporains chez d'autres peuples, y compris le « *Zakonik* » du tzar Dušan¹⁷. La sous-estimation tacite de la tradition albanaise des statuts dans les études historiques et ethnologiques a été motivée, semble-t-il, par le fait qu'une partie des villes qui étaient parvenues jusqu'à ce degré de codification du droit se trouvaient sous la domination de Venise ou de quelque autre puissance occidentale. C'est à ce préjugé qu'est due ensuite la considération suivant laquelle les statuts étaient une conséquence du contrôle de ces puissances et non pas un produit de la tradition, de l'ambiance et de la mentalité locales¹⁸. Ce raisonnement est fondamentalement non seulement spécieux, mais aussi entaché

¹⁶ « *Z powodów zarówno historycznych, politycznych, jak i ekonomicznych nie rozwinęła się tam wsprania. Ja cywilizacja miejska, jak stworzyły położone bardziej na północy Wybrzeża Dalmatyńskiego: Dubrownik (Ragusa), Šibenik (Sebenico), Split (Spalato), Trogir (Traù) i Zadar (Zara). Jednak pewna liczba Albańczyków w mieszkał w Woszech odcisnęła swój znak na łacińskiej kulturze wielkiego Renesansu. Wiele z tych postaci to zasymilowani uciekierzy z północnej, katolickiej Albanii, którzy opuścili kraj w czasie tureckiego najazdu i osiedlili się, początkowo, na terenach Serenissimy, głównie w samej Wenecji i wokół niej. W historii literatury albańskiej twórcy ci nazywani są albańskimi humanistami* », Robert Elsie, « *Zarys literatury albańskiej* », Zeszyt 2, Wydawnictwo Uniwersytetu Nikołaja Kopernika, Toruń, 2004, str. 11-12.

¹⁷ Edwin Jacques, dans son ouvrage *Shqiptarët - historia e popullit shqiptar nga lashtësia deri në ditët e sotme*, Tirana, 1995, p. 191, calcule le nom de cet acte et l'appelle « le Coutumier des Lois » (1349).

¹⁸ « La République de Venise avait promis aux communautés locales qu'elle allait respecter les anciennes lois et coutumes du pays, mais l'administration vénitienne ne tarda pas de faire des mécontents et de se mettre en conflit avec la population locale. À Durrës, Shkodra, Drisht, Ulqin et Tivar, les gouverneurs vénitiens dédaignèrent les statuts locaux et se laissèrent guider par des pratiques coloniales » (*Historia e popullit shqiptar*, vol. I, p. 325, Tirana, 2002). Une telle affirmation prête à penser que le droit urbain local était en conflit avec « la source d'influence », Venise, aussi le préjugé voyant dans les statuts « un produit étranger » relève plutôt d'une idée préconçue que d'une réalité. C'est ce qu'avaient déjà remarqué L. Thallóczy, K. Jireček et M. Sufflay, qui, dans les deux documents cités plus haut, respectivement « *Pacta inter commune Dulcigni et ser Marinum caravello generalem* » (du 24 juin 1405) et « *Venetis, in ducali palatio* » (autour du 20 mai 1406), mentionnent comme un facteur très influent sur les statuts des villes albanaises les références « *segondo antiqua uxanza* » (*op. cit.*, p. 238). Dans le second document, l'action des anciennes règles est citée comme une cause juridique : « *Perche l'e stado de antiga uxanza da tegnire notaro per nostro bexogno parte per insignar letere a nostri fioli...* » (*op. cit.*, p. 246).

d'influences visibles de l'idéologie et de la psychologie isolationniste¹⁹. Les développements culturels et intellectuels, même dans les périodes les plus austères, dépassent les frontières géographiques, régionales et nationales. La Renaissance européenne non plus ne saurait être concevable dans le seul cadre de la géographie culturelle, car aucun peuple n'a obtenu tout que par ses propres moyens : ce que l'un n'a pas achevé a été complété par l'autre²⁰. Les influences sont ainsi devenues le trait essentiel de cette époque-là et, si quelque part il y avait une culture de la création, ailleurs il y avait aussi une culture de l'acceptation. Même si l'on admet donc l'idée implicite de quelques chercheurs albanais, selon laquelle les statuts étaient « des influences d'un autre monde », « la culture de l'acceptation » est toutefois une valeur historique indiscutable qui ne pouvait pas venir comme une influence étrangère.

En tant que documents antérieurs aux coutumiers, les statuts albanais, quel que soit l'état de leur conservation, intégrale ou partielle, attestent que la Renaissance européenne était bien présente dans le monde local. Traduisant la volonté des autorités religieuses et laïques de l'époque, des érudits des rangs du clergé et de la noblesse, ils sont rédigés en latin. Tout de même, on y constate de temps en temps, quoique rarement, des notions en langue locale. Dans « les Statuts de Shkodra », par exemple, les auteurs ont senti le besoin de glisser dans le texte en latin deux termes du monde local : le mot albanais « *bessa* », que l'on rencontre pour la première fois écrit sous une forme verbale, « *bessare* », et le mot slave médiéval « *odmazda* » (« vengeance »), tous les deux empruntés au droit coutumier et

¹⁹ « En s'acquittant de ce tribut, ils préservaient le droit traditionnel de se gouverner selon leur propre coutumier, dont les traces ont été conservées assez tard sous le nom de « l'ancien Kanun », affirme *Historia e Shqipërisë*, éd. de l'Université d'État de Tirana, vol. I, p. 249, Tirana, 1967. Il est très intéressant de remarquer que le terme « statuts » est évité même dans ce cas où l'on évoque le règlement traditionnel des questions de droit. Par « ancien Kanun » on entend donc le droit coutumier avant le Kanun de Skanderbeg ou le Kanun de Lekë Dukagjini, qui étaient des « kanuns modernes » par rapport au premier. De même, il est intéressant de noter que Shtjefën Gjeçovi, dans son *Kanuni i Lekë Dukagjinit*, se réfère souvent de manière comparative au droit biblique, au droit romain, au Code de Justinien, voire même au « *Zakonik du tzar Dušan* », mais pas au droit statutaire médiéval albanais.

²⁰ Voir, pour plus de détails, Sh. Sinani, *Statutet e qyteteve mesjetare shqiptare dhe tradita vendëse e së drejtës urbane*, in « Arkiva të hapur në shoqëri të hapur », publié par la Direction Générale des Archives d'Albanie et les Archives Fédérales de Suisse, Tirana, 2002, p. 128-131. Voir aussi Sh. Sinani, *Giorgio Castriota - protagonista del Rinascimento Europeo*, aux Actes de la conférence internationale « *Giorgio Castriota - Scanderbeg nella storia e letteratura* », Naples, 1^{er}-2 décembre 2005.

populaire²¹. Il est important que les ethnologues examinent le contexte de l'emploi de des emprunts pour exprimer ces deux notions et qu'ils apportent une réponse aux questions à savoir pourquoi le latin s'est senti insuffisant à cette tâche, pourquoi on a eu recours au mot albanais « *bessa* » pour la première et au mot slave médiéval pour la seconde.

Depuis presque un siècle, les études albanaises sur le droit coutumier local se sont intéressées surtout aux coutumiers oraux, tout d'abord au « *Kanun de Lekë Dukagjini* », ensuite au « *Kanun de Scanderbeg* », aux Kanuns de Puke ou de Mirdite, ainsi qu'à quelques autres formes de la manifestation de la tradition coutumière locale. Certes, les kanuns représentent sans doute des valeurs culturelles inestimables²². Or, comme on le sait, la vérité est plus proche si l'on relativise les choses, autrement dit si l'on les compare. Et c'est le droit de relativiser qui nous permet d'affirmer deux avantages incontestables des statuts des villes médiévales albanaises par rapport aux kanuns : premièrement, chronologiquement parlant, les statuts sont deux ou trois siècles plus anciens que les kanuns ; deuxièmement, les kanuns, on le sait, sont une expression du droit agraire en vigueur (on les surnomme souvent « kanun des montagnes »), ils ont pris forme dans des espaces reculés, surtout dans l'Albanie rurale qui créa des mécanismes d'autodéfense par rapport au droit impérial ottoman. Cela leur donne, certes, plus d'importance, mais les statuts sont de l'autre côté une expression de la maturité du droit dans les communautés urbaines. Ne fût-ce que pour ces deux raisons-là seulement, les statuts des villes albanaises, qu'ils se présentent sous forme intégrale ou partielle, sont des actes fondamentaux de la tradition des écrits laïcs en Albanie et méritent pleinement une attention pluridisciplinaire des sciences albanaises²³.

²¹ *Historia e popullit shqiptar*, vol. I, p. 267, Tirana, 2002.

²² Sur la valeur des kanuns ou de la tradition orale du droit agraire, on peut voir aussi Sh. Sinani, *Canon et convente*, dans « *Sipërrore* », Tirana, 1998, p. 41-50. Entre autres, dans l'évaluation des kanuns il faut s'en tenir à la règle générale qui agit en matière de valeurs ethnologiques : dès qu'ils sont transcrits, donc transposés de l'expression orale à celle écrite, ils restent de simples œuvres d'art dont le pouvoir d'agir a pris fin.

²³ Comme l'a remarqué I. Zamputi dans son étude *Autonomia e qyteteve shqiptare të principatës së Balshajve dhe pasojat negative të pushtimit venedikas, fundi i shek. të 14-të - fillimi i shek. të 15-të*, dans « *Studime për epokën e Skënderbeut* », vol. I, p. 91-93, Tirana, 1989, selon les sources occidentales et du point de vue occidental, les statuts des villes albanaises étaient « *loro statuti* » (« leurs statuts ») et « *le sententie de la terra* » (« les jugements locaux ») et « *le antique uxance* » (« le droit coutumier local ») étaient tout-puissants dans les principautés albanaises, comme l'attestent les *Acta Albaniae*. C'est en faveur du

II

Le titre intégral du manuscrit des Statuts de Drisht, qui se trouve aux archives de la Bibliothèque Royale du Danemark (au Département des manuscrits et des livres rares) est « *Statuta et ordinationes capituli ecclesiae Cathedralis Drivastensis* », que l'on pourrait traduire comme « Statuts et ordonnances du chapitre de l'église cathédrale de Drisht ».

Au Moyen Âge, on sait que les églises métropolitaines de rite oriental byzantin, y compris celles de l'espace albanais, de temps en temps, conformément aux actes des synodes d'un niveau supérieur, approuvaient les règlements appelés « *nomocanons* », à travers lesquels on confirmait l'ordre précédent ou on faisait entrer en vigueur de nouveaux conseils, ordonnances et règlements, dont la force d'action était non seulement l'Église et son autorité sur les fidèles, mais aussi les tribunaux, la noblesse, les fonctionnaires de l'Empire et les autorités. La collection des codex ecclésiastiques du « Fonds 488 » des Archives Centrales d'État comprend une centaine de textes intégraux et 17 fragments de manuscrits, de règlements religieux, de canons et de nomocanons, dont « le 51^e Codex de Berat », « le 53^e Codex de Berat », « le 60^e Codex de Berat », « le 65^e Codex de Berat », « le 67^e Codex de Berat », « le 68^e Codex de Berat », « le 69^e Codex de Berat », « le 86^e Codex d'Elbasan » et « le 97^e Codex de Gjirokastër ». Comme on le sait, les deux termes qui composent le mot « *nomocanon* » sont devenus, avec le temps, des notions du droit coutumier albanais où l'on parle de « *nomes* », de « *vénomes* » (du gr. « *nomos* », loi) et de « *kanun* » (du gr. « *kanôn* », règle)²⁴.

Contrairement à cette tradition-là, dans celle de l'Église romane la codification des règlements, des ordonnances et des autres actes semblables est attestée plus rarement sous forme de statuts. En règle générale, dans cette partie de l'Albanie où dominait l'Église romane, la tradition était plutôt celle des « *statuta civitas* ». C'est parmi les cas d'exception que comptent les « *Statuta et ordinationes capituli ecclesiae cathedralis Drivastensis* ». Le fait que l'église de

caractère local de cette tradition du droit que témoigne aussi une source servie par le même auteur, où il est question d'une demande de la communauté de Drisht adressée aux Vénitiens en 1403 : « *quod obseruentur eis antiqua statuta sua* » (« pour que l'on respecte leurs propres statuts »).

²⁴ Pour plus de détails sur le contenu canonique et réglementaire de ces manuscrits et de leurs ressemblances avec les statuts des villes côtières albanaises, voir *Kodikët e Shqipërisë*, publié par la Direction Générale des Archives d'Albanie et l'Unesco, Tirana, 2003, p. 127, 128, 148, 152-154, 164, 175.

Drisht, à la veille de la destruction de la ville par l'armée ottomane, avait le statut d'une église cathédrale, ce qui est mentionné dès le titre du manuscrit, témoigne à lui seul d'un haut niveau d'urbanisation de cette ville et de ses environs qui, selon l'organisation ecclésiastique de l'époque, constituaient un diocèse à part²⁵.

L'importance de la ville de Drisht est attestée également par d'autres sources et, tout d'abord, par celles des Archives Secrètes du Vatican. Il en ressort très clairement que Drisht avait l'attention particulière du Saint-Siège. On y conserve les lettres, les ordonnances, les encycliques, les relations, ainsi que d'autres actes de la correspondance entre la papauté et l'évêché de Drisht. Les autorités de l'église et celles de la ville ont une correspondance très fréquente avec le chef-lieu du christianisme occidental non seulement pour des questions les concernant exclusivement, mais aussi pour les problèmes rencontrés par les églises, les monastères, les forteresses, les nobles et les communautés urbaines tout autour, à Shkodër, Ulqin, Tivar, Shas, Pult (*Polatum*), dans les domaines des Dukagjin et ailleurs. Entre 1410 et 1455 seulement, comme le montre un regeste incomplet de documents des Archives Secrètes du Vatican, inconnus jusqu'à ce jour, Drisht est pour une trentaine de fois le destinataire du courrier ou le sujet des ordonnances et des notes²⁶.

²⁵ D. Luka, dans *Studime gjuhësore*, éd. de l'Institut d'études albanaises « Gjergj Fishta », vol. I, Shkodër, 1999, p. 371, définit Drisht comme « un village au nord-est de la ville de Shkodër », en se référant probablement à son état actuel. Se penchant plus en détail sur la source étymologique et historique de ce toponyme, l'auteur mentionne au passage les Statuts de Drisht, selon le titre qu'ils portent dans l'œuvre de Milan pl. Šufflay *Srbi i Arbanasi*, mais sans attirer l'attention sur la portée de ce document comme un témoignage du développement urbain de Drisht. Il a toutefois tiré des données importantes des rapports faits par des ecclésiastiques catholiques au XVII^e siècle, où Drisht apparaît encore comme un évêché (« *vescuvato Driuastense* »), une ville (« *citta di Driuasto* »), ce qui montre que, malgré les destructions, ce centre urbain gardait une continuité de développement traditionnel au moins encore presque deux siècles après la codification des Statuts (D. Luka, *ibid.*, p. 372).

²⁶ Rien que des documents sélectionnés par E. Lala, M. Ahmeti et T. Mrkonjic pour la suite de la série « Acta Albaniae », vol. III, nous avons pu identifier les sources suivantes qui pourront servir pour des recherches plus minutieuses : Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 112, f. 231-231v, Rome, le 28 janvier 1404; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 122/a, f. 92v-93, Rome, le 7 juillet 1404; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 122/a, f. 290-291, Viterbe, le 4 novembre 1404; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 125, f. 247-247v, Rome, le 26 mars 1405; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 189, f. 301v-302, Vercelli, le 2 octobre 1417; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 200, f. 317v-318, Florence, le 31 juillet 1418; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 232, f. 171-171v, Rome, le 26 mars 1423; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti*

C'est précisément à cette période-là que deux érudits de Drisht s'avancent dans la carrière ecclésiastique : Paul Ange, appelé parfois par erreur « de Durrës » en raison des fonctions qu'il y a exercées, ainsi que Paul Dushman²⁷, dont quelques relations sont conservées sous forme de reproductions même aux Archives Centrales d'État.

D. Luka a publié une étude analytique sur l'évolution du nom de Drisht, de la période illyrienne jusqu'aux temps modernes. En partageant l'opinion de Çabej, ce chercheur affirme que le nom de Drisht « apparaît pour la première fois dans les sources documentaires au VIII^e siècle, mais il tire ses origines de temps plus anciens ». Le débat concernant l'étymologie de ce nom reste encore ouvert. Une des thèses s'appuie sur la forme *Drivastum* et explique son évolution sur la base des mêmes lois de l'albanais attestées aussi bien dans des toponymes comme *Issamnus : Ishëm, Pollatum : Pult, Durrachion : Durrës*, tout comme dans des mots d'usage courant comme *dominus : dom, medicus : mjek*, etc.

Or la question se complique surtout à cause des témoignages paléographiques, car le nom de Drisht est attesté sous plusieurs

Laterani, nr. 239, f. 140v-142, Rome, le 24 mai 1424; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 264, f. 248v-249v, Rome, le 28 novembre 1426; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 266, f. 41-41v, Rome, le 9 mars 1427; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 267, f. 210-211, Rome, le 17 mars 1427; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 267, f. 274v-275v, Rome, le 16 juillet 1427; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 276, f. 175-175v, Romë, le 17 mars 1428; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 279, f. 128-129v, Rome, le 11 septembre 1427; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 280, f. 105-106, Rome, le 11 octobre 1428; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 289, f. 158v-159, Rome, le 3 novembre 1428; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 307, f. 133v-134, Rome, le 17 korrik 1431; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 320, f. 294-294v, Rome, le 11 mai 1433; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 336, f. 149-150, Rome, le 25 septembre 1436; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 421, f. 165-166v, Rome, le 22 décembre 1445; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 430, f. 119v-120, Rome, le 3 juillet 1446; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 437, f. 52v- 53v, Rome, le 23 mai 1447; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 453/a, f. 306-307v, Fabriani, le 25 octobre 1449; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 454, f. 13, Rome, le 18 juin 1448; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 484, f. 78v-79v, Rome, le 11 mars 1453; Archives Secrètes du Vatican, *Regesti Laterani*, nr. 488, f. 90-92, Rome, le 26 juillet 1453.

²⁷ Le nom de Paul Dushman en tant qu'évêque de Pult (« *Dusmanus ep. Polat* ») est mentionné dans une relation du 30 avril 1427 (*Reg. Lat.*, 267, f. 198-198v, f. 315v-316, mais aussi *Misc. Arm.*, XII, v. 121A, f. 108v (ol. 214v)). Paul Dushman est aussi personnellement auteur et signataire de relations, ainsi que de biographies et de chroniques brèves consacrées aux protagonistes de l'époque.

formes parallèles : *Driuastum*, *Drivastum*, mais aussi *Drinasto*. Cela a amené à supposer que la forme *Drivastum* est peut-être tout simplement une erreur d'interprétation du graphème « *n* », que des auteurs étrangers auraient écrit sous une forme renversée, « *u* », et ensuite « *v* ». La thèse fondée sur cette erreur devenue une norme avec le temps suppose donc que la forme antérieure du toponyme est *Drinastum*, qui aurait donné *Driuastum* et ensuite *Drivastum*. Dans son « *Cuneus prophetarum* », Bogdani le transcrit avec l'alphabet albanais des auteurs anciens du Nord sous la forme *Drijncht*.

Il est très probable que l'étymon de ce toponyme soit le même avec celui du fleuve Drin. Dans toute l'Albanie du Nord, le nom du Drin, sous sa forme albanaise et sous la forme slavisée, a joué un rôle déterminant dans la terminologie : *Tejdrine* (dans la région de Dibër), *Podrime* (au Kosovo), *Zadrimë* (près de Lezhë). Le nom du fleuve apparaît aussi sous la forme *Drinaza*, pour se démarquer de l'autre moitié qui suit l'ancien cours et se déverse dans l'Adriatique, à proximité de Lezhë, et que l'on appelle *Drini plak* (autrement dit, « le Vieux Drin »). Le nom de la rivière *Drino*, attesté dans le Sud (aux environs de Gjirokastër), tire son origine de la même racine. Il faut remarquer que, dans les contes populaires de Dibër, le mot Drin est employé non seulement comme un nom propre, mais aussi comme un synonyme de « fleuve » : *Ec e ec e u duel para nji dri i madh, sa shtatë Drina bashkë* « Chemin faisant, ils se sont trouvés devant un grand fleuve, sept fois le Drin ». De même, dit-on *u mbyl në dri*, de qui signifie « il s'est noyé dans le fleuve ». Dans une aire assez étroite, on trouve aussi plusieurs zones ethnographiques qui semblent avoir le même nom, mais sous des formes et avec des origines différentes *Lumë* (près de Kukës, de *lumë* « fleuve, rivière »)²⁸; *Rekë* (dans la région de Dibër, du sl. *reka*, « fleuve, rivière ») et aussi *Tejdrine*, *Podrime* (dérivés de *Drin*)²⁹.

²⁸ Dans la région de Lumë, en plus du toponyme, on conserve aussi l'homonyme *lumë* au sens générique de « petite rivière ».

²⁹ Sur les discussions autour de cette question, voir plus en détail D. Luka, *op. cit.*, p. 371-375; V. Kamsi, *Gjurmime në toponiminë mesjetare të Shqipërisë*, dans « Studime për Xhuvanin », Tirana, 1986; E. Çabej, *Studime gjuhësore*, III, Prishtina, 1975, p. 117.

III

Les Statuts de Drisht n'ont pas été tout à fait inconnus. Quelques fragments en ont été publiés dans « *Gjurmime albanologjike* » au début des années 1970, sur la base du texte copié à la main par Milan pl. Šufflay et publié pour la première fois en 1927 à Belgrade dans « *Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju* »³⁰. Pour une partie des chercheurs, historiens, ethnologues, spécialistes du Moyen Âge, cette publication a été considérée malheureusement comme un *opus finitum*, quoique le texte publié soit non seulement non complet, non seulement non critique, mais aussi avec des écarts de sens que l'on sousentend lors du passage d'un métatexte au texte, d'une traduction à l'autre.

L'original des Statuts de Drisht, conservé à la Bibliothèque Royale Danoise, n'avait jamais été consulté par un chercheur albanais avant janvier 2005. Ce fut le directeur du Département des manuscrits et des livres rares de cette bibliothèque, le dr. Ivan Boserup qui m'offrit initialement une copie de l'ouvrage « *Catalogus codicum latinorum medii aevii Bibliothecae Regiae Hagensis* » (« Catalogue des codex en latin du Moyen Âge conservés à la Bibliothèque Royale de la Haie »), préparé par Ellen Jørgensen, paru dès 1926 mais qui, curieusement, n'avait pas été remarqué jusqu'à récemment par les albanologues pour en tirer préalablement les données descriptives sur le contenu du codex. Avec le dr. Bjoern Andersen, un sociologue danois intéressé à l'albanologie, nous avons pu d'abord connaître partiellement le texte et ensuite le consulter intégralement³¹.

Au Catalogue d'Ellen Jørgensen, sous la signature « *Ny kgl 1822* » (une abbréviation pour le « numéro d'inventaire de la

³⁰ Milan pl. Šufflay attire l'attention à ce manuscrit même avant, dès 1926, dans son œuvre *Srbi i Arbanasi*. Une édition intégrale des « Statuts de Drisht », avec translittération et traduction albanaise, a paru en 2009 grâce aux soins de E. Lala et M. Ahmeti.

³¹ Selon le règlement de la Bibliothèque Royale Danoise, on pouvait commander une copie analogue de ce manuscrit pour le prix de 270 euros par page, alors que le prix d'une reproduction analogue accompagnée d'une autre numérique était 300 euros par page. De toute évidence, à la Bibliothèque Royale Danoise on connaissait la valeur de ce manuscrit bien mieux qu'à Tirana, car nous avons immédiatement proposé aux autorités albanaises d'en commander un exemplaire et d'inclure ces frais dans le cadre du budget des activités jubilaires consacrées au 600^e anniversaire de la naissance de Georges Kastriot Skanderbeg, mais sans trouver de disposition à nous soutenir. Les nouvelles démarches entreprises aux mois de septembre et octobre 2005 n'ont malheureusement pas fait changer cette attitude.

« *Køninglische Library* », c'est-à-dire de la Bibliothèque Royale), on décrit les principales données concernant le manuscrit original des « *Statuta et ordinationes ecclesie Cathedralis Driustensis anno 1464 ab archiepiscopo Dyrrhachiensi Paolo Angelo confirmata* » (« Statuts et ordonnances de l'église cathédrale de Drisht, confirmés par l'archevêque de Durrës, Paul Ange, en 1464 »). Les Statuts, comme l'indique le Catalogue, compte 44 pages, dont pas toutes contiennent du texte. Pour une certaine période, ils ont été une propriété privée de Sir Thomas Phillipps (il y a la note « *Phillipps ms 7308* » sur la page intérieure de la couverture). La Bibliothèque Royale danoise les a achetés en 1920. Le manuscrit est confirmé par l'archevêque de Durrës, Paul Ange, qui exerçait aussi la fonction de grand chancelier du seigneur de l'Albanie, Georges Kastriote. Jørgensen souligne que la « *stemma Pauli Angeli archiepiscopi Dyrrhachensis* » se trouve à la page 19 du manuscrit. À l'entrée du codex contenant les Statuts, il y a une miniature avec le portrait de Paul Ange, travaillée avec beaucoup de finesse. Et le portrait, et les enluminures sont dorés. La graphie est typique latine, sans influences de l'écriture gothique, glagolitique ou cyrillique occidentale. Le scribe avait manifestement la maîtrise de la calligraphie. L'écriture est très esthétique, non seulement quant aux initiales, mais aussi dans le respect strictement symétrique des marges. Elle est faite par une seule main employant une encre brune. Le texte est écrit sur du parchemin très luxueux pour l'époque. La reliure est récente, mais elle date au moins du XIX^e siècle. Au recto du premier feuillet, on voit le portrait de Paul Ange, l'archevêque de Durrës, qui a confirmé les Statuts. Le portrait est une miniature inscrite dans le demi-cercle de l'initiale latine « *P* ». Du feuillet 4 au feuillet 9, sur les marges, il y a des annotations qui ne concernent pas le contenu des Statuts, mais qui sont plutôt des notes chronologiques ou personnelles de ceux qui ont eu le manuscrit entre leurs mains. A la fin du texte des Statuts, sur les feuillets blancs du codex, on a conservé une généalogie des Ange, mais qui n'est pas suffisamment claire pour être transcrite. Le texte intégral des Statuts contient 922 lignes. Des enluminures, on distingue six initiales richement ornées, où l'on a employé trois couleurs : le violet, le bleu foncé et le rouge³².

Après leur dernière codification, les Statuts de Drisht, comme l'indique le Catalogue, ont été approuvés en 1464. Au dernier feuillet, le texte contient le colophon avec des données sur le début et la fin de

³² Pour la description archéographique et l'histoire de la conservation du manuscrit des Statuts de Drisht, voir plus en détail l'étude monographique de Sh. Sinani, *Beratinus*, Argeta LMG, Tirana, 2004, p. 443-448.

la copie, ainsi que le lieu où elle a été faite, le nom du scribe, le notariat, les autorités qui l'ont mis en vigueur. La copie des Statuts semble avoir été terminée le 12 janvier 1968, seulement une semaine avant la mort de Georges Kastriote, si l'on croit au renseignement fourni par le scribe lui-même au feuillet 19 : « ... *in hanc publicam formam redegei, nil adens vel minuens, quod sensum mutet vel vitiet intellectum, et in fidem premissorum meis nomine et signo solitis roboravi, una cum appensione sigilli prefati domini archiepiscopi, MCCCCLXVIII, indictione prima, die vero XII Januarii* ».

Le manuscrit des Statuts de Drisht est mentionné pour la première fois au Catalogue 438 du bouquiniste allemande Karl Wilhelm Hiersemann en juin 1915. Bien que la description faite soit très superficielle, le catalogue de Hiersemann cite le manuscrit avec son titre plus ou moins complet : « *Statuta et ordinationes capituli ecclesiae Cathedralis Drivastensis* ». Hiersemann avait mis le manuscrit aux enchères, mais il ne fut pas vendu et c'est pour cette raison que l'on retrouve les mêmes notes à son Catalogue 477 de l'année 1920.

Le premier qui attira l'attention sur l'existence, la valeur et l'importance de ce manuscrit fut l'albanologue croate Milan pl. Šufflay. Il fut informé des coordonnées et du contenu du manuscrit par Ivan Bojničić en 1916. Šufflay ne pouvait pas se permettre de l'acheter, à cause du prix trop élevé qui avait été fixé par le propriétaire pour ouvrir les enchères. Aussi s'adressa-t-il au riche croate Rauh, lui faisant appel à l'acheter « pour la Bibliothèque Universitaire de Zagreb ». Il avait adressé le même appel au secours à l'albanologue bien connu H. Pedersen. N'ayant pas de réponse, il essaya encore par l'intermédiaire de son ami L. Thalloczy, en recommandant comme acheteur « l'Académie viennoise ou celle de Budapest », mais en vain. Il avait adressé un autre appel à l'Académie serbe des Sciences à Belgrade. En 1920, il fut informé que le manuscrit avait été vendu au prix exorbitant de 2 000 marks. Šufflay fut extrêmement déçu par cet achat, non seulement parce que le manuscrit était resté aux mains de personnes privées, mais encore parce que le nom de l'acheteur n'était pas rendu public. Il espérait pourtant qu'un jour il aurait entre ses mains et pourrait publier lui-même cette « source aux valeurs inestimables pour le Moyen Âge des villes albanaises ». Šufflay ne s'avoua pourtant pas vaincu. Par l'intermédiaire de son ami albanologue H. Barić, en 1924, il parvint à identifier le nom de l'acheteur, le Danois Sir Thomas Phillipps. En collaboration avec deux autres albanologues, V. Novak et H. Barić, Šufflay pria l'albanologue danois H. Pedersen d'intervenir auprès de

Sir Thomas Phillipps pour avoir une copie photographiée du manuscrit. Finalement en 1925, Šufflay put avoir une copie du manuscrit, mais incomplète. Avec V. Novak, il en prépara la publication dans la mesure de ce qu'il avait pu trouver grâce à Pedersen et c'est ce qui parut dans « *Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju* ».

Le scribe du manuscrit est le chanoine et notaire de Tivar, Simon Dromasys, qui en a terminé la copie et la certification le 12 janvier 1468. Il a copié le texte officiel de 1464 tel qu'il se trouvait dans le livre du notaire et chanoine de Durrës, Jean Mauro. Paul Ange était mort déjà, mais il avait fait la confirmation du texte depuis quatre ans, en application d'une ordonnance pontificale et en certifiant le texte écrit par le chanoine de Durrës Mauro, qui exerçait également la fonction du secrétaire de l'archevêque.

En 1456, le pape Callixte III accorda son consentement à l'évêque de Sappa, Georges, pour réformer les statuts de Drisht, « *ipsique capitulum et canonici nonnulla statuta ediderunt* ». La mort de Callixte III retarda l'entrée en vigueur des statuts améliorés. Une autre raison de ce retard fut la mort de l'évêque de Sappa, Georges, en 1459. Le pape Pie II, qui vint après à la tête du siège apostolique, répondit positivement aux autorités de la cathédrale de Drisht, qui avaient fait une demande écrite à la papauté. En 1463, comme l'attestent les données fournies par l'ouvrage en plusieurs volumes « *Hierarchia catholica* », le pape chargea précisément Paul Ange et un de ses assistants de certifier s'il était nécessaire de réformer et compléter les statuts existants de l'église cathédrale de Drisht. L'assistant de Paul Ange était l'archidiacre de Shkodër, dont le nom n'apparaît pas dans la correspondance, mais qui devait être un dominicain appelé Manuel, selon les données chronologiques d'Eubel³³. C'est tous les deux qu'ils travaillèrent d'arrache pied pour la codification et la rédaction définitive des Statuts. La reconnaissance officielle de leur validité juridique, dans la version réformée, eut lieu le 21 novembre 1464 dans un monastère bénédictin, en présence de Paul Ange, de l'archidiacre de Shkodra, Manuel, ainsi que du seigneur Georges Thopia et d'autres représentants de la noblesse et du clergé de la région.

Le fait que le Saint-Siège a demandé une surveillance canonique du contenu des Statuts réformés et que la correspondance parle de « statuts existants » signifie que nous connaissons seulement la dernière date, mais pas celle du début du règlement statutaire de la

³³ Voir, pour plus de détails, C. Eubel, *Hierarchia catholica*, vol. II, Rome, 2001, p. 256.

vie ecclésiastique et urbaine de Drisht, dont les origines doivent être bien plus anciennes. Des expressions directes telles que « *laudabilem consuetudinem antiquorum nostrorum immitantesi* » (2^e chapitre), « *antiquissimam consuetudinem imminantes* » (39^e chapitre) et « *antiquissima et observata consuetudine* » (44^e chapitre), ainsi que « *secundum morem et consuetudinem antiquorum* » (46^e chapitre), qui s'insinuent dans le texte des Statuts, témoignent elles aussi de l'existence d'une ancienne tradition de statuts, à laquelle les réformateurs se réfèrent de temps en temps pour l'évoquer et la reprendre. Selon quelques sources indirectes que l'on devine dans la correspondance et les relations des visiteurs, des provéditeurs et des ecclésiastiques locaux, les fondations des Statuts de Drisht remontent à l'an 1397.

IV

Les Statuts de Drisht s'appuient sur les traditions plus anciennes du droit local. On y trouve la codification de normes coutumières de caractère éternel et assez courantes dans la tradition albanaise, comme par exemple « de quelle manière les jeunes doivent respecter les personnes âgées et de quelle manière les personnes âgées doivent aimer les jeunes ».

Les Statuts définissent le mode d'élection du recteur et du procureur de la ville, les modalités d'utilisation du sceau et de la rédaction des actes de la curie³⁴. Les Statuts donnent des instructions standardisées sur la façon dont on doit rédiger des documents tels que les accords et les traités et reconnaître les privilèges ou les concessions. Ils contiennent des normes juridiques relatives aux pénalités et aux amendes pour vol et pour fraude. Ils définissent le

³⁴ Le texte de l'Histoire de l'Albanie (*op.cit.*) connaît bien le stade de développement atteint par l'administration des princes albanais, qui rédigeait, codifiait et proposait les règlements, les ordonnances et les statuts nécessaires à gouverner en défendant les intérêts des gouverneurs et de leurs domaines : « Les gouverneurs étaient épaulés d'assistants, d'une garde armée, du notaire, du traducteur, de secrétaires, de commissaires. Ils promulgaient les nouvelles lois, abrogeaient les anciennes, annulaient les décisions des juges... » (p. 218). Pourtant, il passe sous silence la tradition des statuts. En plus de la mentalité les considérant de « produit étranger », la raison en est peut-être la surévaluation des coutumiers comme des monuments historiques du droit. Sur le rôle de l'administration et des documents écrits dans les villes de côte est de l'Adriatique, voir aussi M. pl. Šufflay qui, dans son étude monographique « *Povijest hrvatskoga notarijata od XI. do XV. stoljecija* », sa thèse de doctorat, publ. De D. Sagrak, Zagreb, 2000, aborde en détail l'évolution de la technologie de l'élaboration des actes officiels ecclésiastiques et nobiliaires au cours du Moyen Âge et le rôle des notaires pour la certification de ces actes.

statut des chanoines et décrivent les droits de représentation aux entretiens ou aux accords, les peines dont sont passibles le concubinat et les diverses infractions, les modalités pour traiter les plaintes des habitants de la commune, pour rendre la justice en cas d'absence de norme statutaire, pour rendre la justice avec honnêteté, en tenant toujours compte des enseignements de l'église et de la punition divine. Les Statuts contiennent aussi des « articles consacrés spécialement à l'aide et au soutien que la communauté urbaine doit accorder aux hommes de science ».

Le manuscrit prend une valeur régionale compte tenu du fait qu'il unit indissociablement des normes du droit canon et du droit séculier, précisément à une époque où un nouveau facteur politique, militaire, religieux et culturel comme l'Empire ottoman était arrivé dans cette région.

En tant que règlement ecclésiastique, les Statuts de Drisht ne correspondent pas *ad litteram* au terme latin « *statuta* », plus proche au terme de droit également latin, mais plus tardif, « *constitutiones* ». Tout au début, l'autorité dont émanaient les statuts était seulement le roi. Quant aux statuts ecclésiastiques, même un diocèse avait le droit de proposer des amendements ou des adaptations, or leur entrée en vigueur n'avait lieu qu'après une vérification de la compatibilité avec les canons universels par une autorité désignée par le Saint-Siège. Dans l'espace albanais, les statuts médiévaux, conformément à la signification terminologique de l'époque où ils ont vu le jour, étaient un recueil d'actes régissant la vie à l'intérieur des villes et des domaines seigneuriaux. Le terme est régulièrement employé au pluriel, semble-t-il parce que les actes étaient initialement assemblés et reliés selon un critère chronologique : toute nouvelle décision, ordonnance ou norme venait s'ajouter au « livre des statuts ». Les statuts sanctionnaient la position des nobles et l'autonomie de la ville ou du domaine seigneurial, ils définissaient la position des fonctionnaires (chanceliers, grammates, logothètes, notaires), celle des juges ainsi que les règles de procédure, le statut du clergé et son autorité dans la paroisse ou le diocèse, la position des étrangers par rapport aux locaux, les droits des commerçants, les règlements des corps de métiers. Les statuts régissaient aussi le mode d'élection des fonctionnaires laïcs et religieux. Ils contenaient des normes juridiques constitutionnelles, civiles, canoniques, procédurales, patrimoniales, pénales et commerciales. Les statuts comprenaient souvent des normes régissant les rapports au sein de la famille, entre l'homme et la femme, entre les parents et les enfants, ainsi que la succession et les testaments.

Vers la fin du Moyen Âge, quand la tradition du gouvernement avec des statuts avait atteint un progrès exceptionnel, l'usage de la reliure des actes juridiques selon le critère chronologique céda graduellement en faveur de la « réformation » des statuts existants (une sorte d'amendement, selon les termes actuels), ce qui rendit possible leur codification suivant une division en chapitres par thème. C'est au cours de cette phase que les statuts prirent leur forme la plus accomplie : chaque chapitre avait un titre, une division en articles et alinéas, souvent même ceux-ci avec une description thématique dès le titre³⁵.

La publication intégrale du codex des Statuts de l'église cathédrale de Drisht donnera lieu à une réflexion générale sur l'histoire du droit traditionnel en Albanie et notamment sur l'histoire des rapports du droit urbain avec celui agraire. À lui seul, le fait que les villes albanaises continuaient à élaborer des statuts de gouvernement libre même en 1468, peu de jours avant la mort de Georges Kastriot, prend une signification exceptionnelle³⁶. Ce

³⁵ L'ordre des chapitres des Statuts de Drisht est le suivant : comment on élit le recteur et le procureur (2^e chapitre) ; quelles sont les devoirs et les responsabilités du recteur (3^e et 4^e chapitres) ; les devoirs et les droits des chanoines (6^e-9^e chapitres) ; comment peut-on discuter des problèmes de la communauté et l'obligation de respecter les personnes âgées, les autorités, les notables, les nobles (jusqu'au 17^e chapitre) ; qui doit garder le sceau et comment, les règles de son usage, comment rédiger les documents, comment est réglé l'octroi des privilèges (18^e-20^e chapitres) ; quelles sont les pénalités et les amendes pour vol et pour fraude (jusqu'au 23^e chapitre) ; les droits de représentation des chanoines et de leurs coadjuteurs aux négociations d'accords (24^e chapitre) ; les peines pour violence physique à l'encontre d'un habitant de la commune (jusqu'au 29^e chapitre) ; le droit des habitants de porter plainte et l'obligation des fonctionnaires et des chanoines de les examiner et de statuer (30^e-33^e chapitres) ; comment agit-on pour rendre la justice dans les cas où il n'y a pas de règles dans les statuts, (les juges et les fonctionnaires) s'appuyant sur les vertus suprêmes de la droiture et de l'honnêteté et craignant la punition divine (jusqu'au 35^e chapitre) ; les châtiments pour adultère, union hors mariage, polygamie, concubinage, libertinage (36^e-41^e chapitres) ; comment l'Église et la noblesse de la ville doivent-elles aider ceux qui veulent faire des études pour le bien de la communauté ; comment doit-on discuter et résoudre les différends éventuels quant à l'interprétation et au respect des statuts (jusqu'au 51^e chapitre).

³⁶ Pour permettre de mieux saisir la portée du contenu du manuscrit en question, nous nous permettons de reproduire ici la transcription en latin du 2^e feuillet verso et du 18^e feuillet recto des Statuts de Drisht : « ... *pontificatus nostri anno secundo. Post quarum quidem litterarum apostolicarum presentationem, et*

manuscrit atteste en même temps de l'injustice dont l'historiographie albanaise sur le Moyen Âge continue à faire preuve à l'encontre de la figure de Georges Kastriote. En effet, elle a réduit son rôle de codificateur au simple « Kanun de Skanderbeg » et s'est obstinée à se taire sur son action encourageant la poursuite de la tradition des statuts de lois écrites, bien que dans les circonstances de la montée des périls auxquels était exposée toute la société albanaise face à la poussée ottomane et à l'attitude pas très amicale des États de l'Occident³⁷. D'autre part, l'étude de ce manuscrit permettra de jeter

receptionem, predicti domini, Martinus Masiotus et Demetrius Francus, procuratores et quo supra nomine procuratorio exhibuerunt nobis Paulo Angelo archiepiscopo iudici et comisario ac conservatori predicto, quedam statuta et ordinationes per venerabilem dominos, capitulum et canonicos ecclesie Drivastensis, predictos in dictis litteris apostolicis principaliter nominatos condita et facta, supplicantes et requirentes quatenus auctoritate apostolica ea omnia et singula approbare et confirmare, illaque robur perpetue firmitatis obtinere ac inviolabiliter observari facere et decernere supplereque omnes et singula approbare et confirmare, illaque robur perpetue firmitatis obtinere ac inviolabiliter observari facere et decernere supplereque omnes et singulos deffectus, si qui forsan intervenerint in eisdem dignaremur, iuxta nobis per dictas litteras traditam formam atque potestatem decernendo irritum et inane, quicquid contra ea a quoquam quavis auctoritate forsan attemptatum est vel imposterum contingerit attemptari cum litteris executorialibus in forma necessaria et opportuna. Tenor statutorum unde supra fit mentio, hic est videlicet. Nihil prestantius in hoc evo mortalibus quam regi lege. Eam ob rem nos canonici et capitulum cathedralis ecclesie Drivastensis, etsi a maioribus nostris quasdam constitutiones traditas inveniamus, cum tamen aut ambigue aut insufficientes existant, cupientes nobis et posteris clarius tribuere normam vivendi, obtinuimus a pontifice maximo ut quotiens opus fuerit, statuta et ordinationes condamus, que auctoritate apostolica per certum ad id deputatum comisarium approbentur et confirmentur ac inviolabiliter observentur suppleanturque omnes deffectus, si qui forsan intervenirent in eisdem, prout litteris apostolicis, bulla plumbea, more Romane curie impediti, sub anno incarnationis dominice millesimo » (f. 2v); « ... inveni fideliter et diligenter extraxi, et in hanc publicam formam redegi, nil adens vel minuens, quod sensum mutet vel vitiet intellectum, et in fidem premissorum meis nomine et signo solitis roboravi, una cum appensione sigilli prefati domini archiepiscopi, MCCCCLXVIII, indictione prima, die vero XII Januarii » (f. 18).

³⁷ Pour pouvoir croire au moins à ce qui est promis par le titre de l'ouvrage *Shteti mesjetar i Gjergj Kastriotit – Skënderbeut* (« L'État médiéval de Georges Kastriote – Skanderbeg ») de J. Drançolli (Pejë, 2001), dont l'objet d'étude est

une nouvelle lumière sur la famille Ange, qui a tant fait parler ces dernières années.

précisément l'organisation juridique et étatique à la veille et après l'Assemblée de Lezhë, il aurait fallu attacher une certaine attention aux statuts rédigés à l'époque de Georges Kastriote, tout comme on aborde à juste titre les questions de ses alliances intérieures et extérieures, de ses accords, traités, indulgences et concessions. Or, curieusement, l'auteur, tout en étant bien informé comme il l'a montré dans des articles précédents, garde le même silence de beaucoup d'autres chercheurs spécialisés sur le Moyen Âge, albanais et étrangers. L'étude monographique de K. Frashërit *Skënderbeu - jeta dhe vepra* (éd. de Académie des Sciences, Tirana, 2002), qui constitue un échelon très avancé de la pensée albanaise sur le Moyen Âge, a consacré elle-aussi tout un chapitre au rôle de Skanderbeg comme codificateur du Kanun portant son nom (p. 217-229), (f. 217-229), mais ne dit rien du rôle des familles nobiliaires en général et des Kastriote en particulier (y compris celui de Paul Ange, le principal conseiller du héros albanais) dans la codification du droit statutaire urbain.

Fotaq ANDREA

LE HAUT CHAPEAU ALBANOIS DU MOYEN ÂGE

L'albanais et les capelets albanais

Il est vrai que l'ethnographie et l'historiographie albanaises ont traité dans un cadre assez restreint jusqu'à présent le phénomène de l'apparition du haut chapeau médiéval albanais ou, plus exactement, de *l'albanais*, selon le terme même utilisé notamment en France. La première à en parler, parmi les auteurs albanais, c'est l'ethnologue Andromaqi Gjergji dans son étude « Le costume comme expression des caractéristiques culturelles du peuple albanais au Moyen Âge »¹. Par la suite, c'est Dhorka Dhamo qui s'y réfère, en 1985, dans sa communication « Éléments ethnographiques dans la peinture médiévale d'Onuphre et de Nicolas »². La même année, *Fjalori Enciklopedik Shqiptar* (le Dictionnaire Encyclopédique Albanais), publié par l'Académie des Sciences d'Albanie, réserverait une place à part à l'article « *chapeau albanais* », rédigé par A. Gjergji. En quelques lignes, illustrées par deux gravures, de Boissard et de Coronelli, il y est question de sa forme haute, de sa ressemblance avec le chapeau de certains portraits d'Onuphre, le peintre médiéval albanais, le tout fondé sur Rabelais pour l'avoir mentionné dans ses œuvres. Ce sont, en somme, les seules données jusqu'à présent sur le chapeau albanais médiéval à la connaissance du large public.

Dans cette étude, nous allons essayer de broser un tableau plus complet, disons, du chapeau albanais, pour mettre en évidence sa signification, ses formes, son rapport avec les stradiotes albanais qui le portaient et qui grossissaient les rangs des armées européennes, son apparition à la suite du *pilos* ou du *bonnet albanais* historique, la

¹ *Kostumi si shprehje e veçantive kulturore të popullit tonë në Mesjetë*, Conférence Nationale des Études Ethnographiques, Tirana, 1976.

² *Elemente etnografike në pikturën medievale të Onufrit e të Nikollës*, Conférence Nationale des Études Ethnographiques de Tirana, 1985.

dimension et la fonction symboliques de celui-ci, en tant qu'élément d'identification ou partie composante de l'héraldique.

Se fondant sur les informations que nous avons recueillies principalement des auteurs de l'époque, nous pouvons dire que le chapeau albanais – que nous allons nommer dès lors *l'albanais*, comme le fait Rabelais – se fait remarquer avant tout comme un symbole populaire albanais à une étape historique donnée, porté et répandu aux XV^e-XVII^e siècles en Albanie et en Europe Occidentale. Il incarne la forme la plus développée du bonnet de feutre blanc des Albanais dit « qéléchéé », porté celui-ci historiquement au Nord et au Sud du pays en tout temps, un bonnet de feutre semblable plus ou moins au bonnet phrygien de l'Antiquité. Considérons de près ces deux aspects de l'albanais.

I. *L'albanais, le haut chapeau albanais du Moyen Age*

Il faut souligner dès le début que l'albanais, « ce grand capel pointu »³, allait gagner une si forte symbolique qu'il ne manquerait pas d'être identifié directement aux stradiotes albanais ; ceux-ci seraient connus sous le nom bien révélateur de « capelets »⁴, par référence à ce couvre-chef caractéristique. On constate ainsi qu'en 1592, dans la ville de Candie (en Crête) où la peste faisait rage, afin d'empêcher la maladie et les pilliers, Venise dépêche six compagnies avec trois cents Albanais appelés « *Capelletti*, qui est un surnom qu'ils donnent aux gens de cheval de ceste nation, ainsi qu'on appelloit en France ceux qui y vindrent faire la guerre au

³ *Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français*, Paris, 1858, p.208 : « D'où viens-tu avec ton grand capel pointu, fait tout ainchin qu'à l'albanoise ? ». En albanais : *kapel*.

⁴ *Les historiettes de Tellemant des Reaux*, tome III, Paris, 1854, p. 470 : « M. Candalle avoit amené deux ou trois capelets de Venise à Paris. C'étoit le nom donné aux Grecs ou Albanais au service de la république de Venise. Le nom rappelloit sans doute la forme du chapeau albanais » ; *Dictionnaire françois, latin et italien* par l'Abbé Annibal Antonine, Lyon 1770, t.2, p. 113 : « Capelets : Soldat albanais, Cappelletti » ; *La ville et la République de Venise au XVIIe s.* par A.T.L. de Saint-Didier, p. 204 : « L'infanterie que la République entretien en temps de paix est presque toute composée de capelets, qui sont Esclavons Morlaques et Albanais » ; *Le Grand Dictionnaire historique*, par Louys Moreri, Lyon 1683, t. 1, p.111: « Les soldats albanais sont connus sous le nom de capelets ».

commencement des troubles, Chapeaux pointus... À la tête de ces troupes est Georges Murmur, capitaine desdits Albanois »⁵.

Le phénomène « albanais », étroitement lié au phénomène « stradiote », se produit à une période compliquée où la carte géopolitique de l'Europe se traçait de plus en plus et où l'humanisme et la renaissance européenne s'annonçaient au grand jour. Bon nombre d'auteurs de l'époque, présidés par Rabelais, mentionnent dans leurs œuvres le chapeau albanais, notamment les seigneurs De Brantôme et Jean Auvray, le chevalier Bayard, les seigneurs Du Loir, Philippe de Commines, les historiens Martin et Guillaume du Bellay, Robert de la Marck, et en particulier, l'humaniste et le poète français Th. Agrippa d'Aubigné. De même, certains manuscrits⁶ et auteurs anonymes font mention de l'albanais, tout comme *Le recueil général des Sotties*⁷. Mais nous le trouvons surtout illustré dans les gravures de l'époque qui traitent soit le thème historique de la résistance albanaise contre l'Empire ottoman, telles que les illustrations de Jorg Breyer, soit le thème des stradiotes albanais à travers les gravures de Bossard, d'Urs Graf, de Coronelli, de Georges Gush, parmi d'autres.

François Rabelais, lui, mentionne l'albanais cinq fois dans ses œuvres⁸. Tenant compte de son grotesque et de ses jeux de mots, nous constatons qu'il utilise ce nom dans les cas suivants :

a. comme un élément de comparaison, trois fois : « *comme la cornette d'un Albanais* » (Pantagruel, 4^e éd., 1823, p. 123) ; « *Le mirach, comme un chapeau d'Albanais* » (6^e vol., 1823, p. 284) ; « *à hauls bonnets comme Albanais* » (8^e éd., 1823, p. 180-181) ;

⁵ *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, par J.A.C. Buchon, 1^{er} vol., Palma Cayet, Paris, 1836, p. 453.

⁶ Lot. 363 [Henri IV] - Manuscrit. Argenterie du Roy pour l'année 1610. Maître Pierre de La Bruyère Argentier. Précieux volume des comptes de l'argenterie royale, 1610.

⁷ Cette œuvre publiée par Emile Picot, Paris, 1904 donne une « Sotye nouvelle des chroniqueurs » de Pierre Gringore de 1507, où il est dit : « Les Albanois, qui haulx chapeaulx portoient/ Par mons et vaulx nuyt et jour estradoient ».

⁸ On sait que les cinq œuvres de Rabelais, *Pantagruel* (1532) *Gargantua* (1534), *Le Tiers Livre* (1546), *Le Quart Livre* (1552), *Le Cinquième Livre* (1564), ont connu plusieurs publications à des périodes historiques différentes, mais dans notre étude, nous nous référons à la publication de L. Janet (Paris 1823), considérant ses annotations abondantes et son glossaire détaillé. Dans ce glossaire notamment, le mot *albanais* est périphrasé « *chapeau haut et pointu* ».

b. comme une malédiction ou une injure : « *Va, répondit Panurge, fol enragé, au diable et te fais lanterner à quelque Albanois : et tu auras un chapeau pointu* » (4^e éd., 1823, p. 505) ;

c. comme un élément de mode ou un signe distinctif propre aux stradiotes albanais : « *Là nous commande notre illustrissime Lanterne, de ce lierre chacun de nous se faire un chapeau albanois...* » (8^e vol., p. 190).



Fig. 1 – Urs Graf, 1515 : l'albanois présenté sous ses deux formes : cylindrique et pointu, rabattu à droite

Tous les éditeurs et critiques des œuvres de Rabelais sont unanimes pour considérer le chapeau albanois, dans les cinq cas cités, en rapport étroit avec les stradiotes albanais

qui se trouvaient en France et qui portaient ce chapeau notamment à l'époque où Rabelais écrivait ses œuvres. Dans ses références, trois fois il est question de la forme haute de l'albanois, « dont la pointe a la figure d'un chaperon de lanterne »⁹. Nous voyons ce chapeau chez les stradiotes dans la gravure d'Urs Graf de 1515 (fig. 1), où sa forme pointue est combinée avec la forme cylindrique de l'albanois. On rencontre le même chapeau dans la gravure de Bossard (fig. 2), où l'« épirote albanois » porte sur sa tête un albanois cylindrique, alors qu'à son côté, le stradiote grec (c'est-à-dire l'épirote albanois de confession orthodoxe¹⁰) porte un albanois pointu.

⁹ *Œuvres de Maître François Rabelais*, t.5, 1782, livre V, chap. XXXIII, p. 201.

¹⁰ Sh. Demiraj traite en détails la composition ethnique albanaise de l'Épire : *Epiri, pellazgët, etruskët dhe shqiptarët*, Infobotues, Tirana, 2008, p. 78-80.



Fig. 2 – Boissard, 1581 : épirote albanais ; stradiote grec en albanais décoré



Fig. 3 – Jorg Breu : illustration de l'ouvrage de Barletius en allemand « l'Histoire de Skanderbeg », 1627

Ce haut chapeau, qu'il soit cylindrique ou pointu, se trouve également dans les gravures de Jorg Breu le Jeune, qui a illustré la première publication en allemand de l'humaniste albanais Barletius, « l'Histoire de Skanderbeg ». Dans plusieurs scènes de batailles, les Albanais se présentent coiffés de leurs albanais, face à des turbans turcs (fig. 3). On y remarque le même chapeau blanc médiéval du

berger albanais d'Onuphre (fig. 4) ou de saint Artieme à l'église de



Notre-Dame de Blachernes à Berat (fig. 5). C'est le même chapeau du berger et du maçon de David Selenica dans l'église de Saint-Nicolas à Voskopojë (1726), à la fois en fresque et en bas-relief.

Fig. 4 – Onuphre : le berger

En outre, le haut chapeau albanois apparaît aussi chez le seigneur grec de Nicolas de Nicolay¹¹ au XVI^e s. (fig. 6), chez



l'épirote de Coronelli (fig. 7), ainsi que dans certaines illustrations de stradiotes de l'époque, transformées par la suite en statuettes (fig. 8). L'anglais Walter Scott parle dans son roman "Le Talisman" justement des stradiotes, en les décrivant « *habillés moitié à l'européenne, moitié à l'orientale* », alors que « *Leurs têtes étaient couvertes de chapeaux hauts et perpendiculaires* ».

Fig. 5 – Saint Artieme, église de Notre-Dame de Blachernes à Berat

¹¹ Folio Bb3 306, microfiche m 5797/5957 (1976), Bibliothèque Nationale, Paris.

Le « Banquet des Muses » de Jean Auvery nous apporte un autre témoignage de l'albanais : « *Aux mantes les vrays irlandois,/ Aux chapeaux longs les Albanois* »¹². Dans le poème « Le satyrique de la Court » de 1624, il est dit : « *Quelle nouvelleté n'ont souffert les chapeaux ! Combien leur ay-je fait de changemens nouveaux ! Je leur ay fait donner la façon albanoise,/ Qui a pour quelque temps eu le nom de françoise* »¹³. La note, à propos de « *forme albanoise* » des chapeaux, explique que de tels chapeaux, de forme haute, ressemblent au « *pot à beurre* » en France, comme s'exprime Gabriel Naudé.



Fig. 6 – Nicolay : seigneur grec, XVI^e siècle



Fig. 7 – Coronelli : “L’Épirote”, 1688

« Les Lois de la galanterie » précisent également la forme de ces « *...chapeaux fort hauts, et si pointus qu'un teston les eût couverts.* ». Tandis que Castaigne, dans son annotation sur « *ces hauts chapeaux d'Albanais* », mentionne un paragraphe des « Œuvres morales » de Jean des Caurres¹⁴.

Quant à leur composition, il faut souligner surtout la présence d'un albanais médiéval dans un registre communal de comptabilité du Lyon de 1562-1563. Il y est inventorié entre autres un chapeau *de*

¹² *Le banquet des muses ou Les divers satires du seigneur Auvery*, (1590-1633), Satyre, *Le tombeau d'Angoulevant*, p. 324.

¹³ *Variété historiques et littéraires...*, par E. Fournier, t. 3, Paris, 1855, p. 241-242.

¹⁴ *Ibid.*, p. 245.

feutre du type albanais¹⁵. C'est une donnée importante pour deux raisons :

Premièrement, à part la forme haute de l'albanais, pointue, cylindrique, et même arrondie, avec ou sans testière, sa matière en feutre ou en laine est typique albanaise, ce qui permet de changer facilement sa forme en hauteur ou son rebord même. Des auteurs modernes (A. Ducellier, L. Nadine, J. de Micelli entre autres), n'ont



pas manqué de mettre en évidence les métiers les plus exercés par les Albanais en Morée ou à Venise pendant le Moyen Age : pasteurs, traiteurs de laine, faiseurs de chapeaux, tailleurs. Et non seulement, mais même le nom d'une famille albanaise indiquait directement ce métier de faiseurs et teneurs de grands chapeaux : *Capusement* et *Capuzzimadis*¹⁶, selon les textes français, *Kapuçmadhi*, selon les textes albanais (le père G. Valentini).

Fig. 8 – Del Prado : stradiote albanais

Deuxièmement, la matière en laine témoigne surtout du lien étroit de l'albanais avec le chapeau traditionnel albanaise de tous les temps (dit « qéléchée »), répandu géographiquement, comme nous

¹⁵ *Registre des années 1562-1563, Comptabilité communale de Lion, doc. électronique.*

¹⁶ « Les Albanais de la Calabre citérieure étaient exempts de tout impôt... Ils reconnaissaient ces services en fournissant à l'Empereur de fort bonnes troupes, commandées par des chefs parmi lesquels on cite *Capuzzimadis*, *Thiucchario*... », d'après Paul Broca, *Revue d'Anthropologie* t. 5, Paris 1882, p. 642; « Le Roy, adverty de ce, envoya à Durlens le Capitaine Martin du Bellay, avecques deux cens cheveux légers sous sa charge, et peu de temps après y envoya le Capitaine George *Capusement*, Albanais... », d'après *Collections Universelles des Mémoires particuliers relatifs à l'Histoire de France*, t. XX Londres, Paris, 1786, p. 153.

venons de le dire, dans tout le territoire des Albanais, du Nord au Sud. On peut donc en conclure que l'albanais médiéval n'est qu'une forme développée du *pilos* antique albanais, dont parle Dhimitër Pilika¹⁷, et de la traditionnelle calotte de feutre albanaise¹⁸.

Le sieur du Brantôme mentionne le chapeau albanais en soulignant que « *le Pape Paul IV, dit Carasse, envoya, par son neveu le Cardinal, au Roy Henri II, un chapeau que j'ay veu, qui est fait à l'Albanoise, de drap d'or, et une espée dorée pour lui demander secours...* »¹⁹. De même, le seigneur de Fleuranges et de Sedan, Robert de la Marck, maréchal de France, décrit en détail un duel à Parme, en novembre-décembre de 1510, entre deux stradiotes albanais adversaires, l'un représentant du Pape et l'autre des Français, « *armés de toutes pièces à l'albanoise, l'estradiotte à la manche, et le chapeau au poing* »²⁰.

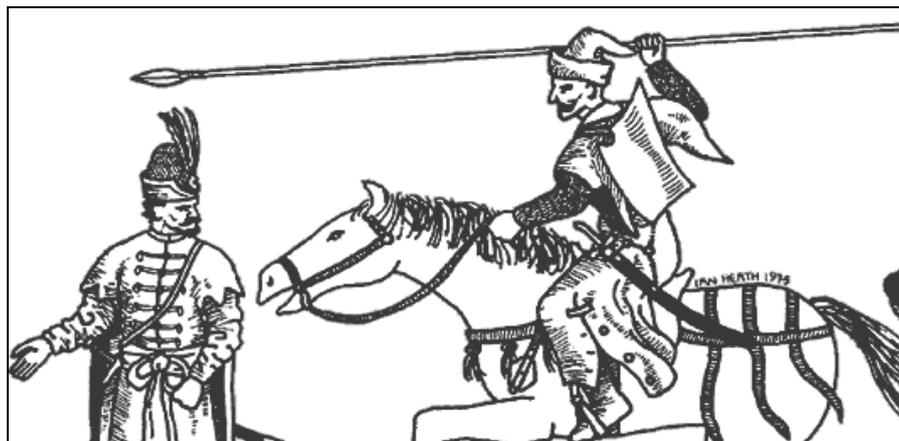


Fig. 9 – Stradiotes, deux types d'albanais, pointu avec panaches et rabaissé en cornette (Georges Gush, « Renaissance Armies : the Italians »)

Mais revenons aux œuvres de Rabelais de 1823 et concrètement à la note « *à hauts bonnets, comme Albanois* », pour

¹⁷ Dh. Pilika, *Pellazgët, origjina jonë e mohuar*, Botimet Encikopedike, Tiranë, 2005. p. 103, 106, 410.

¹⁸ F. Andrea, *Pena të arta franceze për shqiptarët*, anthologie, 1332-2007, p. 46.

¹⁹ *Œuvres Complètes du Sieur De Brantôme*, 1^{er} vol., Paris, 1822, f. 63.

²⁰ *Mémoires de Robert de la Marck*, Collection Universelle des mémoires, Londër, Paris, 1786, 16e vol., p. 66-67.

souligner un autre trait caractéristique de l'albanais, se rapportant à la nature même des Albanais. Non seulement « *ils portent des chapeaux à haute testière... et viennent du pays d'Albanie* », comme le dit le dictionnaire de Nicot à propos du terme « *stradiotes* »²¹, mais ils aiment décorer entièrement de fleurs leurs chapeaux²². Ils se présentent ainsi comme hommes de guerre et du divertissement à la table, et bien entendu, comme hommes aux goûts fins dans la confection de leurs hauts chapeaux. Un tel albanais en fleurs se fait remarquer chez le stradiote de Boissard (fig. 2) et chez celui de Georges Gush (fig. 9), mais aussi dans certains portraits de Skanderbeg illustrant l'œuvre de Barletius (fig. 10, 11).

Boissard, de sa part, a esquissé un portrait de Moissi Golemi²³ portant un bonnet panaché (ou calotte arrondie, fig. 12). Dans les



illustrations de Boissard (fig. 2) et de Gush (fig. 9), l'on constate également qu'il s'agit de l'albanais à la cocarde dont parlent Rabelais et Nicot, décoré de fleurs. Ce n'est pas l'albanais cylindrique à rebord. Ceci pour la simple raison que les rebords de l'albanais pointu sont repliés, laissant ainsi le front libre et permettant une décoration extérieure (par des plumes ou des fleurs).

Fig. 10 – Phillip Loncier, 1578

Un tel trait caractéristique de l'albanais revêt une importance particulière si l'on considère qu'à la fin du XVI^e siècle, justement à

²¹ « Trésor de la langue française », Paris 1606. *Œuvres de Rabelais*, t. 8, par Esmangart et Eloi Johanneau, Paris 1823, Livre V, chapitre XXXIII, p. 180.

²² L'expression de Rabelais « *de ce lierre chacun de nous se faire un chapeau albanois* », est périphrasée dans la note du Livre IV, p. 190: « *C'est-à-dire chapeau de verdure ou de fleurs, dont les Albanais, grands amis de la table et des plaisirs, n'oublent point de se couronner dans les fêtes* ».

²³ L'un des capitaines de Skanderbeg, reconnu pour ses hauts faits.

l'époque où les stradiotes albanais étaient connus en Italie, en France et en Europe Occidentale par le surnom de « Capelets » ou « Capelletti » le chapeau albanais orné, a été popularisé par les portraits d'Henri IV de France²⁴ (fig.13). A cette époque, « il y eut un retour marqué au costume du temps de Henri II... Le chapeau dit à la Henri IV était alors *le chapeau français*. Il faut y voir encore une réminiscence du temps passé, une résurrection du chapeau albanais, qu'on avait alourdi en le chargeant d'un panache, et déformé en le retroussant sur le bord antérieur. On l'abandonna après 1600, pour prendre le feutre à basse forme et à larges bords »²⁵.



Fig. 11 – Boissard, 1596 : Skanderbeg



Fig. 12 – Boissard, 1596 : Moissi

Il est clair que l'albanais a bel et bien marqué toute une période, quand on sait, d'autre part, qu'au début du XVI^e siècle, notamment à l'époque de Henri II, le chapeau, en général, n'était pas encore devenu fréquent, alors que les stradiotes albanais l'utilisaient d'une façon habituelle. Le 22 mars 1594, Henri IV – fondateur de la cavalerie légère française, qui avait, en fait, recruté beaucoup de stradiotes – entre à Paris à cheval, portant un chapeau albanais à panache blanche, entouré de ses fantassins. L'événement a été

²⁴ *Les couvre-chefs*, doc. électronique. *Magasin Pittoresque*, « Histoire du costume en France, règne de Henri IV », 1856, (A24), p. 51-54.

²⁵ *Ibid.*

immortalisé par le fameux tableau de Rubens (fig. 14). Ainsi, ce prince, et après lui tous les seigneurs français, préférèrent la « résurrection du chapeau albanais » au bonnet ou à la toque de l'époque, en l'ornant de plumes et de rubans de soie. A la même



époque, un registre sur les comptes de l'Argenterie royale pour l'année 1610, contenant notamment le détail des dépenses des obsèques d'Henri IV assassiné le 14 mai 1610, mentionne, parallèlement aux autres objets, armes et habillements de guerre, « huit aulnes de brocart d'or et d'argent fonds couleur d'amarante fort riche relevé de frisons d'or pour faire une grande casaque à l'albanoise »²⁶.

Fig. 13 – Henri IV en albanois stylisé. Gravure sur bois, 1596

Au début du XVII^e siècle, parallèlement au chapeau albanais panaché, furent utilisées, sous Louis XIII, les calottes en forme de toque basse. Bien que l'albanais populaire des stradiotes fût à la mode chez les seigneurs français²⁷, l'on remarque que, graduellement, à côté des autres chapeaux utilisés en Europe Occidentale, il diminue de hauteur, perdant ainsi de son originalité, jusqu'à connaître diverses

²⁶ Manuscrit, lot. 363 [Henri IV] *Argenterie du Roi pour l'année 1610*, Maistre Pierre de La Bruyere Argentier.

²⁷ « Ce type de chapeau était à la mode en France en 1560, comme l'atteste Nicolas Filleul, en critiquant ceux qui prétendent « d'un Albanais se vouloir faire croistre ». *Le Discours*, Rouen, 1560, p. 28 ». Barthélemy Aneau, *Alector ou le coq*, *Histoire fabuleuse*, t. 2, Droz, 1996, note 60.

stylisations et une forme « plus française », comme le dit le poème anonyme²⁸.



Fig. 14 – Rubens : Triomphe d'Henri IV. Un ange lui met à la tête l'albanais panaché.

Toutefois, les gravures de l'époque représentant le chapeau albanais du Moyen Âge, ne manquent pas d'étonner quiconque par sa forme si haute, et surtout par son apparence imposante et l'effet de mode qu'il provoqua. Et non seulement, mais il s'introduisit même dans des expressions proverbiales²⁹ de l'époque, devenant ainsi un élément de comparaison sous la plume de nombre d'auteurs, notamment Rabelais, comme nous l'avons déjà dit. Face à un tel élément « exotique » du monde occidental, venu des pays d'Albanie, on a droit à juste titre de se poser les questions suivantes : pourquoi,

²⁸ Voir note 13.

²⁹ L'expression française de l'époque : « Il s'en va le coiffer comme d'un chapeau albanais ». Il s'agit d'une anecdote de Jean de Pontalis, auteur et acteur français du début du XVI^e sc. avec le prêtre Saint-Eustache. (*Poètes et romanciers de Lorraine*, du comte Th.de Puymaigre, Paris 1848, p. 293-294). L'expression et l'anecdote sont aussi mentionnées par Sainte Beuve.

en fin de compte, ce haut chapeau albanais ? Avait-il une fonction déterminée ? Quelles étaient ses couleurs préférées ? Quels étaient, enfin, ses rapports avec le haut chapeau des janissaires de l'Empire ottoman ?

Bien que les données que nous avons pu recueillir jusqu'à présent ne nous permettent pas de répondre directement à ces questions, nous allons essayer de considérer ce chapeau dans le cadre de son lien étroit avec les stradiotes, indirectement sur la base de quelque hypothèse avancée.

Fig. 15 – Stradiote vénitien, 1507, figurine.



Primo, il faut exclure toute hypothèse que le chapeau albanais puisse avoir un lien direct ou indirect avec les hérétiques albanais des VII^e-VIII^e siècles, comme le soutient un critique des œuvres de Rabelais à propos de l'expression « à *hauts bonnets comme Albanois* »³⁰. Le Dictionnaire de Diderot et D'Alembert de 1751, donne cette simple explication à propos de ces *albanois* : « Ce sont des hérétiques qui troublèrent dans le VII^e siècle la paix de l'Église ». Mais d'autres dictionnaires anciens ne manquent pas de préciser justement qu'il s'agit d'hérétiques albigeois, liés à des pratiques sodomites³¹.

³⁰ *Oeuvres de Rabelais*, « Des songes drolatiques de Pantagruel », 4^e vol., Paris, 1823, p. 505.

³¹ *Dizionario italiano, latino-franceze*, t. 2, p. 28, Lyon, 1770. *Dictionnaire Universel...*, t. 20, Paris, 1820 : « Peut-être entend-il [maître Guillaume] plutôt ici par Albanais, les Albigeois ou les Vaudois dont le nom était synonyme de bougres. L'auteur, dit un interprète, par ce nom d'Albanais a



Fig. 16 – Stradiotes, France.

Secundo, une comparaison entre les chapeaux de l'époque et l'albanais (XV^e siècle), permet de constater qu'en Europe Occidentale, il n'y a pas encore quelque élément qui puisse lui ressembler, ni quelque point de rencontre. Alors qu'en Europe Orientale, notamment en Albanie du Sud et en Épire, surtout en Morée – où la concentration des troupes vénètes était plus importante et où l'on recrutait des « stradiotes » ou des « capelletti » – l'albanais connaissait une large diffusion (fig. 15, 16).

De plus, dans les zones voisines occupées par les Ottomans, il y avait les janissaires, recrutés, eux aussi, dans les Balkans et surtout dans les zones chrétiennes peuplées d'Albanais. Il est déjà notoire que ces janissaires – la plupart de jeunes Albanais – qui représentaient les meilleures troupes de l'armée ottomane, tout comme les derviches bektachis, portaient de hauts couvre-chefs à toutes sortes de symboles et d'ornements (fig. 17)³². Le haut chapeau de ces janissaires,

probablement voulu désigner des hérétiques du VIII^e siècle, parce que, à la manière des Albanais, ils portaient des chapeaux hauts et pointus ».

³² L. Cahun, *Hassan le janissaire, l'histoire d'un Albanais en 1516*. La traduction albanaise de ce roman historique (F. Andrea, Bargjini, Tirana 2005), est

composé aussi en feutre blanc, rappelle aussitôt le bonnet albanais, blanc et feutré également, lequel, « *en dépit des formes variant selon la tribu, comme le souligne E. Çabej, fait distinguer l'Albanais dans tous les Balkans* ». En outre, parlant de la couleur blanche de ce bonnet, Çabej ne manque pas de noter qu'elle est due « *à la laine blanche des brebis, dont la population bergère confectionne ses vêtements* »³³. Et c'est le même bonnet typique du berger d'Onuphre (du XVI^e siècle, fig. 4, 5), du berger de D. Selenica (XVII^e siècle) et des guerriers albanais de Jorg Bey (fig. 3). A notre avis, alors que la



forme basse du bonnet albanais dit « qéléchée » devrait être très populaire, sa forme haute, ne serait rien d'autre qu'un signe de noblesse et de majesté dans la société albanaise de l'époque (surtout dans le Sud du pays). Ce serait la manifestation d'un symbole sanctifié à la manière des janissaires³⁴, un bonnet qui permettrait en outre de distinguer de loin le stradiote albanais sur le champ de la bataille.

Fig.17 – Nicolay : janissaire, XVI^e siècle.

Tertio, à part sa couleur blanche caractéristique, l'albanais apparaît aussi en couleur rouge, surtout en Europe Occidentale. En effet, ce chapeau de feutre rouge de l'Occident rappelle celui des derviches bektachis et des janissaires de l'Orient. On dirait qu'il y a

illustrée de plusieurs gravures de l'époque, où les janissaires portent tous de hauts couvre-chefs.

³³ E. Çabej, *Shqiptarët midis Perëndimit dhe Lindjes*, MÇM, Tirana, 1994, p. 26.

³⁴ Hâdji Bektach, le patron des janissaires, donne à ceux-ci sa bénédiction en leur posant les mains sur la tête ; le haut bonnet blanc du janissaire fut agrémenté par derrière d'un morceau d'étoffe représentant la manche pendante du derviche.

entre ces deux hauts couvre-chefs un certain lien qui rappelle tant les janissaires albanais opérant dans l'Est du vieux continent (en Crète et dans les îles de l'Égée), que les stradiotes albanais, leurs frères de sang et d'armes, opérant dans l'Occident. Car c'est en fait la garde de Skanderbeg elle-même, dispersée aussi bien dans l'Est que dans l'Ouest de l'Europe après la mort du héros national.

En témoigne également le fait que souvent les stradiotes, comme le dit Philippe de Commines, sont « *vestuz, à pied et à cheval, comme les Turcs, sauf la teste, où ilz ne portent ceste tiolle qu'ilz appellent tolliban* ». Et continuant sa description détaillée, l'auteur dit que ce sont « *durs gens, et couchent dehors tout l'an et leurs chevaulx. Ilz estoient tous Grecz, venuz des places que les Venissiens y ont, les ungz de Naples de Rommanie, en la Moree, aultres d'Albanie, devers Duras : et sont leurs chevaulx bons, et tous chevaulx turcs. Les Venissiens s'en servent fort, et s'y fient. Je les avoye tous veu descendre à Venise, et faire leurs monstres en une isle où l'abbaye de Saint Nicola, et estoient bien quinze cens : et sont vaillans hommes et qui fort travaillent ung ost, quant ilz s'y mettent* »³⁵.

Quarto, la patrie de l'albanais semblent être l'Albanie du Sud et l'Épire, celui-ci peuplé en majorité par des Albanais, bien que certains auteurs de l'Occident, se fondant sur la religion orthodoxe pratiquée par les Albanais du Sud et sur la langue hellène que pratiquaient aisément les Arvanites, les aient souvent considérés de nationalité grecque. Toutefois, soulignons que les stradiotes n'étaient pas que des Albanais; dans leurs rangs, tout comme dans ceux des janissaires, il y avait aussi des Croates, des Bosniaques, des Grecs et autres, à côté des mercenaires européens, Espagnols, Allemands, Suisses, Anglais, etc.

II. *L'albanais - le bonnet à forme rabattue, connu autrement comme le bonnet albanais ou le bonnet antique*

Parallèlement au haut chapeau albanais médiéval, « baptisé » *albanois* par référence au nom du stradiote albanais qui le portait, un

³⁵ *Mémoires de Phillippe de Commines*, 2^e vol., Paris 1843, p. 456-457.

autre bonnet albanais apparaît sous une forme plus ou moins différente. Rabatté et pointu, celui-ci se termine en *corne* ou *cornette* (fig. 9, 18, 19). Chez Rabelais, l'expression « *comme la cornette d'un Albanais* », est accompagnée dans une publication en livre de poche de 1972, p. 293, de la note suivante : « Louis XII avait créé une troupe de cavalerie légère composée d'Albanais. Ils avaient la tête couverte d'un turban, dont un bord (la cornette) pendait ou tournait autour du cou ». Une autre édition de Rabelais (« Point », 1973) souligne par contre que « au lieu du turban, les Albanais portaient un bonnet dit bonnet albanais ».

Fig. 18 – Stradiote albanais, XVIe s. Un bandeau blanc accompagne le bonnet rouge.

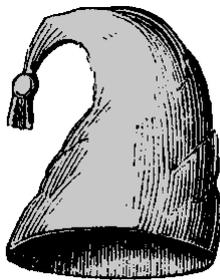


Fig. 19 – Le bonnet albanais ou le bonnet antique, symbole dans l'héraldique française.

En considérant de près ces deux notes, on peut remarquer qu'il y a un désaccord entre les deux commentaires concernant l'expression de Rabelais, et surtout un désaccord avec Philippe de Commines qui, comme nous l'avons déjà cité, affirme que les stradiotes albanais ne portaient pas de turban. Par ailleurs, le critique connu Claude-Sixte Sautreau de Marsy dit, dans la publication de 1823, « ...qu'il n'est pas très clair si Rabelais parle ici du bonnet ou de la cocarde, ou peut-être même du chapeau tombant utilisé par ces Albanais »³⁶. La confusion est due, à notre avis, au fait que l'albanais

³⁶ Oeuvres de Rabelais, *ibid.* p. 123.

avec son bord pendant fut accompagné également d'un bandeau blanc enroulé autour du *pliss* ou du bonnet (selon la mode des Kosovars), mais aussi autour du cou, un bout toujours pendant. Ce type d'albanais vient peut-être du Nord de l'Albanie et tire son origine très ancienne du *pilos* pélasgique. Une image authentique de cet albanais est servie dans la gravure de Urs Graf de 1515 (fig. 1) où sont représentés les deux types du chapeau albanais: cylindrique et pointu. Lorsqu'il est pointu, son bord pend en corne ou en cornette, par derrière ou par devant. Chez le stradiote de George Gush, c'est le même albanais au bord pendant (fig. 9). A ce qu'il paraît, c'est le feutre lui-même qui permet la réalisation de la forme souhaitée : cône droit vers le haut, terminant en pointe, ou alors bonnet défoncé au milieu, aux côtés ou par derrière, plus ou moins comme les calottes tombantes du Sud de l'Albanie, en Laberie.



Fig. 20 – Vaux, Bourgogne.

Une telle cape de bord pendant, appelée dans l'héraldique française *bonnet albanais*, n'a pas eu jusqu'à présent, étrangement, une explication probante. Concrètement, nous voyons ce bonnet albanais dans l'emblème de Vaux, en Bourgogne (fig.20), auquel *La nouvelle méthode raisonnée du blason* de 1754, donne cette description : « fond azur et trois bonnets albanais d'or »³⁷. De même, l'emblème de la ville alsacienne de Guebwiller (fig. 21), en dépit de son énigme³⁸, est composé d'un bonnet albanais rouge aux bords

³⁷ « *La Nouvelle méthode raisonnée du blason...* », Lyon, 1754, p. 181.

³⁸ Pascal Vagnat, spécialiste en héraldique, à notre question s'il y a un lien historique entre le bonnet albanais que portaient les stradiotes albanais recrutés dans la cavalerie légère française et le symbole de la ville de Guebwiller, a répondu

rebroussés bleus sur un fond argenté. Une autre trace du bonnet albanais est fournie par le blason de la famille bourgeoise de L'Abbeye, originaire de Saubraz (fig.22) à une tête d'homme coiffée d'un bonnet albanais d'argent, surmontée d'un puits d'argent entre deux étoiles de la même couleur³⁹.



Fig. 21 – Guebwiller, Alsace.



Fig. 22 – Abbaye, Saubraz.

En effet, le « Dictionnaire de la science du blason », consacre un article au *bonnet albanais* ou *bonnet antique*. Il y est dit que c'est un bonnet retombant sur le dos et terminé en pointe, communément

par ce message : « Le bonnet albanais figurant sur les armoiries de Guebwiller est un couvre-chef venu d'Orient dont la mode s'est répandue au 16^e siècle, ce qui correspond avec Henri II. Il n'y a pas d'explication concernant la présence de ce bonnet. Avant le 16^e siècle, c'était le lévrier de Murbach qui figurait dans les armoiries de la ville. Selon la légende, le bonnet ferait référence à la venue de populations albanaises, arrivées pour travailler dans les vignes. Bizarrement, en allemand, le bonnet albanais des armoiries est désigné par le terme « Judenhut », qui signifie « chapeau juif ».

Il faut se rappeler que nous sommes en terre de langue germanique. Peut être faut-il prendre en compte l'explication de Charles Braun qui nous dit qu'il s'agit d'un « Gudenhut », « le chapeau des dieux », « hut » prenant la signification de chapeau ou de protection. Dans la mythologie germanique, les montagnes étaient consacrées au dieu Guodan ou Odin. Le Dieu était coiffé d'un chapeau d'une même couleur, comme celui des Elfes (« alben » dans la langue germanique), le chapeau des Elfes, l'« albenhut », de là la confusion avec les Albanais... Dans les contes des Grimm, le chapeau des Elfes s'appelait « uddehat ».

Il est possible également que ce chapeau soit une déformation de la serpette qu'utilisaient les vigneron et dont il semble exister des représentations sur de très anciennes pierres bornes. Le mystère demeure...”.

³⁹ F. Dupuis, *Famille bourgeoise de L'Abbaye depuis 1824, originaire de Saubraz* (VD) (RNFS : I, 470) (Livre d'or : p. 20, 183)

orné d'une houpe⁴⁰. Juste après, il y a l'article *bonnet rouge* ou *bonnet phrygien*, justement le même qui a été porté au cours de la Révolution française pour représenter la liberté. Il y est souligné qu'un tel bonnet tire son origine d'une époque ancienne, de l'époque des Troyens. Or, le chercheur albanais Dhimitri Pilika n'a pas manqué de faire dans ce cas un lien de parenté entre ce bonnet phrygien et le *pileus* ou le bonnet antique des anciens Illyriens⁴¹.

Le même bonnet se retrouve dans la gravure illustrant un stradiote de la cavalerie albanaise du XVI^e siècle (fig. 18)⁴². Concernant cette calotte rouge, l'orientaliste bien connu Cyprien Robert souligne qu'elle était "... retroussée, afin d'y mettre de l'argent ou des cartouches, et était portée même par les sujets de Skanderbeg, si l'on se fie aux peintures anciennes »⁴³. Nous remarquons donc que ce type d'albanais (des montagnards, dirions-nous, sachant que les *Mirditore*, par exemple, furent nombreux au service de Naples et de l'Autriche), d'origine phrygienne (pélasgique ou thraco-illyrienne) était porté déjà par les stradiotes albanais des XV^e-XVI^e siècles, du fait que la plupart venaient de l'armée défaite de Skanderbeg, suite à l'occupation de l'Albanie par l'Empire ottoman.

A notre avis, le bonnet albanais figurant dans le blason de Guebwiller devrait être d'origine albanaise, si l'on tient compte de certains faits, assez significatifs, mais minimes à cette phase de l'étude :

a. Le duc Antoine de Lorraine fut mis en contact direct avec les Albanais pour la première fois durant la campagne de Padoue en 1509, où il triompha sur la garnison de Trévisan et sur le chef de guerre Scanderbeg (Scanderbeg le Jeune, le fils de Gjon Castriotti) près de Bassano⁴⁴.

⁴⁰ *Dictionnaire archéologique et explicatif de la science du blason*, Comte Alphonse O'Kelly de Galway, 1^{er} vol., Bergerac, 1901, p. 90-91.

⁴¹ Dh. Pilika, œuvre citée.

⁴² « Les armes de Jean d'Estienne VI du nom, Lieutenant d'infanterie : d'azur, à trois bandes d'or. Supports, deux Griffons d'or. Cimier, un buste d'homme avec un chapeau chargé de quelques plumes, qu'on dit être un Albanais, en mémoire de ce que l'origine de cette Famille est d'Albanie ». *Dictionnaire de la Noblesse*, t. VI, Paris, 1773, p. 171.

⁴³ C. Robert, *Les Slaves de la Turquie*, Paris 1844.

⁴⁴ C. Cantu, *Histoire Universelle*, t. 12, Paris 1858, p. 105.

b. Non seulement il avait dans son armée des stradiotes albanais, grecs, lombards, piémontais et espagnols, mais il s'en servit en mai 1525 pour écraser l'insurrection paysanne en Petite Pierre d'Alsace⁴⁵.

c. En 1589, un autre duc de Lorraine s'adresse par une lettre au seigneur de Dainville, lui demandant d'intervenir, « parce que ses hommes avaient pillé des albanais à son service »⁴⁶.

d. Une légende alsacienne, « La Première abbesse de Hohenbourg », attire l'attention sur le fait que le duc de Lorraine mit en œuvre ses bandes wallonnes, albanaises, stradiotes, contre les paysans insurgés.



Fig. 23 – « Le triomphe du duc Charles le Lorraine ». Sa garde est composée de stradiotes ; trois têtes de Turcs coupées au bout des lances.

f. « Les mercenaires albanais », comme les appelle la presse de l'époque, ou bien « les stradiotes albanais », apparaîtraient dans le tableau « Le triomphe du duc Charles de Lorraine, commandant de l'armée impériale, devant Bude reconquise, en 1686 » – Nancy, Musée des Beaux Arts⁴⁷. En effet, l'on y remarque les gardes du duc vêtus à l'orientale, portant au bout des lances trois têtes coupées de Turcs. Nombre d'auteurs étrangers ont souligné cette habitude des stradiotes

⁴⁵ *Service historique de la défense, les gardes dans l'armée française*, doc. électronique.

⁴⁶ *Lettres et instruction de Charles II de Lorraine*, Henri Lepage, Nancy, 1864, p. 112.

⁴⁷ M. D. Strudza, *Grande famille de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris, 1999, p. 32.

albanois (sous l'influence des soldats turcs et des janissaires) de couper les têtes des ennemis et de les porter comme des trophées⁴⁸ (fig. 16). Venise payait un ducat par tête coupée.

Nous pouvons conclure que la présence historique des stradiotes et des Albanais pendant près de deux siècles en Alsace-Lorraine, pourrait expliquer l'énigme du bonnet albanois dans l'emblème de la ville de Guebwiller. L'ordre de Louis XIV de 1697 définissait comme blason de la ville « le bonnet albanois » (sic). En outre, le couvre-chef des stradiotes au tableau ci-dessus (fig.24) – mouchoir rouge au ruban noir, qui a peut-être remplacé le bonnet albanois du XVI^e siècle – réapparaît fréquemment dans bien des portraits d'Albanais au cours du XVII^e siècle, comme dans les portraits de Scotin (fig. 25).



Fig. 24 – Fragment du tableau « le Triomphe du duc de Lorraine »

Avant de conclure, une question pourrait être posée concernant ce haut chapeau albanais médiéval et ce bonnet antique albanois : de telles coiffures, avaient-elles une fonction déterminée et pouvaient-elles préserver la tête pendant bataille ou devenaient-elles tout simplement encombrantes, lorsqu'on sait que les Albanais, comme le dit le comte Gobineau, avaient avant tout pour métier le « combat » ? D'autant plus que, à l'époque, les armées occidentales lourdement chargées – mais qui allaient admettre et introduire la cavalerie légère dans leurs rangs à travers ces stradiotes albanais et autres – utilisaient les *salades* ? A ces questions, il y a une explication assez bizarre dans les « Mémoires » du brave chevalier Bayard, lequel avait recruté des stradiotes commandés par le capitaine albanais Mercure Bua, bien connu celui-ci pour ses hauts faits. Laissons le parler : « Puis leur couperent les testes, qu'ils picquoient au bout de leurs estradiotes, et disoient qu'ils n'estoient pas Chrestiens. Ils

⁴⁸ Molinet, 5^e vol., p.41; *Mémoires du chevalier Bayard*, t. XV, Londres, Paris 1786, p. 156-157. Voir également fig. 16.

avoient estrange habillement de teste; car il estoit comme chapperon de Damoiselle. Et où ils mectoient la teste, cela estoit garny de cinq ou six gros papiers collez ensemble, de façon que une espee n'y faisoit non plus de mal sur une secrette. »⁴⁹.



Fig. 25 – Scotin, XVII^e siècle : portraits d'Albanais

Consultant les casques du Moyen Âge décrites par C. N. Allou en 1835, l'on remarque que les troupes portaient la secrète, « un bonnet de fils de fer tressés, posé sous le casque pour une plus grande protection de la tête »⁵⁰. Alors que chez les stradiotes albanais, selon l'auteur, leur secrète, la meilleure protection de la tête serait ce « bonnet de dame » composé de cinq à six cartons collés ensemble, aussi solide que la secrète composée à fils de fer. Le même auteur souligne que la plupart des chevaliers n'avaient pas de casques, mais de simples bonnets, avec ou sans panaches⁵¹. On peut donc en conclure que « le bonnet de dame » ou la secrète albanaise au-dessous de l'albanais n'était qu'un autre secret du haut bonnet albanais médiéval, dont le caractère fonctionnel était de garder toute la grâce de ce haut chapeau. Et enfin, que la cornette albanaise, ce bout

⁴⁹ « Mémoires du Chevalier Bayard », Collections Universelles, t. XV, Londre, Paris, 1786, f. 156-157. La même explication sur ce couvre-chef est fournie également dans les « Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères », publiés par la Société royale des antiquaires de France, t. 1, Paris 1835, p. 220.

⁵⁰ *Mémoires et dissertations*. .. oeuvre citée, p. 220.

⁵¹ *Ibid.*, p. 194.

d'étoffe pendant, la manche bénite de Hadji Bektach, se présente à double fonction : pour préserver la tête contre le froid et la chaleur, mais aussi et surtout pour soigner les blessures reçues au cours même du combat, afin d'arrêter les hémorragies, tout comme le turban turc, qui avait la même fonction salvatrice. Ce sont donc les accessoires de l'albanais qui revêtaient un caractère bien fonctionnel, rendant le haut chapeau albanais fier au champ de bataille, telle une cocarde signalant le rassemblement, ou alors au cours des cérémonies militaires, parades, entraînement, duels et autres.

Seit MANSAKU

**SUR LA TYPOLOGIE ET LA CHRONOLOGIE
DES FORMES DU FUTUR EN ALBANAIS**

I. Considérations générales

La langue albanaise, comme on le sait depuis longtemps, s'est formée en tant que langue particulière de la famille indo-européenne dans un milieu géographique, historique et culturel où, depuis l'Antiquité jusqu'aux Temps modernes, ont agi des tendances, des influences et des modèles de différentes langues et cultures. Malgré ces contacts continus et pluriséculaires, elle a pu échapper à l'assimilation par les langues des grands empires qui ont dominé, l'un après l'autre, pendant des siècles sur son territoire et a gardé sa physionomie de langue particulière avec son propre système phonétique, grammatical et lexical. Elle a évolué suivant ses règles intérieures et conformément aux tendances générales d'évolution des autres langues indo-européennes. Toutefois, l'albanais actuel garde des traces visibles de ces contacts, notamment dans le domaine du lexique et de la formation des mots.

Pour toutes ces raisons-là, la structure grammaticale de la langue albanaise – une langue ancienne qui a passé une longue période de son existence et de son fonctionnement en tant que langue parlée et qui, depuis son détachement de la souche indo-européenne jusqu'au XV^e siècle, n'a pas été fixée par écrit, une langue qui a évolué selon ses propres règles intérieures, mais aussi sous la pression ininterrompue de langues bénéficiant d'un grand prestige culturel et d'un puissant soutien politique et, par conséquent, dotées de fortes capacités d'influence – présente une multitude de formes et de modèles, tant sur l'aspect typologique que sur celui généalogique. Dans sa structure grammaticale, on voit cohabiter et fonctionner des traits de diverses provenances ou chronologies et de différentes typologies.

La croisement des analyses typologiques avec celles diachroniques et généalogiques permet de considérer les faits linguistiques dans leur naissance, leur développement et leur

fonctionnement à l'intérieur du système de la langue, mais aussi dans leur perspective historique et dans leur rapport avec les facteurs linguistiques internes et externes, voire avec des facteurs extralinguistiques qui ont influé sur l'obtention et le développement des phénomènes linguistiques.

Du point de vue généalogique et chronologique, la langue albanaise contient dans son système nominal et verbal des formes, des modèles et des moyens à valeur grammaticale qui sont hérités d'une période ancienne indo-européenne et qui, au fil des siècles, ont subi des modifications suivant ses propres règles de fonctionnement, des formes et des constructions syntaxiques caractéristiques à cette langue, créées durant la période antique, médiévale et récente, qui ont conduit à la constitution et à l'évolution de l'albanais moderne. Dans son système grammatical, on voit fonctionner des modèles structurels de type roman et balkanique, créés soit de manière indépendante, soit sous l'influence des langues au contact ou des tendances de développement des langues indoeuropéennes en général à des périodes historiques déterminées.

Du point de vue typologique, l'albanais actuel est défini comme une langue synthétique et analytique, avec une prédominance des traits du synthétisme, mais avec une tendance évidente allant vers l'analytisme¹. Sous cet aspect, l'albanais a évolué en harmonie avec la tendance générale des langues indo-européennes qui, comme on le sait, ont suivi une évolution allant du type synthétique vers le type analytique. Certes, ce processus se présente à différents degrés d'évolution dans les diverses langues de cette famille. Il est plus avancé dans les langues qui ont presque perdu ou qui ont réduit considérablement les systèmes de déclinaison des noms et de conjugaison des verbes grâce aux marques grammaticales à l'intérieur des mots, comme cela s'est produit avec les langues romanes occidentales et les langues germaniques. En albanais et dans d'autres langues balkaniques ce processus a été plus lent. Les systèmes de déclinaison et de conjugaison y ont évolué vers un rétrécissement, mais sont encore loin d'un nivellement total.

On peut admettre généralement que les traits synthétiques de l'albanais, soit dans le système nominal, soit dans le système verbal, traduisent la conservation des modèles hérités de la langue, comme par exemple la réalisation de la déclinaison et de la conjugaison à l'intérieur des mots, par des désinences déterminées provenant d'une période antique, mais modifiées et réformées au fil des temps, ou

¹ Voir aussi Shaban Demiraj, *Gramatikë historike e gjuhës shqipe*, Tirana, 1986, p. 59 sqq.

encore la flexion interne, conçue à travers des modifications phonétiques du genre de la métaphonie ou de l'apophonie : *dash~desh*, *marr~merr*, *dal~dola*, etc. Même si l'apparition des articles définis postposés et, par conséquent, la naissance d'un système binaire de déclinaison constituent une innovation par rapport au type des langues indo-européennes, elles sont très anciennes en albanais et, si elles ne sont pas héritées de la période antique de cette langue, elles remontent selon toute vraisemblance à la période du haut Moyen Âge. L'obtention de cette catégorie grammaticale à la fin du mot et en tant que partie jointe à ce dernier a apporté un changement important dans le système de déclinaison de l'albanais et a fait croître le nombre d'éléments de type synthétique. Même quand les moyens d'expression des sens grammaticaux de manière synthétique – les désinences casuelles du système nominal et les désinences personnelles du système verbal – sont des formations nouvelles, analogiques, etc., ils sont toutefois la suite d'un vieux modèle de flexion du point de vue typologique. Dans le système grammatical de l'albanais, on voit et le type synthétique, et le type analytique cohabiter souvent à l'intérieur d'une même forme. Ainsi, par exemple, la forme du génitif est-elle du type synthétique et analytique, car elle est composée d'une forme synthétique précédée d'un article préposé. De même, dans les formes verbales analytiques ou périphrastiques du passé composé et du futur, un de leurs éléments composants contient les marques grammaticales de la personne et du nombre. Aussi, sous l'aspect purement scientifique, ces formes sont-elles du type analytique et synthétique. D'autre part, même les adjectifs à article préposé, comme par exemple *i ri*, *e re* ; *të rinj*, *të reja*, sont des formations de type analytique et synthétique.

À une période plus tardive de son évolution historique, mais de toute façon avant le commencement de l'écriture, et conformément à la tendance générale des langues indo-européennes, l'albanais moyen a développé toute une série de traits analytiques du système nominal et verbal, qui ont modernisé la structure grammaticale de cette langue. Tel est, par exemple, la mise au point d'un riche système de prépositions, allant parallèlement avec la réduction du nombre de cas, mais qui n'a toujours pas réussi à éliminer le système des désinences casuelles. Le système des prépositions, qui fonctionne ensemble avec le système des désinences casuelles, a rendu plus clairs et concrets les rapports syntaxiques dans la phrase. De même, la création d'un nombre non négligeable de formes analytiques ou périphrastiques des verbes fonctionne-t-elle ensemble avec le système des désinences personnelles. Comme on le voit donc, dans nombre

d'évolutions du système nominal et du système verbal, des traits du synthétisme cohabitent avec les traits de l'analytisme, créant de la sorte des formes mixtes synthétiques et analytiques, comme le génitif, les adjectifs à article préposé, les formes des temps composés des verbes, les formes du futur, etc.

Après ces considérations générales, arrêtons-nous maintenant à la typologie et à la chronologie de la conception des formes du futur dans la langue albanaise, où cohabitent, je crois, des structures de typologies et de chronologies différentes. Beaucoup de chercheurs albanais et étrangers ont écrit sur les formes du futur dans des publications de généralisation, des travaux particuliers ou bien des grammaires académiques et scolaires, mais nous allons faire un aperçu général de ces formes du point de vue de la typologie et de la chronologie de leur formation.

II. Le classement typologique des formes du futur en albanais

La langue albanaise avec les dialectes et les parlers qui la composent ne connaissent au total que trois formes particulières du futur, si l'on fait abstraction d'autres formes temporelles qui, dans des contextes donnés, peuvent exprimer le sens grammatical du futur : 1) la forme avec le verbe *dua* « vouloir » + un verbe au subjonctif ; 2) la forme avec le verbe auxiliaire *kam* « avoir » + l'infinitif ; et 3) la forme avec l'auxiliaire *kam* + un verbe au subjonctif.

Toutes ces formes ont été créées par suite de la grammaticalisation des groupements libres syntaxiques à diverses périodes de l'évolution historique de l'albanais. Pour parvenir à cette formation grammaticale entière, il est indispensable que l'un des éléments de la périphrase soit ou devienne une forme invariable grammaticalement, alors que l'autre élément porte les marques grammaticales et le sens lexical.

Les données tirées de l'albanais et des autres langues montrent que les formes verbales non personnelles du participe, de l'infinitif et du gérondif, ainsi que les formes du subjonctif, précédées de verbes auxiliaires, semi-auxiliaires et auxiliaires de mode se prêtent à créer des formes grammaticales analytiques et périphrastiques². Telles sont les formes analytiques du passé composé de type *kam punuar*, du futur *kam me punue*, *kam për të punuar*, *kam të punoj*, les formes de l'aspect d'une action en cours *jam duke punuar*, etc. Dans ces structures, le terme qui porte le sens lexical de la forme analytique ou

² Sur la génération des formes analytiques en albanais, voir aussi Ethem Likaj, *Mbi format analitike në gjuhën shqipe*, in "Studime filologjike", nr. 3, 1978.

périphrastique est non-conjugable, tandis que l'autre élément, l'auxiliaire, porte les marques grammaticales du nombre, de la personne et, parfois, du temps aussi. Je dis bien « parfois » car, dans le cas des formes du futur du type *kam me shkruë* et *kam për të shkruar*, le sens du temps n'est pas réalisé par le seul auxiliaire *kam*, mais par sa corrélation avec la forme de l'infinitif. Comme on le voit, même si l'auxiliaire *kam* est au présent ou, éventuellement, à l'imparfait (*kisha*) ou au passé simple (*pata*) : *kisha me shkruë*, *pata me shkruë*, etc., le sens temporel n'est pas celui du présent, de l'imparfait ou du passé simple, mais celui du futur ou bien celui du futur du passé. Dans le cas des formes du futur avec le verbe *dua* + le subjonctif, le premier élément s'est figé dans la forme *do*, tandis que la forme du subjonctif est conjugable suivant le temps, la personne et le nombre.

Du point de vue sémantique, en général, les formes du futur à *do* désignent une action que l'on veut réaliser dans l'avenir, aussi ont-elles été considérées comme le futur de volonté ou de désir, tandis que les formes avec l'auxiliaire *kam* désignent une action que l'on doit accomplir dans l'avenir et sont définies, par conséquent, comme le futur de nécessité. Ces significations sont données respectivement par le morphème *do*, une forme figée du verbe *dua*, et l'auxiliaire *kam*. Or il faut reconnaître que ces acceptions générales temporelles et modales, liées à leur provenance, aux significations lexicales et grammaticales des éléments composants du groupement syntaxique qui est à l'origine de ces formes, ont subi des changements avec le temps et ne se distinguent pas de façon nette, car elles sont passées d'une forme à l'autre.

Du point de vue typologique, les formes périphrastiques du futur en albanais pourraient être groupées de la manière suivante :

1. Le type balkanique du futur : *do të punoj*.

Ce type comprend des formes créées avec le verbe *dua*, figé à la deuxième ou à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, *do*, suivi par des formes du subjonctif : *do të punoj*, *do të kem punuar*, *do të punoja*, *do të kisha punuar*, qui sont des formes générales de l'albanais standard actuel, répandues aussi dans les deux dialectes et dans leurs parlers. Ces formes, même si elles se retrouvent aussi dans d'autres langues non balkaniques comme l'anglais, l'allemand, etc., peuvent être considérées comme appartenant au type balkanique du futur car, premièrement, la typologie de leur formation est répandue dans toutes les langues des

Balkans et constitue un des traits fondamentaux morphosyntaxiques de l'union linguistique balkanique (grec *θά γράφω θά γράψω* « j'écrirai », de *θέλω* *νά γράφω*, roumain *voi să scriu*, bulgare *šte da piša*, macédonien *qe pišam*) et, deuxièmement, elle est formée dans une aire linguistique où la forme verbale de l'infinitif a été absente ou bien a disparu, ce qui correspond bien à l'aire linguistique de cette région. En général, un tel modèle ne s'est pas formé ni répandu dans d'autres langues d'Europe qui sont munies de l'infinitif et du subjonctif, comme les langues romanes, l'italien, le français, etc. En albanais, ce modèle prédomine dans le dialecte du Sud, où l'infinitif du type *me shkruë* est absent ; l'infinitif du type *për të shkruar* a été formé et répandu tardivement dans l'ensemble de l'albanais, seulement après le XVII^e siècle, et c'est pour cette raison que le futur avec cette forme (*kam për të shkruar*) est récent. Du point de vue sémantique modal, le type balkanique du futur a été considéré comme un futur volitif qui exprime une action que l'on désire accomplir dans l'avenir, une acception due au morphème *do*, une forme figée du verbe *dua*.

2. La propagation et le temps de la formation du futur à *do* + subjonctif

Cette forme est aujourd'hui celle de toute la langue, celle de l'albanais standard et de ses deux dialectes. Comme on le sait, elle apparaît en albanais écrit déjà dans le Vocabulaire de 1497 d'Arnold von Harf. Parmi les expressions qu'il avait notées pour les besoins de son voyage à travers les pays albanais, il y a aussi la forme du futur *do dapple*³, correspondant à *do ta ble*. Dans le Missel de Gjon Buzuku, cette forme du futur à *do* se retrouve une seule fois dans une phrase interrogative : *A nuk do të pi kelqinë qi më ordhënoi Ati?* (*Meshari*, p. 221, a), lat. « calicem, quem dedit mihi Pater non **bibam** illum » (Jean, 14, 18). Pour le même verbe et presque dans le même contexte, l'auteur utilise la forme du futur à *kam* + infinitif ou bien la forme du subjonctif : *Kelqinë qi u kam me pim ju ta pini...* (*Meshari*, p. 337, a), lat. « Potestis bibere calicem quem ego **bibiturus sum?** Dicunt ei: Possumus. Ait illis: Calicem quidem meum **bibetis**,... » (Matthieu, 20, 23). L'auteur emploie même ailleurs la forme du présent du subjonctif de ce verbe avec une valeur de futur : *Ju për të vërtetë të pini* (= *do të pini*. S. M.) *kelqinë tem* (*Meshari*, p. 141, a).

Les études dialectales ont prouvé que la forme du futur à *do* n'est pas seulement du dialecte tosqe, mais aussi du guègue; on la

³ Shaban Demiraj, *op. cit.*, p. 824 sqq.

retrouve d'ailleurs même en arberèche d'Italie. Les arguments à l'appui de la thèse que le futur à *do* + subjonctif a été en usage dans tous les dialectes de l'albanais ont été invoqués principalement pour réfuter la thèse des chercheurs qui pensent que ce type de futur en albanais aurait été formé sous l'influence du grec, aussi serait-il répandu surtout dans le Sud du pays⁴. En effet, le fait que ce type de futur est géographiquement plus commun dans le dialecte Sud, à proximité de la sphère d'influence du grec, ainsi que leur typologie presque identique, attirent immédiatement l'attention du chercheur qui s'intéresse à la provenance de cette forme⁵. Indépendamment de ce contexte de discussion, le fait que le futur à *do* + subjonctif n'est rencontré qu'une seule fois dans « le Missel » de Gjon Buzuku, un texte volumineux de quelques 200 pages, et que l'on ne le retrouve plus dans les autres textes anciens des auteurs du Nord au XVII^e siècle, témoigne tout au moins que cette forme n'était pas généralisée dans le dialecte guègue des XVI^e-XVII^e siècles. Dans ces circonstances, l'existence du futur à *do* + subjonctif dans les textes anciens pourrait être expliqué de deux façons : soit il a été en usage même en guègue avant le commencement de l'écriture de l'albanais et s'est réduit de plus en plus après la formation du futur du type *kam* + infinitif, largement employé dans les textes des auteurs anciens du Nord et dans le dialecte guègue en général, ce qui ferait que les cas solitaires attestés dans le Vocabulaire d'Arnold von Harf et dans « le Missel » de Gjon Buzuku puissent être considérés comme des reliques d'un état plus ancien du guègue, soit il ne faisait que de commencer à s'étendre dans le guègue des XV^e-XVI^e siècles, comme une formation indépendante résultant de la grammaticalisation d'un groupement libre syntaxique avec le verbe *dua* suivi de la forme du subjonctif ou bien comme un résultat de la propagation à partir du dialecte du Sud. Les cas de von Harf et de Buzuku marquent les débuts de la propagation de cette forme dans le Nord du pays et nous sommes de l'avis que la seconde thèse est la plus probable en nous appuyant sur le raisonnement suivant : dans « le Missel » de Gjon Buzuku, parallèlement à la forme du futur de type *kam* + l'infinitif guègue, que l'on verra plus loin, la forme du subjonctif est employée assez fréquemment avec la valeur temporelle du futur et nous croyons qu'elle a été en usage en albanais médiéval même avant la naissance des formes spécialisées à exprimer le sens grammatical du futur. Plus

⁴ Kristian Sandfeld, *Linguistique balkanique, problèmes et résultats*, Paris 1930, p. 182 sqq.

⁵ Voir aussi Kolec Topalli, *Koha e ardhme e mënyrës dëftore në gjuhën shqipe*, in "Studime filologjike", nr. 4, 1980, p. 137 sqq.

tard le guègue a donné naissance à la forme *kam* + l'infinifitif de type *me shkrue*, qui est probablement la forme plus ancienne du futur en guègue après l'emploi du subjonctif avec cette valeur temporelle. Dans ces circonstances, il est peu probable qu'un parler où fonctionnaient deux formes verbales avec la valeur du futur ait créé une troisième forme du type *do të shkruej*. En revanche, en dialecte tosque, le futur à *do* + subjonctif, selon l'avis de nombreux chercheurs, doit être relativement ancien. En témoigne aussi le fait que ce type de futur est employé également dans les parlers des Arvanites de Grèce et des Arberèches d'Italie, qui ont emmené cette forme au moment où ils ont quitté la mère patrie⁶.

Un futur à *do* + l'infinifitif guègue (*me shkrue*) au sens volitif n'a pas pu prendre forme et se généraliser en guègue, bien que la tournure libre syntaxique avec le verbe *dua* suivi de l'infinifitif n'y ait pas manqué. Une telle construction se rencontre souvent même dans « le Missel » de Gjon Buzuku, par exemple : *E kush ndër ju do me klenë i parë, ai të jetë shërbëtori yj* (*Meshari*, p. 141, a), lat. « et, quicumque voluerit inter vos primus esse, erit vester servus » (Matthieu, 20, 27) ; *E kush do me u bām mā i bukurë se nuk e ka bām Zotynë* (*Meshari*, p. 65, a) ; *Kjo klishë u bā për katërdhjetë e gjashtë vjetë e ti për trë ditë do me e përtrëm?* (*Meshari*, p. 173, a), lat. « quadraginta et sex annis aedificatum est templum hoc, et tu tribus diebus **excitabis** illud » (Jean, 2, 20).

Dans « le Missel », on rencontre fréquemment la périphrase *do me thashunë* ou *do me thanë*, qui a pris la valeur d'une locution conjonctive annonçant une explication, par exemple : *Thoni së bijësë Sionit, qi do me thashunë Jeruzalemit* (*Meshari*, p. 203, a), lat. « Dicitur filiae Sion » (Matthieu 21,5) ; *Eli, Eli, lama axhabatani? Qi do me thashunë: Zot, em Zot, Zot em, përse më lëshove?* (*Meshari*, p. 211, a) ; *Ishnë bashkë Simon Pjetri e Toma qi i thonë Didimo, e Didimo do me thanë i pabesim* (*Meshari*, f. 245, b), lat. « Erant simul Simon Petrus et Thomas, qui **dicitur** Didymus » (Jean, 21, 1) ; *Jezut anathema, qi do me thashunë i dani n Sinëzot* (*Meshari*, p. 289, a), lat. « Anathema Jesus » (Epistula ad Korinthos, 12, 3) ; *E ata i thane atë: Rabbi qi do me thanë Mjeshtë, ku je?* (*Meshari*, p. 315, b), lat. « Qui dixerunt Rabbi quod **dicitur** interpretatum, Magister-ubi manes? » (Jean, 1, 38). Comme il ressort de la comparaison du texte albanais avec le texte latin de ces exemples, Buzuku a souvent ajouté lui-même l'expression *do me thashunë*, *do me thanë*, afin d'expliquer quelque mot ou nom propre qui pourrait être incompréhensible pour les lecteurs en langue albanaise. Dans certains cas, il a traduit par

⁶ Shaban Demiraj, *op. cit.*, avec la littérature, p. 826.

cette expression le latin *dicitur*. Dans « le Missel », l'expression *do me thashunë* ou *do me thanë* est employée dans des propositions relatives introduites par le pronom relatif *qi* et elle signifie « veut dire ». Elle n'avait donc pas encore pris la fonction d'une locution conjonctive de coordination énonçant une conclusion, comme l'expression de l'albanais actuel *domethanë* ou *domethënë*. Cependant, le processus avait commencé.

Encore aujourd'hui, dans la langue parlée en dialecte guègue on entend des tournures telles que *Do me u prishë koha* « il semble que le temps va se gâter », *Do me ra shi nesër* « il semble qu'il va pleuvoir demain ». Un futur de ce type, bien que pas tout à fait inconnu, ne s'est pas généralisé en guègue en raison de la concurrence des deux autres formes : *kam* + infinitif guègue (*kam me shkrue*) et *do* + subjonctif (*do të shkruaj*). En particulier, l'extension de la forme *do të shkruaj* avec le sens volitif même en dialecte guègue a empêché la diffusion et la généralisation d'une autre forme *do* + infinitif avec le même sens temporel et modal. Une forme du futur avec le verbe *dua* + infinitif a existé aussi dans quelque autre langue balkanique, comme en roumain, avant la disparition de l'infinitif et son remplacement par le subjonctif : *voi jura*, *vei jura*, etc.⁷ De même en français, la périphrase *je veux faire* exprime se sens temporel du futur, mais on ne peut pas dire qu'elle s'est transformée en une forme verbale du futur.

3. Le type roman du futur : *kam me shkrue*, *kam për të shkruar*

Ce type comprend des formes périphrastiques du futur construit à l'aide du verbe auxiliaire *kam* conjugable aux divers modes et temps et suivi des formes non personnelles des infinitifs *me punue* et *për të punuar*. Compte tenu des formes de l'infinitif qui participent à sa formation, de la chronologie de la formation et de l'étendue de l'emploi, ce type de futur peut être divisé en deux catégories : premièrement, les formes construites avec l'auxiliaire *kam* + l'infinitif guègue (par exemple, *me punue*) : *kam me punue*, *kisha me punue*, *pata me punue*, etc. et, deuxièmement, les formes construites avec l'auxiliaire *kam* + le deuxième infinitif avec des fonctions limitées, répandues dans tous les dialectes de l'albanais : *kam për të punuar*, *kisha për të punuar*, *pata për të punuar*, etc. La forme encore plus particulière *kam për me punue*, construite avec l'auxiliaire *kam* suivi de l'infinitif guègue précédé de la particule

⁷ Alf Lombard, *La langue roumaine, une présentation*, Paris, 1974, p. 74

d'origine prépositionnelle et servant de désinence *për*, peut être considérée comme une variante peu usitée de *kam me punue*.

Le type du futur à *kam* + infinitif peut être considéré comme le type roman car, du point de vue typologique, il est comparable aux formes des langues romanes construites sur la base du modèle du latin vulgaire à infinitif + l'auxiliaire *habeo* : *cantare habeo*. C'est de cette construction du latin vulgaire que tirent leur origine, comme on le sait, le futur de l'italien *cantaro*, de *cantare ho*, et celui du français *chanterai*, de *chanter + ai*, la première personne du singulier du verbe *avoir* au présent de l'indicatif. Ce modèle roman est répandu dans d'autres langues européennes aussi. Cela ne signifie pas cependant que le futur du type *kam* + infinitif en albanais et dans d'autres langues est créé nécessairement sous l'influence directe du latin vulgaire ou du latin balkanique, comme l'affirment certains chercheurs. Kristian Sanfeld⁸ écrit que l'emploi de *kam* pour marquer le futur est un fait roman très évident. Shaban Demiraj, qui s'est intéressé largement à l'approche historique des formes du futur en albanais, est de l'avis que « il est peu probable que le futur du type *kam* + infinitif ait été formé sous l'influence du latin vulgaire. Il suffit, affirme cet auteur, de tenir compte de l'ordre des termes de la forme analytique de ce type du futur en albanais, où l'auxiliaire *kam* est fixé avant l'infinitif à particule *me*, alors que le type roman tire son origine d'un groupement de mots ou le verbe 'avoir' était placé après l'infinitif synthétique »⁹.

De toute façon, cet argument n'est pas suffisant, car il y a des données selon lesquelles, en latin vulgaire et en latin ecclésiastique, parallèlement au groupement *cantare habeo* dont tirent leur origine les formes du futur dans les langues romanes occidentales, il y avait aussi le groupement *habeo cantare*, *habeo dicere* et *habeo ad cantare*, dont aurait pu être calqués les groupements syntaxiques et ensuite les formes albanaises *kam me këndue* et *kam për të kënduar*.

Dans « le Missel » de Gjon Buzuku, on trouve des cas où le groupement syntaxique *kam me thashunë*, qui correspond au groupement latin *habeo dicere*, se présente encore comme non construit complètement en tant que forme grammaticale du futur. Aussi pourrait-on supposer une influence latine dès la phase de la naissance et de l'emploi du groupement libre syntaxique *kam* + infinitif, avant la formation en tant que tournure spéciale du futur. A. Meillet, en parlant de la question de la construction des formes analytiques dans les langues romanes, écrit : « Les formes

⁸ Kristian Sandfeld, *op. cit.*, p. 183.

⁹ Shaban Demiraj, *op. cit.*, p. 848.

grammaticales proprement dites ne semblent guère s'emprunter; et, au moment où l'imitation a pu avoir lieu, le type *habeo dictum* comportait sans doute encore deux mots sentis comme nettement distincts: ce n'était pas encore une forme grammaticale, mais un groupement de mots. Avec le temps, le type *j'ai dit* s'est unifié, et, de bonne heure, en français, c'est purement et simplement une manière d'exprimer l'action accomplie... »¹⁰. C'est probablement ce qui s'est produit aussi avec la formation des futurs des langues romanes à partir de la périphrase latine *dicere habeo*. Dans cette voie s'est formé également le futur de l'albanais *kam me shkruë*, en passant d'un groupement libre syntaxique à une forme grammaticale périphrastique. En témoignent aussi les cas suivant tiré du « Missel » : *E ndaj këto kafshë u kam shumë kafshë me u thashunë* (*Meshari*, p. 257, 1), lat. « Adhuc multa **habeo vobis dicere** » (Jean, 16, 12) ; *U kam shumë kafshë me thanë e me gjykuom në jush* (*Meshari*, p. 137, b), lat. « Multa **habeo** de vobis **loqui** et **judicare** » (Jean, 8, 26).

De toute façon, il faut tenir compte du fait que les formes périphrastiques du futur avec l'auxiliaire *kam* suivi de l'infinitif, comme *kam me shkruë*, *kam për të shkruar*, et des formes du passé analytique avec le verbe *kam*, comme *kam shkruar*, sont tellement répandues dans nombre de langues indo-européennes, que l'on peut dire qu'elles sont devenues un fait universel. Cela est dû aussi, je crois, à la raison que les possibilités de choix et de combinaison de verbes et de formes verbales pour des constructions périphrastiques et analytiques sont limitées du point de vue de la forme et du sens. Les données de l'albanais et des autres langues montrent que la création des formes périphrastiques ou analytiques avec l'auxiliaire *kam* + l'infinitif ou le participe passé du verbe principal est compatible avec la nature sémantique incomplète et non définitive du verbe *kam* qui a besoin, par conséquent, d'être complété par un autre mot significatif, ainsi qu'avec la nature lexico-grammaticale des formes verbales non personnelles comme l'infinitif et le participe, qui désignent une action en général privée des marques grammaticales et qui, pour cette raison, ont tendance à s'unir aux auxiliaires qui portent les marques grammaticales du mode, du nombre et de la personne. Le sens grammatical du futur ou du passé est ainsi réalisé par l'union des deux éléments composants.

¹⁰ Antoine Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921, p. 142-143.

4. La propagation et le temps de la formation de la tournure *kam me shkrue*

Cette forme appartient au dialecte du Nord et principalement au guègue septentrional. Cela est facile à comprendre, étant donné que le second terme de cette tournure, l'infinitif, est celui du guègue. Dans les œuvres de la littérature ancienne albanaise des auteurs du Nord, qui remontent au XVI^e et au XVII^e siècles, la forme *kam me shkrue* est la forme prédominante du futur, voir sa forme unique, si l'on fait abstraction d'un exemple solitaire à *do* + subjonctif dans « le Missel » de Gjon Buzuku et des formes du subjonctif à valeur de futur, qui sont très souvent en usage chez cet auteur. Le large emploi de la forme *kam me shkrue* dans les textes anciens montre qu'elle s'était déjà fixée depuis longtemps dans ce dialecte, au moins dans la période médiévale. C'est ce dont témoigne, entre autres, le fait que cette forme apparaît dès les textes anciens avec la valeur temporelle du futur et du futur du passé, c'est-à-dire sous les formes *kam me shkrue*, *kisha me shkrue* et *pata me shkrue*, par exemple : *Ata qi mbjellënë me lot, kanë me korë gazëmend* (Meshari, p. 23, a) ; *Të tretën ditë ka me u ngjallunë a ka me u pam gjallë dvekatarësh*, « Il terzo giorno resuscitera e sara veduto vivo dalli mortali » (Bogdani, I, p. 175, 1) ; *Ndëvonë thotë se kanë me thirrë gjithë me një zā fort të madh e të mallëngjyeshim* (Budi, DC, p. 63) ; *Kam me shitun e me blem* disa roba (Bardhi, Dialogu, p. 218) ; *Ishnë dy detorës njëji qi ep uā; e një kish me i dhanë pesëqind denarë e tjetëri pesëdhjetë* (Meshari, p. 197, a), lat. « Duo debitores erant cuidam foeneratori: unus debebat denarios quingentos et alius quinquaginta » (Luc, 7, 41) ; *E këta e tha me pām qish të tho, se ai mirë dij qish kish me bam* (Meshari, p. 169, b), lat. « Hoc autem dicebat tentans eum; ipse sciebat quid esset facturus » (Jean, 6, 6) ; *Zot, u besonj se ti je Krishti Biri i Tinzot qi pate me ardhunë mbë shekullit* (Meshari, p.183, b), lat. « Domine, ego credo quia tu es Christus Filius Dei qui in hunc mundum venisti » (Jean, 11, 27) ; *Nukë pat me pasunë nevojë petëkash e dveshunë nuke pat me pasunë mbarrë*, « non haveria havuto necessita di vestimenta e nudo non haveria verecondia » (Bogdani, I, p. 45, 19) ; ... *po një herë pat me vdekunë* (Budi, SC, p. 56). Dans « le Missel » de Gjon Buzuku on rencontre aussi des constructions avec le verbe auxiliaire *kam* au subjonctif suivi de l'infinitif, qui ont le sens temporel du futur et le sens modal de la nécessité ou de la possibilité, par exemple : *Përse kur të ketë me ardhunë Biri uit Jezu Krishti, ynë zot, me gjithë Shenjtë të tī, të vgjanjë të mbetunitë e tī ndër në trajtuom* (Meshari, p. 35). Il est

intéressant de mettre en évidence que, dans « le Missel », il y a des cas où la voix non active du futur est exprimée non pas par la particule pronominale *u*, mais par le verbe auxiliaire *jam*, par exemple : *E bijtë e regjënisë kanë me klenë qitunë ndë të poshtëratë të errëtit.* (Meshari, p. 115, b), lat. « filii autem regni eicientur in tenebras exteriores » (Matthieu, 8, 12).

Toutefois, dans ces textes, comme on vient de le dire même plus haut, les liens de cette forme avec le groupement libre syntaxique dont elle provient sont encore conservés. Il y a beaucoup de cas dans ces textes, où d'autres termes comme le sujet, le complément, le complément circonstanciel, etc., s'introduisent entre l'auxiliaire *kam* et l'infinitif, ce qui montre que le degré de fusion de ses éléments composants ne s'est pas encore figé tellement, voire dans certains cas il semble qu'il s'agit encore d'une construction syntaxique libre et non pas d'une forme périphrastique, par exemple : *...ku ka ky me vote, qi na të mos mundnjëmë me e gjetunë* (Meshari, p. 189, b), lat. « Quo hic **iturus est** quia non inveniēmus eum » (Jean, 7, 35); *E porsì gjithë të mbuluom ti kē ata me pertërim* (Meshari, p. 47, b); *E Jezu i tha: Simon, u kam zhdo kafshë me thanë* (Meshari, p. 197, a), lat. « Simon, **habeo** tibia liquid **dicere** » (Luc, 7, 40); *E ndaj këto kafshë u kam shumë kafshë me u thashunë* (Meshari, p. 257, a), lat. « Adhuc multa **habeo dicere** » (Jean, 16, 12); *Ke atje me zotënuom të mëdha regjënij* (Budì, DC, p. 86); *Ke faqenë me ia pāmë/ Për jetët me e lëvduom* (Budì, DC, p. 96). Non seulement dans les textes des auteurs anciens du Nord, mais aujourd'hui encore en guègue parlé on entend dire couramment *kam diçka me të thanë, kam një fjal me ta thanë, kam një histori me ta tregue*, etc. Un receveur du Nord, on l'entend souvent crier aux arrêts de bus : « **A ka me zbritë ?** », au sens « Y a-t-il quelqu'un qui veut descendre ? » (= « A ka njeri për të zbritur ? »). De tels emplois montrent que la construction périphrastique *kam me punue* fonctionne encore en guègue non seulement comme une forme verbale du futur, mais aussi comme une construction libre syntaxique. Ces données attestent clairement que la source de cette forme verbale est un groupement libre syntaxique encore en usage en tant que tel en guègue septentrional et que cette forme périphrastique n'est pas très ancienne dans la fonction du futur. La fusion et le figement des éléments composants de cette construction périphrastique n'est pas du même degré que, par exemple, le lien entre l'auxiliaire *kam* et le participe passé du verbe principal dans les formes analytiques du passé (*kam shkruar*, etc.), entre les éléments composants desquelles les autres termes ne peuvent pas s'introduire.

Il est compréhensible que, pour passer d'un groupement libre syntaxique à une forme verbale périphrastique, il faut un temps relativement long. C'est ce qui s'est passé dans d'autres langues aussi. Par exemple, pour passer de la tournure du latin vulgaire *cantare habeo* aux formes du futur des langues romanes (it. *canteró*, fr. *chanterai*, prov. *cantarai*, esp. port. *cantaria*), il a fallu un temps relativement long.

Quant au temps de la construction et de la généralisation de la forme du futur à *kam* + infinitif du type *me punue*, la majorité des chercheurs pensent qu'elle a dû être obtenue au cours du Moyen Âge par suite de la grammaticalisation d'un groupement libre dans des circonstances syntaxiques données qu'il reste à mieux déterminer. Norbert Jokl (*Litteris*, IV, 207-208) a avancé l'idée que le futur à *kam* + infinitif est très ancien. L'auteur ne parle pas de l'emploi de la forme du subjonctif avec la valeur temporelle du futur, comme l'atteste Buzuku. La reconnaissance de ce fait dans « le Missel » de Gjon Buzuku, à mon avis, relativise l'âge de la forme à *kam* + infinitif. La forme plus ancienne qui semble avoir été en usage pour exprimer le sens grammatical du futur en albanais c'est le présent du subjonctif. Martin Camaj a affirmé que le futur à *kam* + infinitif est le futur de l'époque de Buzuku et il est probablement le premier qui a remarqué que le futur du « Missel » avec le mode subjonctif doit être plus ancien que le futur à *kam* + infinitif¹¹.

Kr. Sandfeld¹² laisse entendre que ce type du futur est formé sous l'influence de la latinité balkanique. Selon lui, un tel futur est attesté aussi en ancien roumain : *am* + *á* + infinitif (*am á cîntu*). E. Benveniste pensait que les périphrases verbales en latin tardif ont cohabité pour une longue période avec les formes synthétiques de l'ancien futur à *-bo*, *-am*, en concourant entre elles jusqu'au moment où les formes périphrastiques se sont étendues au système verbal du latin médiéval. Dans cette confrontation, la forme synthétique de l'ancien futur, déjà affaiblie par la dualité formelle *-bo*, *-am* et par la confusion phonétique avec l'imparfait (*amābit-amāvit*), a cédé la place à la forme périphrastique. Selon l'auteur, cela a dû se passer aux VI^e-VII^e siècles¹³. Le futur de l'albanais a dû se former quelques siècles plus tard. De toute façon, cette forme a été obtenue après la création de l'infinitif guègue du type *me këndue* et après l'apparition de la construction périphrastique *cantare habeo* en latin tardif et,

¹¹ Martin Camaj, *Il Messale di Gjon Buzuku*, Roma, 1960, p. 43-44.

¹² Kristian Sandfeld, *op cit.*, p. 185.

¹³ Emil Benveniste, *Les transformations des catégories linguistiques*, in "Problèmes de linguistique générale", II, Paris, 1974, p. 132.

peut-être, après le renversement de l'ordre des termes de cette construction qui est à la base du futur italien *canterò* et de celui français *je chanterai*, de *cantere habeo* à *habeo cantare* qui correspond du point de vue structurel et sémantique avec le futur de l'albanais du Nord *kam me këndue*.

5. La forme *kam për të punuar*

Cette forme du futur est construite, comme on le voit clairement, de l'auxiliaire *kam* + le deuxième infinitif à fonctions limitées *për të punuar*. La forme de l'infinitif elle-même a été obtenue par suite de la grammaticalisation d'un groupement de mots composé du déverbatif neutre *të punuar* précédé de la préposition *për* qui régit principalement l'accusatif, aussi le nom verbal qui fait partie de la structure de cette forme s'est-il figé à l'accusatif singulier. Essentiellement, la fonction syntaxique de cet infinitif a été de montrer le but d'une action exprimée par le verbe principal, par exemple : *Po shkoj për të blerë një libër*. En albanais actuel, il a élargi ses fonctions syntaxiques, peut-être à cause du parallélisme fonctionnel avec l'infinitif du type *me punue* et avec le subjonctif *të punoj*, mais sa fonction essentielle et la plus naturelle reste celle du but. C'est ce qui le rend une forme appropriée pour réaliser l'acception temporelle du futur, dès qu'il est précédé de l'auxiliaire *kam*. Cette forme du futur appartient à toute la langue car, même l'infinitif qui participe à sa formation s'étend aux deux dialectes, mais je crois qu'elle connaît un plus large usage dans les parlers de l'Albanie centrale, où la forme *kam me shkue* du guègue septentrional est moins employée. Alors qu'en dialecte du Sud, comme on l'a déjà dit, on emploie davantage le futur du type à *do* + subjonctif.

En ce qui concerne l'âge du futur du type *kam për të shkruar*, les textes anciens permettent de faire une chronologie exacte. Dans « le Missel » de Gjon Buzuku, qui est reconnu jusqu'à ce jour comme le premier livre écrit en albanais, l'infinitif *për të shkruar* apparaît comme une forme verbale déjà construite, tandis que la forme du futur *kam për të shkruar* se présente *in statu nascendi*, donc en voie de formation, par exemple : *E ndë liqë ishin gjashtë luanj, e për ditë për të ngranë u epnjinë dy korpora e dy dhend* (Meshari, p. 191, a) ; *E gjithë veshët e popullit u banë për të ndigluom mbë librit të ligjsë* (Meshari, p. 299, b) ; *...përse na mund të shohmë ato kafshë qi na kemi për të vepruom* (Meshari, p. 129, a) ; *E të parënë ditë ju ta kini për të pushuom* (Meshari, p. 303, a). Dans les deux derniers exemples, il semble que les groupements *kemi për të vepruom* et *kini*

për të pushuom ne se sont pas encore transformés en formes périphrastiques du futur, mais ils témoignent que le processus avait déjà commencé. Des exemples certains avec la forme périphrastique du futur de type *kam* + le deuxième infinitif *për të shkruar* se trouvent dans l'œuvre de Pjetër Bogdani « *Çeta e profetënve* » (Cuneus Prophetarum), de 1685 : *kam për të kthym ke aj qi më ka dërguem*.(C.P., II, 51, 19) ; *A mundinj me ja nfshehunë Abramit qish kam për të bam* (C.P., I, 96, 42)¹⁴.

6. Le type de futur avec l'auxiliaire *kam* suivi de la forme du subjonctif : *kam të vete*, *kam të shkoj*, etc.

Par son premier élément, l'auxiliaire *kam*, ce type de futur peut être inclus dans le modèle roman, mais, compte tenu du verbe principal au subjonctif et à son étendue, il peut faire partie du modèle balkanique, aussi l'appellerons-nous un modèle mixte, romano-balkanique.

Du point de vue lexico-grammatical, ce type de futur, tout comme celui à *kam* + infinitif, peut faire partie des formes du futur de nécessité, qui désignent une action qui doit s'accomplir dans l'avenir. C'est la modalité que leur donne l'auxiliaire *kam*. Ainsi, par exemple, *kam të vete* signifie « je dois aller ».

Quant à la gramaticalisation des ces formes, on sait que la gramaticalisation d'un groupement libre syntaxique, sa transformation en une forme verbale périphrastique exige nécessairement que l'un des éléments composants de la construction soit ou devienne une forme figée, non conjugable. Cette condition est remplie par les constructions périphrastiques dont l'une des composantes est une forme verbale non personnelle, un participe passé, un infinitif ou un gérondif. Telles sont, comme nous l'avons dit, les formes périphrastiques du type *kam punuar*, *kam me punue*, *kam për të punuar*, *jam duke punuar*, etc. Au cas où il s'agit de verbes modaux ou d'auxiliaires, suivis d'un verbe au subjonctif, donc d'un mode personnel, alors le premier élément se transforme avec le temps en général en un morphème grammatical invariable. C'est ce qui s'est produit avec le futur du type *do të shkruaj*.

À la différence des formes susmentionnées, les constructions du type *kam të vete* semblent être restées encore à mi-chemin du point de vue de la gramaticalisation, car, dans la majorité des cas, elles sont conjuguées selon le temps, la personne et le nombre dans leurs deux éléments composants. Ainsi, dans les parlars arberèches, cette

¹⁴ Shaban Demiraj, *op. cit.*, p. 838.

construction est-elle rencontrée avec ses deux éléments conjugués : *kam të vej, ke të vesh, ka të vejë, kemi të vemi*, etc. Cependant, les études sur ces parlers ont aussi enregistré dans le parler de San Marzano des formes où le verbe auxiliaire est figé à la troisième personne du singulier : *u ka të vinj, ti ka të vish, ai ka të vinjë, na ka të shpimi, ju ka hani, ato ka hanjë*¹⁵. De telles formes avec l'auxiliaire *kam* à la troisième personne du singulier, parfois même à la deuxième personne, ne sont pas rares dans les autres parlers arberèches d'Italie aussi, par exemple : *Ti ka të fshish nëndhjet shpi*. It. « Scuperai novanta camere... » (Luca Perrone, *Nov. Alb.*, p. 529). *Na ke t'e ndajmë shtratin e ke t' flem..* It. « Noi dobbiamo dividere i letti e dormire... » (*Id., ibid.*, p. 499).

Voire, à propos des parlers arberèches au milieu du XIX^e siècle, Dimitri Camarda témoigne de l'existence des cas où l'auxiliaire figé *ka* s'unit à la particule *të* du subjonctif pour créer un formant du futur *katë*, suivi du subjonctif : *katë shkruanj* (de *ka të shkruaj*), *katë vete*. Il les compare aux formes du futur en grec : *έχω* *vá γράφω*, etc. En conclusion, on peut dire que, sur le plan morphologique, les constructions du type *kam të vete* se présentent pas tout à fait figées et que, sur le plan fonctionnel syntaxique, leurs éléments composants s'unissent entre eux par des liens étroits de subordination et forment une seule unité avec la valeur temporelle du futur ou du futur dans le passé, quand le verbe auxiliaire *kam* est à l'imparfait : *kish të shkonej*. Le sens modal est celui de la nécessité, par exemple : *Ju ka të vini me mua tha jati juaj* (Luca Perrone, *Nov. it.-alb.*, p. 523) ; *Një her një dhëlpër kish t' shkonej nga jetra an e lumit e nëk dij si t'e bënej*. It. « C'era una volpe che doveva passare nell'altra sponda del fiume e non sapeva come fare » (*Id., ibid.*, p. 525).

Quant à l'origine de cette forme, la question qui se pose est la suivante : l'arberèche d'Italie l'a-t-elle héritée de la terre ancestrale ou bien l'a-t-elle obtenue dans la nouvelle patrie ? En d'autres termes, s'agit-il d'une forme créée à l'intérieur de l'albanais ou d'une influence romane des dialectes du Mezzogiorno ? E. Çabej, faisant une synthèse des données rassemblées dans les parlers des Arberèches d'Italie, de Grèce et dans quelques parlers albanais du Sud, avait abouti à la conclusion suivante : « Vues dans leur ensemble, ces données montrent qu'à l'époque de la migration albanaise vers la Grèce et l'Italie, dans une partie du dialecte toscan, à côté du futur à *do*, il existait un futur de nécessité (*futurum*

¹⁵ Voir à ce sujet Gjovalin Shkurtaç, *Shënime për të folmen arbëreshe të San Marcanos*, in "Studime filologjike", n° 1, 1972.

necessitatis) construit à *kam* suivi du subjonctif du verbe exprimant l'action. Selon toute vraisemblance, ce type de futur, à côté du futur à *do*, a été emmené en Italie par l'élément albanais qui y a émigré. Une fois là-bas, il a été développé davantage sous l'influence d'une forme analogue du milieu roman, tandis qu'en Albanie du Sud il serait réduit désormais à l'état de relique. De la sorte, selon toute vraisemblance, à la formation de cette tournure ont pris part deux composantes, une apportée de l'ancienne patrie et une empruntée dans la nouvelle, sous l'influence de l'italien dialectal »¹⁶. E. Çabej a donc admis une certaine influence de l'italien à la conservation de cette forme chez les Arberèches d'Italie.

Dans cette formation en albanais, l'influence directe de la construction italienne du type *ho da scrivere*, correspondant à la construction latine *habeo ad scribere*, bien que non impossible, est réfutée par trois arguments d'ordre historico-linguistique. Tout d'abord, la forme périphrastique *kam* + subjonctif à valeur modale et temporelle d'un *futurum necessitatis* se trouve dans le premier ouvrage écrit en arberèche d'Italie en 1592 par Luca Matranga, où il est difficile de croire déjà à une influence de l'italien dans la nouvelle patrie. Dans son œuvre on trouve : *Lumtë ata çë janë gëzuar zemre, pse ata kanë të shohënë tenëzonë*, it. « Beati quelli che sono godi di cuore, perche essi vedranno il Dio » (L. Matrënga, *E mbësuaime...*, p. 42); *Lumtë ata çë janë të butë se kanë të trashëgonjë*, it. « Beati mansueti, perche **possederano** la terra » (*Id.*, *ibid.*). Deuxièmement, le futur du type *kam* + subjonctif est attesté encore de nos jours dans quelque parler périphérique du dialecte du Sud, dans le parler de la Tchamerie et de la côte méridionale : *Kam të dërgoj një letër në Vlorë*¹⁷. Troisièmement, la forme périphrastique *kam të shkruaj* de l'arberèche, comme l'a noté le chercheur Francesco Altimari¹⁸, est différente du point de vue structurel par rapport aux constructions romanes du type lat. *habeo ad cantare*, it. *ho da scrivere*, car la forme de l'arberèche a comme deuxième élément un verbe principal au subjonctif qui s'unit directement à l'auxiliaire *kam*, donc sans préposition, tandis que les constructions romanes ont comme deuxième élément un verbe à l'infinitif qui s'unit aux auxiliaires respectifs *habeo* ou *ho* par les prépositions respectives *ad* et *da*.

¹⁶ Eqrem Çabej, *Histori gjuhësore dhe struktura dialektore e arbërishtes së Italisë*, in "Studime filogjike", n° 2, 1975, p. 51-69.

¹⁷ Qemal Haxhihasani, *Vështrim në të folmen e Çamërisë*, in « Dialektologjia shqiptare », I, 1971, p. 183, et Menella Totoni, *E folmja e Bregdetit të Poshtëm*, in "Studime filologjike", n° 2, 1973, p. 63.

¹⁸ Francesco Altimari, *Studi linguistici arbëreshi*, Quaderni di Zjarri. 1968.

Dans ces circonstances, il semble vraisemblable que, à l'époque des émigrations arberèches, la forme *kam* + subjonctif ait été d'un usage plus fréquent dans les parlers du Sud et qu'elle soit née comme une forme correspondant au futur guègue *kam* + infinitif (*kam me shkruë*) sur un terrain linguistique où la forme de l'infinitif était absente, donc en dialecte tosqe. À la question que l'on peut se poser à juste titre, à savoir pourquoi cette forme a presque disparu des parlers méridionaux actuels et n'y existe que rarement à l'état de relique, tandis qu'elle est bien conservée dans les parlers arberèches, je crois qu'on peut répondre par le raisonnement que la forme *kam të shkruaj* dans les parlers méridionaux a subi la concurrence de deux autres formes du futur, *do të shkruaj* et *kam për të shkruar*, qui prédominent dans ces parlers. De la sorte, avec le temps, après l'intensification de l'emploi de la forme plus générale *do të shkruaj* et après la formation et la propagation de la forme plus récente *kam për të shkruar* qui a le sens de la nécessité, l'emploi de la forme *kam të shkruaj*, avec le même sens, s'est restreint et ne s'est conservé qu'en arberèche d'Italie ou dans quelque parler de la périphérie méridionale de l'albanais. Le milieu roman a lui aussi probablement influé à la conservation de cette forme du futur en arberèche d'Italie comme une forme prédominante. Un tel raisonnement serait compatible avec la thèse suivant laquelle le tosqe n'a pas connu l'infinitif du type *me shkruë*, aussi a-t-il construit même le futur de nécessité avec le verbe auxiliaire *kam* sur la base de la forme du subjonctif, alors que le guègue l'a fait sur la base de l'infinitif.

Parallèlement à l'albanais, la forme périphrastique *kam* + subjonctif avec la valeur temporelle du futur est aussi attesté en grec et en roumain. Dans la koinè de la période tardive, à côté de la forme balkanique *θα γράφω*, de *θέλω να γράφω*, et la forme avec le verbe *μέλλω* (*μέλλω πάσχειν*), le grec a connu aussi la périphrase avec le verbe *kam* + subjonctif *έχω να γράφω*, *έχω να τραγουδώ*. G. Rohlfs¹⁹ affirme que, dans le dialecte du Salento, on rencontre la construction périphrastique *enna grapso*, où *enna* provient de *έχω να*, une construction qui exprime une situation de nécessité. Selon G. Rohlfs, *enna grapso* signifie « devo scrivere » en italien (en français « je dois écrire »), *enna pame* « dobbiamo andare », *pu e' nna pame ?* « dove andremo ? ». Cette tournure est employé dans ce parler quand il s'agit non pas d'un futur au sens temporel, mais d'un futur au sens

¹⁹ Gerhard Rohlfs, *Grammatica storica dei dialetti italo-greci di Calabria*, München, 1977, p. 194. L'auteur s'est appuyé sur l'ouvrage de G. Morosi, *Studi sui dialetti greci della terra d' Otranto*, Lecce, 1870, p. 145.

modal, et elle est considérée comme une construction archaïque par les chercheurs qui s'y sont intéressés.

Les constructions périphrastiques du type *kam* + subjonctif pour exprimer la nécessité de l'accomplissement d'une action dans le futur ne sont pas inconnues en roumain aussi. Dans le dialecte dacoroumain, on rencontre la périphrase *am să cînta* « alb. *kam të këndoj* ». Alf Lombard²⁰ donne, pour le roumain, la périphrase *am să jur*, avec le sens de l'obligation dans le futur « je jurerai, je dois jurer ». Cette construction périphrastique est aussi employée comme un futur du passé avec l'auxiliaire à l'imparfait : *aveam să jur* « je jurerais, je devais jurer ». Des langues slaves du Sud, le bulgare emploie la périphrase *imam da ceta* « je n'ai pas à lire », parallèlement à la construction *dua šte ceta* « je lirai ». Une telle forme verbale périphrastique avec le sens de la nécessité dans le futur se trouve même en serbo-croate *imam da radim* « alb. *kam të punoj, kam për të punuar* ».

La question qui se pose finalement est de savoir si ces formes périphrastiques sont des développements indépendants dans chacune de ces langues des Balkans ou un résultat des influences réciproques. Pour apporter une réponse argumentée à cette question, il faut un examen plus approfondi du phénomène en question dans chacune de ces langues, mais, pour l'instant, une chose qui est certaine c'est que la forme périphrastique *kam* + subjonctif a été obtenue dans les langues ou dans les aires linguistiques qui n'ont pas eu ou qui ont perdu la forme de l'infinitif et qui l'ont remplacée par le subjonctif. Par conséquent, si la perte de l'infinitif et sa substitution par le subjonctif est considéré comme un des balkanismes typiques dans le domaine morpho-syntaxique, la forme périphrastique *kam* + subjonctif, du point de vue typologique, peut être compté parmi les traits balkaniques, indépendamment de son emploi limité.

7. La forme du subjonctif avec le sens temporel du futur

En plus des formes particulières du futur, que nous venons de présenter, le premier ouvrage écrit en albanais, "le Missel" de Gjon Buzuku (1555), emploie couramment la forme du subjonctif avec le sens temporel du futur de l'indicatif. Elle est employée dans ce sens dans des propositions subordonnées, mais aussi dans des propositions indépendantes et principales, par exemple : *Ndë atë mot tha Jezu dishepujet vet: Për pak mot ju të mos më shihni, e përparë për pak*

²⁰ Alf Lombard, *La langue roumaine, une présentation*, Paris, 1974, p. 274.

mot ju të më shihni (Meshari, p. 255, a), lat. « Modicum et iam non videtis, et iterum videbitur me » (Jean, 16, 16) ; *E nuke t u la të vorfënë, por prapë të vinj tek ju* (Meshari, p. 263, b), lat. « Non relinquam vos orphanos, veniam ad vos » (Jean, 16, 18) ; *E ju të më lypëni e të mos më vgjani* (Meshari, p. 189, b), lat. « Quaeritis me et non invenietis » (Jean, 7, 34) ; *Epna Danielë, në mos na ty të të nvrasëmë* (Meshari, p. 191, a), lat. « Trade Danieleme' alioquin interficiemus » (Daniel, 14, 29) ; *E u të ecinj për vjedmis juve e u juve t u jem për Zot, e ju të më ini për popullë* (Meshari, p. 273, b), lat. « **Ambulabo** inter vos et ero voster Deus, vosque eritis populus meus » (Lévitique, 26, 12). Que ces formes du subjonctif présent et passé ont la valeur modale et temporelle du futur de l'indicatif, cela ressort clairement aussi bien du contenu du texte en albanais et de la corrélation des formes modales et temporelles avec lesquelles se mettent en relation ces formes du subjonctif que du texte correspondant en latin, où le futur latin correspond au subjonctif albanais, par exemple : *E kur Krishti ka me ardhunë, askush s ka me ditunë se kaha të vinjë* (Meshari, p. 175, a), lat. « sed hunc scimus unde sit, Christus autem cum venerit » (Jean, 7, 27) ; *Për të vërtetë, për të vërtetë u juve thom: se në gjegjt kush fjalëtë e mi, mort të mos shohë* (= *nuk do të shohë* – S.M.) *për jetë të jetësë* (Meshari, p. 187, b), lat. « Amen, amen si quis sermonem meum servaverit, mortem non **videbit** in aeternum » (Jean, 8, 51). Dans la même page et presque à la même phrase, Buzuku emploie la forme du futur à *kam* + infinitif pour le verbe *shoh* : *...e ti thuo se në mbajtët kush fjalëtë e tu aj s ka me pamë mort kurajtë* (Meshari, p. 187, b), lat. « Si quis sermonem meum servaverit, non **gustabit** mortem in aeternum » (Jean, 8, 52). Nous avons donc *mort të mos shohë* = *s ka me pamë mort* pour les formes respectives latines *videbit* et *gustabit*. Il y a en outre des cas où la forme du présent du subjonctif avec une valeur temporelle du futur est précédée non pas de la particule de négation *mos*, caractéristique pour ce mode, mais par la particule *nuk*, ce qui montre qu'il s'agit d'une modalité de l'indicatif, par exemple : *E nuk t u la të vorfënë por prapë të vinj tek ju* (Meshari, p. 263, b), lat. « Non **relinquam** vos orphanos, veniam ad vos » (Jean, 14, 18).

Comme on le voit, Buzuku emploie tantôt le subjonctif à valeur de futur, *të shohë*, tantôt le futur du type *kam* + infinitif, *ka me pamë*, dans le même contexte et pour le même contenu. Ils correspondent aux formes du futur du texte latin : *videbo*, *gustabo*. Ces deux formes, au moins pour l'auteur du premier livre en albanais, étaient donc employées comme des synonymes syntaxiques. Et voici un autre exemple dans le même paragraphe du « Missel », où elles

sont employées comme des synonymes syntaxiques : ...*ai qi ndë muo beson, edhe në kloftë vdekunë, ai të gjëllinjë ; e kush gjallë ashtë e beson ndë muo, s ka me vdekunë për jetë të jetësë* (Meshari, p. 183, b), lat. « Qui credit in me, etsi mortuus fuerit, vivet ; et omnis qui vivit et credit in me, non *moriatur* in aeternum (Jean, 11, 18).

Dans « le Missel » de Gjon Buzuku, non seulement le présent du subjonctif est employé avec la valeur du futur de l'indicatif, mais aussi l'imparfait est employé avec la valeur du futur du passé ou avec la valeur du conditionnel. C'est d'ailleurs avec ces valeurs qu'on rencontre aussi la soi-disant forme du subjonctif-admiratif, par exemple : *A të donjit me klenë dishipujtë e tî* (Meshari, p. 179, a), lat. « Vos vultis discipuli eius fieri » (Jean, 9, 27) ; *Ky në mos klenëke bākeq, na nuk ta kishnjëmë dhanë ndër duor* (Meshari, p. 223, a), lat. « Si non esset hic malefactor, non tibi *tradidissem* eum » (Jean, 18, 30) ; *E na por prisnjim se aj ish qi të shpërblij* (= do ta shpërblente – S.M.) *Izraelnë* (Meshari, p. 243, a), lat. « Nos sperabamus quia ipse *esset redempturus* Israel » (Luc, 24, 21).

Quant à la soi-disant forme du subjonctif-admiratif à valeur de futur, en voici quelques exemples : *E ky në mos ish sinëzot nukë të mujtke* (= nuk do të mundte – S. M.) *me bām ndonjë kafshë* (Meshari, p. 179, a), lat. « Nisi esset hic a Deo non *poterat* facere quidam » (Jean, 9, 33) ; *E u përgjegj Jezu e u tha : As muo nuk më njihni, as Atënë tem : e ju në njihitë muo e Atënë tem të njohkishtë* (= do të kishit njohur – S. M.) (Meshari, p. 185, b), lat. « Respondit Jesus: ‘Neque me scitis, neque Patrem meum, si me *sciritis*, forsitam Patrem meum *sciretis*’ » (Jean, 8, 19).

Voici comment est traduite cette phrase par le Père Simon Filipaj (Bibla, p. 1519) : « *Ju nuk më njihni mua as Atin tim. Po të më njihnit mua, do ta njihnit edhe Atin tim* ». La forme latine *sciretis* est donc traduite chez Buzuku par le soi-disant subjonctif-admiratif de l'imparfait, *të njohkishtë*, alors que chez Filipaj par le futur du passé ou le conditionnel, *do ta njihnit*. Il résulte donc que l'emploi de la forme du subjonctif à valeur du futur n'est pas un phénomène dû au hasard dans « le Missel » de Gjon Buzuku, mais une partie intégrante du système verbal de la langue de ce texte, qui peut représenter un état plus ancien de l'albanais médiéval.

Comment peut-on expliquer le phénomène de l'emploi de la forme du subjonctif à valeur de futur dans « le Missel » de Gjon Buzuku ? Martin Camaj²¹ a été, à notre connaissance, le premier qui a remarqué ce phénomène du premier ouvrage écrit en albanais et qui

²¹ Martin Camaj, *Il Messale di Gjon Buzuku, Contributi linguistici allo studio della genesi*, in “Shejzat”, Roma, 1960, p. 42-43.

l'a qualifié de subjonctif optatif. Il l'a considéré comme un ancien futur conservé dans la langue ecclésiastique traditionnelle albanaise. Selman Riza²² a expliqué cette particularité verbale de Buzuku comme une « manifestation de créativité linguistique structurelle de l'auteur ». Shaban Demiraj²³, en s'opposant à l'opinion de S. Riza, avance deux possibilités d'explication pour ce phénomène : soit l'influence latine d'un type de conjugaison verbale, soit l'héritage d'une période plus ancienne, quand le subjonctif était employé aussi avec la valeur du futur. L'auteur penche, à juste titre à notre avis, vers la deuxième explication.

L'opinion de Selman Riza, qui voit dans le subjonctif à valeur de futur une création structurelle consciente de Gjon Buzuku, est difficile à accepter si l'on tient compte qu'il s'agit non pas d'une manifestation isolée, mais d'un emploi fréquent et intégré de manière systémique au paradigme de la conjugaison verbale dans l'œuvre de cet auteur. Il est employé avec agilité comme un synonyme syntaxique du futur du type *kam* + l'infinitif guègue *me punue*.

De l'autre part, la possibilité d'une influence latine supposée par Shaban Demiraj, à mon avis, doit être exclue car, comme le montrent les exemples cités plus haut, Buzuku a employé des formes du subjonctif même dans les cas où dans le texte latin nous avons des formes du futur du type *cantabo*, *dabo*, *bibo*, etc., qui se distinguent nettement des formes du subjonctif latin. D'autant plus que l'auteur a employé le présent du subjonctif avec la valeur du futur même dans la postface de son livre, qui est une partie originale et non pas une traduction du latin, par exemple : *E atë në mbarofshi, Zotynë të ketë mishërierë* (= *do të ketë mëshirë* – S. M.) *mbi ju* (*Meshari*, Pashënia, p. 387).

Dans ces circonstances, il serait plus convaincant de penser que l'emploi du subjonctif avec la valeur temporelle et modale du futur de l'indicatif n'est ni une innovation de Buzuku, ni une influence latine, mais la conservation, dans un parler particulier et périphérique, d'un phénomène linguistique qui remonte à un état linguistique plus ancien de l'albanais²⁴. Il est probable que, comme beaucoup d'autres langues, à une phase antérieure à son écriture, l'albanais n'avait pas de forme particulière pour exprimer le sens

²² Selman Riza, *Pesë autorët më të vjetër të gjuhës shqipe, krestomaci thjeshtë gjuhësore*, Tiranë, 1961, p. XXIX.

²³ Shaban Demiraj, *op. cit.*, p. 817-819.

²⁴ À ce sujet, voir aussi l'auteur de ces lignes: *Historia e kohës së ardhme në gjuhën shqipe sipas të dhënave të « Mesharit » të Gjon Buzukut*, in « Studime filologjike », n°. 3-4, 2005.

temporel du futur, aussi a-t-il employé à cette fin grammaticale des formes du subjonctif et de l'indicatif²⁵. Le mode subjonctif a sûrement été le plus approprié pour réaliser un tel sens grammatical. Cette thèse avancée tout d'abord, à notre connaissance, par Martin Camaj trouve son appui non seulement dans le premier livre en albanais, mais aussi dans les données de la grammaire comparée pour d'autres langues indo-européennes.

Les représentants les plus illustres de la linguistique historique comparée, comme K. Brugman, A. Meillet, G. Bonfante, etc., ont soutenu la thèse que l'indo-européen n'avait pas de forme particulière pour le futur. De même, le protoslave et le proto-allemand n'avaient pas de futur ; les langues germaniques l'ont créé à l'époque historique et de façons différentes l'une par rapport à l'autre. Ulfilas a employé régulièrement le présent pour traduire le futur grec dans son « Catéchisme ». Le futur sigmatique de l'indo-iranien, du grec, de l'italique, du celtique et du slave, selon Brugman²⁶, a été probablement un ancien désidératif. A Meillet a écrit : « Même dans les langues qui comportent une conjugaison compliquée, il peut n'y avoir aucune expression des actions futures par des formes grammaticales particulières. Tel est le cas des langues sémitiques et d'une grande partie des anciennes langues indo-européennes par exemple. L'ancien germanique n'avait pas de futur, et aujourd'hui encore on peut à peine dire que l'allemand ait un futur. Pour indiquer l'action à venir, on recourt souvent à des formes qui indiquent qu'on a l'intention de faire quelque chose ; la forme grammaticale qui, dans l'indo-européen commun d'où sont issues toutes les langues indo-européennes, avait ce sens, était le mode subjonctif ; et il se trouve ainsi que, en latin par exemple, des formes comme *erit* ou *dicet* qui, de par leur origine, sont des subjonctifs, ont pris la valeur de futur et n'ont même plus d'autre valeur en latin à l'époque historique ; seule, la grammaire comparée avertit que *erit* et *dicet* du latin ont été, à une époque préhistorique, des subjonctifs »²⁷.

Conclusions

En faisant un aperçu général des formes verbales qui servent à exprimer le sens grammatical du futur en albanais et en les comparant à l'état linguistique que présente le premier ouvrage écrit en albanais,

²⁵ E. Çabej, *art. cit.*

²⁶ K. Brugman, *Grundris*, II, p. 338 sqq.

²⁷ A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921, p. 144-145.

« le Missel » de Gjon Buzuku, on pourrait aboutir aux conclusions suivantes :

1. L'albanais, comme l'attestent les formes du subjonctif à valeur de futur dans « le Missel » de Gjon Buzuku, a suivi pour former ce temps le même chemin des autres langues indo-européennes, en passant de l'emploi des formes de l'indicatif et du subjonctif pour exprimer le sens temporel du futur à la création des formes spéciales périphrastiques. Même pour la création des formes particulières du futur, l'albanais s'est servi des mêmes manières, moyens et modèles employés par les autres langues, romanes et balkaniques, avec lesquelles il a eu le plus de contacts au fil des siècles.

2. La forme verbale la plus ancienne que l'albanais a probablement employé pour exprimer le sens grammatical du futur a été le mode subjonctif. Cette forme verbale a dû être employée avec la valeur du futur même en albanais médiéval, avant la formation et la généralisation des formes spéciales périphrastiques. Elle a suivi le même chemin dans les langues romanes également. Du futur synthétique du latin classique, qui correspondait avec les formes du subjonctif pour quelques types de conjugaison, en latin vulgaire on est passé à l'emploi de périphrases du type *cantare habeo*, *habeo cantare* et *habeo ad cantare*, dont émanent les formes du futur des langues romanes actuelles.

3. Toutes les formes périphrastiques du futur en albanais sont formées de la grammaticalisation des groupements composés par l'auxiliaire *kam* ou le verbe *dua* suivis de la forme verbale de l'infinitif ou du subjonctif. Celles avec l'auxiliaire *kam* ont le sens de la nécessité, celles avec le verbe *dua* ont le sens du désir ou de la volonté. Celles qui ont comme deuxième terme la forme de l'infinitif peuvent être classifiées comme du type roman, tandis que celles qui ont une forme du subjonctif comme du type balkanique.

4. Parmi les formes spéciales, la forme périphrastique la plus ancienne du futur en albanais, au moins dans le dialecte septentrional, a été celle construite par l'auxiliaire *kam* + l'infinitif du type *me këndue* avec le sens initial de la nécessité de l'accomplissement d'une action dans le futur. Cette forme a été créée probablement durant la période médiévale de l'albanais, certainement après la formation et la généralisation en dialecte septentrional de l'infinitif *me këndue* et après l'apparition en latin tardif des formes périphrastiques *cantare habeo*, *habeo cantare* et *habeo ad cantare*. Le futur albanais *kam me këndue* s'apparente plutôt au modèle latin *habeo cantare*, tandis que celui des langues romanes occidentales à *cantare habeo*. E.

Benveniste²⁸ pensait que les périphrases verbales qui, en latin tardif, se sont substituées petit à petit au futur synthétique, ont commencé à être employées aux VI^e-VII^e siècles. Il ne fait pas de doute que le futur albanais du type *kam me këndue* est plus récent, car même la forme de l'infinitif sur la base de laquelle il est construit n'est pas très ancienne. La forme *kam me këndue* a cohabité et concouru pour un certain temps avec la forme du subjonctif, jusqu'à ce que cette dernière soit écartée de plus en plus, parce que la forme périphrastique était plus expressive et plus claire pour traduire le sens temporel du futur. Elle s'appuyait sur un modèle connu et répandu dans beaucoup de langues. Bien entendu, la propagation et la généralisation de la forme de type *do* + subjonctif dans tout l'albanais ont influé à mettre à l'écart l'emploi de la forme du subjonctif avec le sens temporel du futur.

5. La forme du futur à *do* + subjonctif est probablement née et s'est généralisée tout d'abord dans une aire linguistique où l'infinitif était absent, comme c'était le cas du dialecte méridional de l'albanais, et elle s'est ensuite propagée sur l'ensemble de la langue, même dans le dialecte septentrional qui disposait de l'infinitif. Cette propagation a été tout à fait possible, car les conditions préliminaires pour sa formation indépendante existaient dans ce dialecte aussi : le subjonctif était largement utilisé parallèlement à l'infinitif, d'ailleurs, comme nous l'avons déjà souligné, les constructions libres syntaxiques avec le verbe *dua* + subjonctif, exprimant une action souhaitée dans le futur, se rencontrent souvent même dans « le Missel » de Gjon Buzuku. Toutefois, le fait que dans ce texte d'environ 200 pages la forme à *do* + subjonctif se trouve une seule fois en tant que forme grammaticale proprement dite du futur, atteste qu'au XVI^e siècle elle n'était pas encore généralisée dans le dialecte septentrional, tout au moins dans le parler de Buzuku. Probablement, son extension a été ralentie par l'emploi des deux autres formes : le subjonctif à valeur de futur et *kam* + infinitif. Dans ces circonstances, le futur à *do* + subjonctif a dû se généraliser dans le dialecte guègue après le XVI^e siècle, par suite des échanges naturels entre les deux dialectes. Sa propagation même en guègue était tout à fait possible, car les deux éléments qui le composaient faisaient partie de la structure grammaticale du guègue. Il en était tout autrement avec l'extension en dialecte tosque du futur à *kam* + infinitif du type *me këndue*. Un tel infinitif était absent dans ce dialecte, aussi le futur

²⁸ Émile Benveniste, *Les transformations des catégories linguistiques*, in « Problèmes de linguistique générale », Éditions Gallimard, Paris, 1974, p. 132.

formé sur sa base ne s'y est-il pas propagé. En revanche, le futur du type *kam* + le nouvel infinitif *për të kënduar* s'est propagé dans les deux dialectes, parce qu'un tel infinitif appartenait à tous les deux.

6. Le futur du type *kam* + subjonctif appartient à l'aire linguistique du Sud. Vraisemblablement, avant les XV^e-XVI^e siècles, cette forme était d'un emploi plus courant dans cette aire. Plus tard, par suite de la concurrence de cette forme avec celle avec le verbe *dua* + subjonctif et de l'extension de la forme plus récente synonymique *kam për të shkruar*, son emploi s'est rétréci et est resté limité surtout aux parlers arberèches d'Italie.

7. Un futur avec le verbe *dua* + infinitif, bien que les groupements libres syntaxiques avec cette composition structurale soient attestés dès le XVI^e siècle, n'est pas parvenu à se construire et se généraliser comme une forme particulière du futur, en raison de la concurrence des autres formes du futur, déjà fixées. En outre, une telle forme basée sur l'infinitif du type *me këndue* ne pouvait pas s'étendre dans le dialecte méridional où l'infinitif était absent.

Emin RIZA

HABITATION BALKANIQUE ET HABITATION NATIONALE

L'habitation populaire est un des éléments les plus importants quant à ses valeurs de documentation dans le domaine du patrimoine culturel immobilier. Vu sa nature étroitement liée au mode de vie, elle est une expression palpable des conditions d'existence. Elle varie selon ces conditions et, en tant que telle, elle constitue donc par la suite un témoignage authentique à leur sujet en qualité de document historique. Liée à la vie humaine, anciennement familiale, l'habitation, qu'elle soit à l'état de ruines mises à jour grâce aux fouilles archéologiques ou bien conservée jusqu'à nos jours à divers degrés d'authenticité, est porteuse de valeurs importantes historiques et culturelles.

Sur le chemin laborieux de la recherche de divers types de documents, les études historiques ont commencé dès le XX^e siècle à prendre également en considération les témoignages fournis par les habitations traditionnelles, qui sont généralement l'œuvre des maçons populaires et des commanditaires, des habitants locaux en quête d'une nouvelle demeure. L'extension et l'approfondissement des recherches historiques, non seulement sur les événements liés aux figures marquantes de l'histoire, mais sur tous les plans de l'activité humaine, accorde de plus en plus à l'habitation populaire la place qu'elle mérite en tant que source de documentation. Or, comme toute autre source historique, voire peut-être davantage, l'habitation a besoin d'être interprétée, afin mieux assumer ce rôle. Cette interprétation comprend l'étude des éléments essentiels qui la composent, les relations avec le mode de vie, les matériaux, les techniques de construction, le type de sol sur lequel elle s'érige, les rapports avec les centres habités et ainsi de suite. Bref, pour pouvoir manifester sa qualité inhérente de document historique, l'habitation populaire doit devenir un objet d'étude. Elle sera ainsi non seulement la preuve d'une construction, mais aussi une preuve historique facilement compréhensible pour les historiens, leur permettant de procéder à des interprétations plus

justes et d'aboutir à des conclusions plus proches des diverses réalités antérieures, ce qui est au fond l'objectif de toute recherche historique.

Dans l'ensemble de l'espace balkanique, l'habitation populaire reste jusqu'aux débuts du XX^e siècle une œuvre de professionnels non instruits et ce n'est qu'après qu'elle remplacée graduellement et de plus en plus par les créations d'architectes proprement dits.

Comme on vient de le dire, ce n'est qu'aux premières décennies du XX^e siècle et, plus systématiquement, à partir de son milieu que l'habitation populaire est devenue un objet d'études comme une catégorie de constructions à part et, par conséquent, comme un témoignage historique aussi. La sensibilisation relativement tardive à cette catégorie de constructions atteste de la mentalité surannée qui, tout comme celle qui considérait que l'histoire est faite des événements et des figures majeures, estimait que les bâtiments riches en valeurs architecturales sont les seuls qui doivent faire l'objet de l'histoire de l'architecture.

Contrairement aux documents historiques qui, au sens traditionnel, essentiellement des sources écrites, ont commencé à être conservés à une époque relativement ancienne, du fait que leur conservation est d'habitude plutôt facile et sans incompatibilité, les habitations traditionnelles, vu leur fonction et leur place dans les diverses agglomérations, sont remplacées au fil des siècles, tantôt plus vite, tantôt plus lentement, par des habitations nouvelles qui répondent aux nouvelles exigences du mode de vie. C'est pour cette raison que leur conservation devient un fardeau pour la société, à la différence des documents écrits et des témoignages de la culture matérielle mobilière. Cette circonstance, ainsi que la sensibilisation relativement tardive aux valeurs des habitations traditionnelles en tant que témoignages historiques, est accompagnée par leur perte, du fait de leur modifications essentielles allant jusqu'à leur reconstruction totale, souvent à la suite d'une restauration capitale.

Dans ce contexte, le fonds de ces habitations s'est réduit rapidement, presque proportionnellement à l'essor économique des divers pays. Les espaces balkaniques qui, pour des raisons que l'on sait, ont connu un développement sensiblement plus lent que l'Europe Occidentale jusqu'au début du XX^e siècle, ont pu conserver un nombre considérable d'habitations traditionnelles. Le XX^e siècle et, en particulier, les clivages Est-Ouest après la Seconde Guerre mondiale ont conduit même dans les Balkans au creusement d'un fossé visible quant au niveau et au modèle de développement économique des divers pays. De la sorte, par suite de l'essor rapide de

la Grèce à un moment où la sensibilité aux valeurs de l'habitation populaire, presque synonyme du terme architecture populaire, était presque insignifiante, le patrimoine fut gravement endommagé dans ce pays, contrairement à ce qui se produisit en Albanie où la lenteur économique et le soin relativement précoce porté à l'habitation populaire autour des années 1960 créèrent les conditions pour mettre en valeur ce patrimoine, tout comme en Bulgarie, etc. La conservation de ces valeurs fut ainsi liée organiquement à la mise sous la protection de l'État, après leur qualification comme monuments historiques, et conduisit à des interventions de restauration.

Étant donné que la restauration des monuments et leur étude sont deux disciplines complémentaires, on peut dire que les études relatives à l'habitation populaire traditionnelle remontent déjà aux années 1960, tantôt plus, tantôt moins, dans tout l'espace balkanique, même si quelques publications spécialisées ou quelques approches accessoires d'évaluation de ce patrimoine culturel datent des premières décennies du XX^e siècle.

Vu que les études sur l'habitation populaire relèvent d'une discipline qui est plutôt récente, où les établissements pour la formation professionnelle faisaient encore défaut et l'apprentissage sur le tas était à ses débuts, il est compréhensible que les premières études ou, plus exactement, les premiers examens puissent manifester un manque de professionnalisme et une profusion de pseudo-thèses. Or, indépendamment de ces constatations, ces publications ont le mérite d'avoir présenté des faits, autrement dit des habitations qui se distinguent généralement par d'importantes valeurs authentiques, une qualité qui est allée d'ailleurs rapidement à la baisse avec le temps. Il suffit de rappeler à ce propos les peu de données écrites fournies par Evliyâ Tchêlêbi au sujet de l'habitation du XVII^e siècle dans quelques régions balkaniques, y compris l'Albanie, pour souligner même les contributions non professionnelles dans ce sens. De nos jours, la discipline relativement récente de l'étude de l'architecture populaire se cristallise de plus en plus, afin d'accroître le professionnalisme comme unique garantie permettant de tirer des conclusions de plus en plus proches de la vérité. Dans ce cadre, le présent article est un effort modeste visant à contribuer à l'unification des méthodes de recherche dans les études sur l'habitation populaire traditionnelle, pour rendre les conclusions facilement compréhensibles dans leur qualité de documents historiques, afin de nous rapprocher le plus possible des vérités du passé historique.

L'activité de recherche dans le domaine de l'habitation populaire, que nous allons aborder, s'étend sur l'ensemble de l'espace balkanique. En effet, compte tenu des circonstances historiques et culturelles que l'on sait, tout cet espace se présente avec des évolutions parallèles qui sont d'ailleurs très prononcées à quelques périodes déterminées, bien qu'il soit habité non seulement de peuples autochtones, comme les Albanais et les Grecs, mais aussi d'autres arrivés aux VI^e-VII^e siècles ou encore aux XIII^e-XIV^e siècles, comme les Slaves et les Turcs. Malgré le fait que les nations, au sens strict du terme, sont un phénomène relativement tardif, les entités ethniques sont bien plus anciennes et présentent des différences assez évidentes. Dans ce contexte, mais aussi parce que, à l'exception de la nation albanaise qui a été un objet de morcellements systématiques, les entités étatiques sur la base nationale se sont profilées de plus en plus nettement dans les Balkans, les études relatives à l'habitation populaire balkanique ont été menées dans des cadres nationaux. Or on ne peut pas s'empêcher de se poser une question essentielle, non seulement problématique, mais aussi pressante : qu'est-ce que c'est que l'architecture nationale, spécialement dans le domaine de l'habitation populaire ?

Comme nous n'avons cessé de le dire précédemment, nous ne voyons pas de lien causal entre l'ethnie et le type de l'habitation, mais nous considérons que cette dernière, par ses caractéristiques essentielles, reflète presque directement les conditions économiques et sociales, sur un plan plus large, et les conditions matérielles familiales, sur un plan plus étroit. Puisque ces conditions ont été très différentes, notamment au cours du Moyen Âge, la typologie de l'habitation se présente avec des écarts sensibles qui sont liés aussi aux ethnies. Cela ne doit pourtant pas être interprété comme un penchant inhérent d'une ethnie à préférer tel ou tel type d'habitation, mais plutôt comme le reflet du morcellement économique de l'époque même à l'intérieur d'un seul cadre politique comme, par exemple, l'Empire romain ou l'Empire ottoman.

C'est le cas de souligner qu'il n'existe ni ne peut exister non plus aucun lien direct entre l'ethnos dominant sur un espace politique et administratif, d'une part, et le type d'habitation répandu dans cet espace, de l'autre part. Certes, le pouvoir politique peut influencer indirectement sur l'habitation par le type de rapports économiques qu'il développe, car ces derniers peuvent être déterminés par le régime politique.

Malheureusement, plutôt en raison de la formation insuffisante et de l'absence de méthode, dans les études rétrospectives

on rencontre souvent des appellations du genre « habitation romaine » ou « habitation ottomane », qui ne font que situer l'habitation dans un cadre politique qui ne peut pas être un facteur d'unification quant au type d'habitation.

Nous pensons, en revanche, qu'il est justifié de parler d'habitation albanaise, grecque, serbe ou turque dans les études de ce domaine. La question se pose quant à la signification de ces termes. À ce sujet, nous nous opposons fermement à l'interprétation qui, par habitation albanaise, par exemple, entend une création essentiellement originale de l'ethnos albanais et nous appelons par ce terme une habitation construite pour des Albanais et généralement par des Albanais. Dans sa monographie « La tradition de la maison turque et les maisons de Safranbolu », l'illustre chercheur turc Reha Günay écrit : « On peut définir la maison turque comme des types de maisons où les Turcs ont vécu au cours de l'histoire ». Cette définition nous semble presque identique à la nôtre. Or, parallèlement, soit représentant la théorie de l'importation même dans le domaine de l'habitation, soit sous son influence, quelques chercheurs balkaniques, surtout grecs et turcs, soutiennent le point de vue suivant lequel les créations d'un peuple sont adoptées par les autres peuples aussi. Nous nous trouvons ainsi confrontés au point de vue qui distingue, d'une part, des peuples qui créent et, de l'autre part, des peuples qui font leurs créations des autres. L'architecture nationale dont l'originalité est due à des causes ethniques inhérentes est bien une réalité, mais tout de même elle présente plus ou moins des ressemblances avec les architectures voisines dans les espaces où les conditions économiques et sociales se ressemblent. D'ailleurs, l'habitation, comme toute autre catégorie de construction, accepte, voire exige diverses innovations par rapport aux réalisations dans son voisinage immédiat ou lointain, même si elle donne lieu à la constitution des traits communs s'étendant au-delà de l'espace national. C'est ainsi que, parallèlement aux habitations nationales, on peut parler d'habitations balkaniques, sud-est européennes, européennes et ainsi de suite. L'objectif consistant à satisfaire aux mêmes besoins de l'existence, bien que dans des circonstances différentes, confère aux habitations des traits communs, à côté des traits particuliers dus à diverses raisons. Aussi peut-on affirmer que l'habitation est incluse dans le cadre des rapports entre l'unité et la diversité, dont l'identification constitue un des objectifs fondamentaux de toute recherche dans le domaine du patrimoine architectural.

Comme nous l'avons déjà dit, compte tenu de son caractère, l'habitation populaire est construite en général par des matériaux ou plutôt des techniques simples et elle est soumise à une exploitation intense. Ces facteurs, parallèlement à l'évolution des conditions de vie, font que les habitations résistent relativement peu au temps. Aujourd'hui, dans l'espace balkanique, les habitations populaires conservées, avec leurs différences compréhensibles quant à la composition, aux techniques et aux éléments architecturaux et décoratifs, remontent par exemple rarement au XVIII^e siècle, mais plutôt au XIX^e siècle. Les ruines mises à jour grâce aux fouilles archéologiques, compte tenu leur nombre restreint et les données trop partielles qu'elles fournissent quant à la composition et au traitement architectonique, constituent des sources incomplètes, bien que très utiles pour reconstituer hypothétiquement leur état initial. En général, les habitations populaires remontant aux deux siècles susmentionnés ne sont pas datées. Les quelques datations qui sont faites concernent la seconde moitié du XVIII^e siècle et, dans la plupart des cas, le XIX^e siècle. Des datations approximatives sont possibles hypothétiquement grâce à l'observation architectonique concernant surtout la décoration et, un peu moins, la composition.

L'étude de l'habitation populaire permet de constater que les changements qu'a connus cette catégorie sont relativement rapides notamment dans la composition, les éléments architecturaux et décoratifs, mais plus lents dans les techniques et les matériaux de construction. Ces changements ont eu des rythmes différents à des périodes historiques différentes, ils ne suivent donc pas uniformément le cours du temps. Leur intensité est liée aussi au rapport entre l'unité et la diversité, toujours sur le plan compositionnel qui est en même temps le plus caractéristique et le plus dynamique. On remarque que les solutions choisies dans l'habitation, tout comme dans d'autres catégories de constructions, sont parallèles, voire identiques durant de longues périodes, aussi bien dans les circonstances économiques et sociales des sociétés primitives et esclavagistes qu'à l'époque actuelle, appelée à juste titre comme celle de la mondialisation. Par contre, la réalité de l'habitation est toute autre durant la période de la féodalité, caractérisée par un morcellement économique et politique très prononcé, une multitude des modes de production pour assurer les moyens d'existence et une stratification sociale accentuée selon la condition économique. Cette réalité est marquée une variété typologique qui révèle non seulement la diversité de l'activité économique des habitants, mais aussi la différenciation sociale souvent profonde entre les couches de la population. Malgré les

différences évidentes, les éléments communs sont très fréquents et rendent l'étude des rapports entre l'unité et la diversité un domaine important de l'activité professionnelle des chercheurs exigeants. Bien entendu, dans ces rapports on voit se manifester tantôt plus, tantôt moins des inventions ou des emprunts qui sont une source intarissable de progrès.

Par conséquent, malgré ses parallélismes avec les autres catégories de constructions, l'habitation populaire présente une grande indépendance, notamment au cours de la période médiévale. Elle occupe donc une place à part par rapport aux édifices de culte, aux constructions de génie civil, aux bâtiments sociaux ou aux ouvrages défensifs.

Les édifices de culte, d'abord païens et ensuite monothéistes, compte tenu de leur caractère prétendant exprimer des vérités absolues et, par conséquent, immuables au sujet d'une ou de plusieurs divinités, sont bâtis suivant un programme strictement unifié et ne présentent que des différences d'ordre secondaire, surtout au niveau de la grandeur et de l'élaboration des éléments architecturaux et décoratifs. Avec la naissance de nouvelles religions ou de nouvelles sectes à l'intérieur de la même confession, les édifices religieux subissent d'autres modifications secondaires. Par rapport au dynamisme et à la diversité des habitations, ils présentent un caractère statique très prononcé du point de vue la composition.

Les constructions de génie civil, essentiellement des voies et des ponts, des ouvrages hydriques, etc., se distinguent par leur grande uniformité au niveau mondial à cause de l'identité de problèmes qu'elles cherchent à résoudre. Compte tenu de leur nature, les solutions techniques identiques sont modifiées seulement par les matériaux que l'on peut trouver sur place. Les acquis techniques se propagent relativement vite ; sans être des emprunts, ce sont surtout des réalisations parallèles, comme c'est le cas du système de l'architrave, à côté d'autres acquis importants comme l'arc et la voûte, qui proviennent probablement de la période romaine, donnant un coup de pouce majeur à l'augmentation des espaces libres dans les diverses structures. Les édifices sociaux – thermes, théâtres, amphithéâtres – se distinguent eux aussi par l'unité de composition à cause de leur fonction unique et ne diffèrent les uns des autres que par la grandeur et le traitement des éléments architecturaux.

De même, les ouvrages défensifs, comparés aux habitations, ne présentent pas d'unité sur une base régionale ou encore ethnique, mais sont liés directement à l'évolution des techniques de guerre. Il suffit de rappeler à cet égard les changements essentiels que subirent

les fortifications après la naissance des armes à feu, changements qui se propagèrent du coup dans presque toute l'Europe à la suite des solutions trouvées, tout comme les diverses armes à feu qui dictèrent ces solutions. À partir du début du XX^e siècle, le développement rapide de la société, notamment de celle européenne et nord-américaine, a accentué particulièrement l'uniformisation, autrement dit le phénomène que l'on appelle aujourd'hui mondialisation.

De toutes les catégories de constructions bâties pour servir la communauté, l'habitation reste le plus près de la famille, le noyau de la société, puisque garante de la pérennisation de l'espèce humaine. Dans cette optique, l'habitation mérite toute notre attention comme le meilleur reflet de la vie familiale et, par conséquent, communautaire, donc comme un document historique hautement authentique. Par les solutions qu'elle apporte, les groupements typologiques, les choix architectoniques et esthétiques, la composition sur le plan de l'urbanisme, etc., elle offre des indices uniques quant au mode de vie des communautés humaines et à toute approche historique. C'est pour cette raison que l'étude de l'habitation populaire au fil du temps, négligée jusqu'à récemment étant considérée comme secondaire à plusieurs égards, doit reprendre au plus vite – et selon des critères solides et unifiés – la place méritée dans le vaste domaine des recherches sur le patrimoine de la culture matérielle immeuble.

C'est le moment d'affirmer que la présentation de ces considérations générales est indispensable, à notre avis, pour rendre encore plus compréhensible notre point de vue concernant les rapports de réciprocité entre l'habitation nationale et l'habitation balkanique, pratiquement au cours de la période où tous les pays balkaniques ont été inclus dans le cadre politique de l'Empire ottoman, tout comme avant dans celui de l'Empire romain ou de l'Empire romain d'Orient.

Pour maintes raisons, la considération des habitations populaires nationales des divers peuples des Balkans du XV^e au XIX^e siècle sur un plan plus large pan-balkanique contribue positivement à identifier des vérités qui évoluent objectivement sous la même influence d'un phénomène qui relève d'un cadre plus large que celui national. Ce point de vue n'est pas seulement le nôtre, il a d'ailleurs suivi parallèlement les débuts des études sur l'habitation populaire dans les divers pays balkaniques. Par manque de professionnalisme et du niveau nécessaire de formation culturelle, les premiers chercheurs dans cette discipline, surtout de nationalité turque et grecque, ont été victimes du point de vue déjà dépassé qui sépare les peuples en créateurs et en imitateurs, conduisant ainsi à l'idée des emprunts

massifs dans le domaine de l'habitation. Ces derniers temps, le haut niveau professionnel a fait que, tout en admettant les emprunts à condition que ceux qui empruntent soient plus ou moins dans les mêmes conditions économiques et sociales que ceux qui prêtent, l'habitation nationale balkanique est nécessairement considérée sous aspect plus large, pan-balkanique. Un indice concret de cette approche réaliste ce sont les nombreuses conférences scientifiques tenues sur l'habitation balkanique essentiellement sur l'initiative du Professeur N. Moutsopoulos. L'ouvrage « Architecture traditionnelle des Balkans », paru à Athènes en 1990, est également un indice éloquent du tournant positif opéré vers une méthode plus juste à cet égard, qui aura à notre avis un impact sensible sur cinq siècles d'histoire des peuples balkaniques.

Au Congrès international sur l'Architecture balkanique traditionnelle, tenu à Thessalonique les 7 et 8 novembre 1997, l'auteur du présent article a présenté un exposé sur « L'architecture populaire dans les Balkans – Problèmes de méthode concernant son étude ». Les idées avancées déjà à cette époque étaient fondées sur la thèse que la matière, à une période déterminée et pour des raisons politiques et administratives, influe sur la base économique et sociale qui, à son tour, influe sur la manifestation de la même matière, exigeant obligatoirement la même méthode de recherche. Faisant suite à ces idées-là, le présent article est un effort d'approfondissement et de concrétisation dans ce sujet, on dirait, fondamental pour l'avenir des études sur les architectures populaires des peuples balkaniques, surtout au cours de la période allant du XV^e au XIX^e siècle.

À l'heure actuelle, quand presque tous les chercheurs ont admis les rapports de réciprocité entre les architectures traditionnelles populaires nationales dans l'espace balkanique, il faut contribuer concrètement à établir l'ensemble des critères méthodiques pour les études sur le plan national. L'aboutissement à des critères aussi proches que possible, sinon communs, conduirait plus vite à des conclusions positives et toujours plus près des vérités. Cette affirmation découle de façon naturelle du fait que la recherche en matière de patrimoine culturel, tout comme dans le domaine de l'histoire en général, se distingue nettement des études en matière de sciences exactes qui visent à découvrir des vérités absolues. Au contraire, dans les études sur l'histoire de l'humanité et, par conséquent, sur le patrimoine culturel, on n'accède aux vérités que graduellement, sans parvenir à les connaître intégralement, soit à cause de l'absence de données exhaustives, soit en raison du

processus de l'interprétation des données, qui ne peut pas faire abstraction des mentalités personnelles des chercheurs. Dans ce contexte problématique, la détermination de quelques principes fondamentaux de recherche, résultant de la coopération entre les chercheurs balkaniques, et leur mise en application seraient vraiment un acquis très important de cette discipline d'étude.

Sur le plan concret, nous estimons que, parmi les questions qui se posent pour unifier la méthode de recherche sur l'architecture populaire de l'espace balkanique, certaines sont plus importantes. Tout d'abord, il s'agit du critère de classement des habitations populaires. Le classement est sans nul doute le fruit majeur des études dans toute discipline, mais il s'impose plus clairement dans quelques domaines comme celui qui est abordé dans le présent article. Le classement sur la base d'un critère présuppose une connaissance de l'ensemble ou bien de la majorité des exemples de la catégorie soumise à l'étude. Nous arrivons ainsi au véritable problème du processus qui consiste à présenter l'essentiel du phénomène, de façon aussi simple que possible et suivant la chronologie relative, parfois même absolue. À l'état actuel des choses, les critères de classement sont tout aussi différents qu'inconsistants. Sans doute, les critères de classement ne sauraient se résumer en un seul, car ils sont nombreux selon l'approche, cependant nous insistons sur l'avantage qu'il y a si l'on admet un critère de base, qui n'exclut pas mais présuppose l'existence de classements secondaires servant à éclaircir le phénomène.

Dès les débuts de notre activité d'étude sur l'habitation populaire, nous avons admis la composition de ses volumes comme un critère de base pour le classement. Ce critère reflète le trait essentiel de l'habitation, car il exprime les rapports fonctionnels entre les diverses parties qui forment la maison. Même avant, certains chercheurs en matière d'architecture balkanique ont considéré ce critère comme tel, or sans le mettre en vedette et sans l'étendre sur toute la création, mais en s'arrêtant principalement sur les réalisations typologiques majeures, comme c'est le cas dans l'œuvre du pionnier de cette discipline, le chercheur turc Cevat Erder. Indirectement, les classements sur des bases régionales peuvent être considérés comme des parallèles du classement typologique, mais ils ne sont cependant pas identiques.

Un autre critère, on dirait également important dans la communauté des critères de classement, est celui de la division des habitations traditionnelles balkaniques en habitations citadines et habitations rurales. Les caractères différents économiques et

administratifs de ces deux entités, avec des dissemblances et des ressemblances, avec des différences dans l'espace et le temps, sont une constante qui a des conséquences directes sur le type de l'habitation. Aussi pensons-nous que le classement typologique doit toujours suivre la distinction entre la ville et la campagne dans les espaces balkaniques du XV^e au XIX^e siècle.

Ajoutons que, parallèlement au critère de la composition des volumes, il y a aussi d'autres classements valables pour mettre en évidence des caractéristiques secondaires de l'habitation traditionnelle, comme le type de matériaux de construction, le nombre d'étages, le lien avec le terrain, l'existence ou non des espaces ouverts, les traits défensifs, etc. Les classements secondaires augmentent le degré de connaissance sur l'habitation et, par conséquent, servent à mieux présenter son contenu.

Nous dirions qu'il est indispensable de prendre en considération l'ensemble des créations en matière d'habitation et non seulement les exemples qui présentent des valeurs architecturales. Dans les études faites jusqu'à présent, les exemples modestes ont été exclus, peut-être à cause du fait qu'ils n'ont pas résisté au temps, mettant en cause gravement les vérités sur cette catégorie de constructions. Dans bon nombre de cas, les maisons simples sont le point de départ de l'évolution de typologies différentes et, en tant que telles, indépendamment de leurs valeurs architecturales modestes, elles prennent une importance primordiale et méritent d'être étudiées avec une attention toute particulière.

Un critère important pour l'étude des habitations est aussi la recherche des solutions originales ou locales quant à l'ensemble des éléments compositionnels, techniques et décoratifs. Ces particularités apportent des données intéressantes concernant les échanges entre les nations qui y ont contribué et se manifestent plus clairement dans la décoration qui, n'étant pas strictement fonctionnelle, s'assimile plus aisément. Les décorations que l'on peut situer plus facilement dans le temps jouent un rôle important dans la datation approximative des habitations, afin d'établir une chronologie aussi vraie que possible, une condition essentielle permettant de suivre l'évolution de la typologie.

Si l'on prend en considération la vérité que l'habitation est le reflet le plus direct des conditions économiques et sociales, cela orientera plus justement les études dans le domaine de l'habitation populaire, en la regardant comme un élément de contenu particulier dans le vaste ensemble des diverses catégories de constructions. Cela réglerait également les faux problèmes concernant l'origine des

différents traits caractéristiques, l'identité et les modifications de la typologie dans l'espace et dans le temps, ainsi que les autres problèmes qui ont reçu jusqu'à présent des réponses inappropriées et non convaincantes. Une autre question importante et urgente est aussi celle qui consiste à retracer aussi vite que possible et où qu'elles soient les habitations traditionnelles conservées encore à l'état plus ou moins authentique. La rédaction attentive de leur documentation en établissant les phases de construction et, éventuellement, leur mise sous protection en qualité de monument sont des nécessités. L'application stricte des critères de restauration dans les maisons traditionnelles classées comme des monuments revêt une importance particulière, en raison des pressions compréhensibles de leurs habitants qui essaient d'y faire des modifications ou bien des spéculations immobilières qui vont jusqu'à les démolir dans des circonstances suspectes.

L'expérience accumulée jusqu'à ce jour au sujet des études relatives à l'habitation traditionnelle fait remarquer que l'on manque généralement de chercheurs qui se consacrent exclusivement à ce domaine. Il est courant que des chercheurs en matière de patrimoine architectural en général abordent aussi les problèmes de l'habitation traditionnelle ne parvenant pas à approfondir le professionnalisme dans ce domaine qui est relativement complexe et étroitement lié aux conditions historiques et sociales dans lesquelles se développe l'activité de construction. Nous sommes intimement persuadés qu'il est indispensable d'organiser des spécialisations strictement dans ce domaine, afin que les chercheurs puissent se consacrer entièrement au sujet de l'évolution de l'habitation populaire dans l'espace et dans le temps et aboutissent à des conclusions argumentées et probantes.

L'étude de l'habitation s'éloigne de plus en plus du dilettantisme, des thèses ou des hypothèses gratuites, pour consolider la méthode de recherche dans cette discipline qui est une des plus précieuses comme source historique, parallèlement aux études concernant toutes les autres constructions qui sont les compagnons de route de l'existence humaine.

Pour des raisons historiques connues, les Balkans occupent une place particulière dans l'espace européen en matière d'habitation traditionnelle riche en valeurs historiques et culturelles. Il est du devoir des chercheurs balkaniques de faire de ce patrimoine une partie importante des témoignages historiques et architecturaux du passé par des études systématiques et profondes sur la base de méthodes appropriées.

Littérature :

1. *Architecture traditionnelle des pays balkaniques*, Éditions MELISSA, 1993 ;

2. Apollon BAÇE, Aleksandër MEKSI, Emin RIZA, Gjerak KARAIKAJ, Pirro THOMO, *Historia e arkitekturës Shqiptare* (ébauche), Tirana, 1980 ;

3. Emin RIZA, *Arkitektura popullore në qytetet tona gjatë shekullit XVIII-XIX*, in « Kultura popullore », Tirana, 1980, 2, p. 13-20. (Paru aussi en français dans « Culture populaire albanaise », Tirana, 1981, 1, p. 87-111)

4. Emin RIZA, *L'architecture populaire dans les Balkans – Problèmes méthodiques concernant son étude*, in « Architecture balkanique traditionnelle » (Actes du Congrès international de Thessalonique, 7-10 nov. 1997), Thessalonique, 1999, p. 125-128.

5. Ali MUKA, *Ndërtimet tradicionale fshatare*, monographie ethnologique, Tirana, 2007.

6. Pirro THOMO, *Arkitektura fshatare e Shqipërisë Veriore*, Tirana, 1981.

Marenglen VERLI

**LA QUESTION KOSOVARE, L'INTERVENTION DE L'OTAN
ET LA STABILITE DANS LA REGION***

Bien que d'origine bien plus ancienne, la question kosovare, comme on le sait, se posa dans toute son ampleur en 1913, comme une des composantes de la question albanaise résultant des décisions des Grandes Puissances à la Conférence des Ambassadeurs à Londres¹. Quoique prises dans l'intérêt de la paix en Europe, qui de toute façon ne fut pas garantie, ces décisions tolérèrent l'expansion réalisée par les milieux dirigeants monarchistes de Belgrade et dictèrent le morcellement des territoires albanais². Tous les indices déterminants, notamment la composition ethnique et la constitution spirituelle de la majorité écrasante de la population du Kosovo et de beaucoup d'autres contrées annexées à la Serbie, attestaient qu'il s'agissait de territoires albanais au sens propre du terme, qui étaient sacrifiés arbitrairement et injustement à rester sous domination étrangère au lieu de joindre naturellement l'État national nouvellement créé³.

* Ce rapport a été présenté à la Conférence scientifique « L'Albanie et l'OTAN », organisée à Tirana le 16 juin 2008 par l'Institut d'Histoire du Centre d'Études albanologiques.

¹ La question des frontières de l'Albanie fut tranchée les 22 mars, le 11 août et le 17 novembre 1913. Voir *Historia e Shqipërisë*, vol. II, Tirana, 1984 ; Arben Puto, *Çështja shqiptare në aktet ndërkombëtare (1912-1918), përmbledhje dokumentesh dhe vështrim historik*, vol. II, Tirana, 1987. Voir aussi *Arkivi i Institutit të Historisë*, Fondi i Vjenës, etc.

² « Je le sais très bien, déclara E. Grey à la Chambre des Communes le 12 août 1913, quand tout sera rendu public, cette solution donnera lieu à des critiques sévères sur de nombreux points de la part de tous ceux qui connaissent le pays et qui jugent cette question d'un point de vue étroitement local. L'objectif principal a été de sauvegarder l'entente entre les Grandes Puissances elles-mêmes et, si la décision prise a pu la garantir, elle a déjà fait le plus important en faveur de la paix en Europe » (citation d'après *Historia e Shqipërisë*, vol. II, Tirana, 1984, p. 105).

³ L'indépendance de l'Albanie fut proclamée le 28 novembre 1912 par une Assemblée nationale réunie à Vlora et elle fut reconnue par les Grandes Puissances à la Conférence de Londres le 29 juillet 1913. Pour plus de détails, voir les publications déjà citées.

Si, en 1913, les Albanais n'étaient pas en mesure d'empêcher la naissance de la question kosovare, même plus tard, ils n'eurent ni l'occasion, la force ou les alliés, ni l'accord régional et international pour la corriger ou la résoudre de manière juste. La décision prise créa un précédent dangereux pour la stabilité dans la région, dont les effets se sont fait sentir jusqu'à nos jours. L'histoire presque séculaire du conflit entre les Albanais qui subirent un grave préjudice et ceux qui profitèrent injustement à cause des conjonctures de l'époque est un argument irréfutable pour expliquer la situation négative qui en résulta et pour laquelle tout le monde dut payer un lourd tribut.

Pour les Albanais en général, ainsi que pour leur élite politique à l'intérieur de l'État albanais ou à l'étranger, la question kosovare était imposée. Elle naquit contre leur gré, mettant la moitié de la population sous une domination étrangère, et c'est précisément pour cette raison qu'elle était inévitable tant qu'il y avait un État albanais et que le Kosovo était habité d'Albanais.

Cette question était bien connue, aussi bien par les Albanais que par leurs voisins et les Grandes puissances. Chaque partie a mené son propre jeu politique, dans la mesure des possibilités et suivant ses propres objectifs géostratégiques.

Les Albanais, pour des raisons que l'on peut comprendre, ont été les premiers intéressés à une solution aussi rapide, juste et définitive que possible de la question kosovare. Au cours des dernières décennies, conscients des difficultés que présentait la solution de ce problème et confiants qu'ils pourraient satisfaire la plupart de leurs revendications par la voie de la démocratisation et de l'intégration de la région, ils n'exigèrent pas ce qui aurait été tout naturel, la réunification nationale. Les déclarations se répétèrent de manière institutionnelle, tant en Albanie qu'au Kosovo : les Albanais ne visaient pas à réunifier en un seul État l'Albanie, le Kosovo et les autres territoires où ils constituent la majorité de la population. Ils ne demandèrent pas de contrepartie pour les torts subis en 1913. Voire, ils se montrèrent prêts à consentir encore des sacrifices en tolérant les frontières imposées contre leur volonté et leurs intérêts en 1913 et 1945⁴. Les Albanais ont accepté de respecter les standards aux frontières où ils se sont trouvés à la fin du XX^e siècle et tout le monde pourra vérifier le sérieux de leurs déclarations.

⁴ Voir, par exemple, les déclarations faites en mai 2006 par le Président A. Moisiu, le Premier ministre S. Berisha et le ministre des Affaires étrangères B. Mustafaj, ainsi que celles faites par les principaux leaders kosovars (ATA, presse, etc.).

Il est difficile de croire qu'il y ait quelqu'un qui, connaissant la question kosovare et son histoire, puisse ignorer pour quelles raisons le Kosovo devait être indépendant.

Suivant un ordre qui n'est pas toujours en rapport avec l'importance de l'argument, on peut dire que, premièrement, le Kosovo devait être indépendant car il n'était pas la Serbie. Bien que plusieurs fois sous domination serbe, le Kosovo est resté toujours un territoire albanais. Les Albanais n'y ont jamais été en minorité et, à la veille de la désagrégation de la Fédération yougoslave, ils constituaient là-bas 85% de la population, contre seulement 8% de Serbes⁵.

Deuxièmement, le Kosovo devait être indépendant de la Serbie, car il avait systématiquement subi des violences sous la domination de cette dernière. Une information servie même officiellement en Yougoslavie atteste d'une politique permanente de nettoyage ethnique organisée par l'État serbe ou yougoslave dans les années 1878, 1912-1915, 1918-1941, 1945-1966 et 1981-1999⁶. Dans le seul espace d'un siècle, cela a coûté au Kosovo des dizaines de milliers d'Albanais tués et environ un million de déplacés.

Troisièmement, le Kosovo devait être indépendant car la domination serbe empêchait son développement normal. Par suite d'une politique colonialiste menée aussi bien avant qu'après la Seconde Guerre mondiale, le développement des Albanais sur le plan scolaire et culturel fut empêché, les structures de propriété et d'emploi furent transformées à leur détriment et l'économie kosovare fut orientée dans des directions non rentables. Rien qu'au cours des

⁵ Voir les confirmations des *Vjetarët Statistikorë të KSA të Kosovës (Statistički Godišnjak Srbije)*, 1996, etc., ainsi que de quelques auteurs comme Milovan Obradović, *Agrarna Reforma i kolonizacija na Kosovu (1918-1941)*, Prishtina, 1981 ; Noel Malcolm, *Kosova, një histori e shkurtër*, Prishtina, 1998 ; Michel Roux, *Les Albanais en Yougoslavie, minorité nationale, territoire et développement*, Paris, 1992 ; Jens Reuter, *Die Albaner in Jugoslawien*, R. Oldenbourg-München, 1982, etc.

⁶ Voir les auteurs susmentionnés ainsi que Leo Freundlich, *Albaniens Golgotha : Anklageakten gegen die Vernichter des Albanervolkes*, Vienne, 1913 ; George Krstić, *Kolonizacija na Južnoj Srbiji*, Sarajevo, 1928 ; *The Truth on Kosovo*, Tiranë, 1992, etc. Selon M. Obradović, *op. cit.*, rien qu'au cours des années 1918-1941, la réforme agraire affecta environ 200 mille hectares de terre, soit la moitié de la terre agricole du Kosovo, dont bénéficièrent surtout 14 mille familles de colons, des Serbes et des Monténégrins amenés des autres contrées de la Yougoslavie.

années 1919-1941, les Albanais furent dépossédés de force de presque 200 mille hectares, soit de la moitié de la terre arable, dans l'intérêt des Serbes locaux et notamment de 14 mille familles de colons nouvellement installés. Après la Seconde Guerre mondiale, le résultat de cette politique spécifique fut la diminution du PIB (et des revenus par habitant) : en comparaison avec la moyenne yougoslave, le rapport était de 1 à 4 en 1989, alors qu'il avait été de 1 à 2 en 1947. Ces conséquences, qui étaient la preuve de l'appauvrissement programmé des Albanais, ne pouvaient être réparées que dans un Kosovo indépendant de la Serbie⁷.

Quatrièmement, le Kosovo devait être indépendant, car il s'est toujours senti albanais. Il suffit de rappeler la réaction de masse de sa population, en 1878, pour s'opposer aux décisions du Congrès de Berlin relatives au morcellement des territoires albanais, les programmes nationaux de la période entre les deux guerres, les décisions de la Conférence de Bujan et de la Seconde Ligue de Prizren, au cours de la Seconde Guerre mondiale, les mouvements clandestins et les démarches légales durant la période entre 1945 et 1999, la résistance organisée et spontanée contre la domination serbe tout au long du XX^e siècle, etc⁸.

Cinquièmement, le Kosovo devait être indépendant car la domination serbe l'empêchait de s'intégrer naturellement dans la région et de devenir un facteur de stabilité. La politique imposant son intégration violente, discriminatoire et sa soumission à la Serbie et à la Fédération, ainsi que le placement des Albanais à des positions d'infériorité expliquent suffisamment pourquoi le Kosovo est devenu un foyer de tension dans la région⁹.

Sixièmement, même sur le plan juridique, selon les estimations des spécialistes de la question, le Kosovo ne manque pas d'argument pour être indépendant de la Serbie. Une période de

⁷ En plus de *Vjetari Statistikor i KSA të Kosovës (Statistički Godišnjak Srbije)* et des auteurs M. Obradović, M. Roux, N. Malcolm, J. Reuter, voir aussi Musa Limani, *Politika ekonomike*, Prishtina, 1994 ; Marenglen Verli, *Ekonomia e Kosovës në vargojtë e politikës jugosllave (1945-1990)*, Mësonjëtorja e Parë, Tirana, 2000, etc.

⁸ Voir les programmes de la Ligue albanaise de Prizren (de 1878), du Comité pour la Défense Nationale du Kosovo (de 1918 et 1920), la Résolution de Bujan (de 1944), l'Assemblée de Kaçanik (de 1990), qui sont tous des documents publiés depuis longtemps. Une information plus détaillée à leur sujet peut être trouvée dans *Historia e Shqipërisë*, vol. II et III, Tirana, 1984, ainsi que chez les auteurs N. Malcolm, J. Reuter, M. Vickers, K. Frashëri, L. Culaj, L. Rushiti, M. Pirraku, L. Nasi, A. Lalaj, H. Bajrami, M. Verli, S. Basha, I. Hoti, M. Kodra, H. Purellku, etc.

⁹ Voir les références susmentionnées.

presque un siècle et tout particulièrement celle allant de 1999 à 2006 sont là pour confirmer que la population albanaise du Kosovo est déterminée à s'autogouverner et à être totalement indépendante de la Serbie, même au prix de sacrifices collectifs¹⁰.

Septièmement, le Kosovo devait être indépendant car aucun organisme international ne pouvait assumer la responsabilité de renier le droit à l'autodétermination et à l'indépendance à une majorité écrasante de population vivant sur un territoire clairement défini et prête à montrer publiquement sa volonté par la voie du suffrage autant de fois que cela serait jugé nécessaire. Aussi bien les organisations internationales universelles comme les Nations unies que les États-Unis et l'Union européenne ou encore l'OTAN sont déterminés à garantir l'intégrité, la stabilité et le développement durable dans la région dans le respect des droits de l'homme, y compris les droits nationaux et la volonté de la majorité¹¹.

Huitièmement, la politique menée dans les années 1990 par la Serbie à l'encontre des Albanais du Kosovo, marquée profondément par l'exclusion et le nettoyage ethnique radical, a fait de la lutte armée pour l'indépendance une nécessité impérieuse et a fourni aux Albanais et au facteur démocratique international le principal argument sur le besoin de soustraire le Kosovo à la domination serbe et de proclamer son indépendance.

Si la question de l'indépendance complète du Kosovo par rapport à la Serbie était non seulement juste, mais aussi vitale pour les Albanais, on ne peut pas dire qu'elle l'était également pour la nation serbe. Les Serbes auraient dû être, après les Albanais, les plus intéressés à une solution juste de la question kosovare, or jusqu'à ce jour ils n'ont généralement pas pris en compte les intérêts albanais. La communauté serbe vivant au Kosovo n'est qu'une minorité. Mais les Serbes ont toujours considérée ce territoire comme une région stratégique qui liait la Serbie à la convoitée Macédoine, qui permettait de consolider les positions serbes en Yougoslavie, qui donnait la possibilité de prétendre avec arrogance à un débouché en Adriatique méridionale en passant à travers l'Albanie du Nord et qui était d'ailleurs non seulement une région riche et intéressante pour l'économie de la Serbie, mais encore un amortisseur en cas de crises et de troubles sociaux. Quant aux mythes qui présentent le Kosovo

¹⁰ D'abondants arguments dans ce sens sont fournis par N. Malcolm, mais aussi par M. Vickers, J. Pettifer, P. Nushi, G. Zajmi, A. Lalaj, Sh. Maliqi, E. Hasani, etc.

¹¹ Voir les actes internationaux et quelques récentes déclarations de leaders mondiaux.

comme un « berceau de la Serbie », ce ne sont que des moyens de justification auxquels l'élite serbe a eu recours pour camoufler ses objectifs politiques de créer « la Grande Serbie ».

Des plans et des optiques de cette nature ont empêché aux milieux dirigeants de la Serbie, mais aussi à une partie de la population serbe, de considérer et traiter leurs voisins albanais non pas comme des ennemis, mais comme partenaires. Les documents publiés sont largement suffisants pour confirmer que l'objectif constant de la Serbie a été le nettoyage ethnique au Kosovo, ainsi que le nouveau morcellement ou l'affaiblissement et la soumission de l'État albanais¹². Par conséquent, les Albanais du Kosovo n'ont jamais été traités normalement et encore moins autorisés à décider eux-mêmes de leur propre avenir. Ils ont subi des pertes considérables en vies humaines, des obstacles à la croissance démographique naturelle, une paralysie économique, de grands problèmes sociaux, scolaires, culturels, des traumatismes spirituels collectifs et ainsi de suite¹³.

Une telle politique appliquée sur les Albanais ne pouvait pas ne pas creuser, comme ce fut le cas, un fossé profond entre eux et les Serbes.

Mais ces projets et points de vue anachroniques, encore présents auprès de l'élite politique serbe et, en raison d'un endoctrinement séculaire, même auprès d'une masse considérable du peuple serbe, allaient contre le cours de l'histoire et l'évolution générale des rapports internationaux. Cette attitude surannée de la Serbie et la propension paranoïaque au diktat de son leadership menèrent à la désintégration violente de la Fédération yougoslave.

¹² Voir à ce sujet de nombreuses plates-formes connues, comme la « *Načertanije* » de 1844, les élaborations des intellectuels du « Club serbe de la culture » dans les années 1930, notamment celles de 1937 et de 1944 de l'académicien Vasa Čubrilović, celles de Stevan Molević, des diplomates Ivo Andrić et Ivan Vukotić, la Convention relative aux expulsions de 1938 et d'autres accords, ensuite le Mémoire des académiciens serbes de l'année 1986, ainsi que nombre de déclarations et d'actes de hauts officiels comme Milošević, etc.

¹³ La conséquence de cette politique sont des dizaines de milliers de morts et de portés disparus (dont plus de 10 mille rien qu'au cours des années 1998-1999), des centaines de milliers de personnes déplacées (dont un million environ en 1966, des centaines de milliers en 1998 et environ un million d'autres seulement durant le printemps 1999 qui, grâce à l'engagement du facteur international, ont pu retourner au Kosovo après le départ des troupes serbes), un nombre incalculable d'Albanais victimes de mauvais traitements, d'expropriations et de pillages, des dégâts et des destructions massives, un taux élevé d'analphabétisme, un faible standard de vie, etc.

Survenue immédiatement après la chute du Mur de Berlin et la fin de la Guerre Froide en 1989, cette désintégration posa de nouveaux problèmes devant la communauté internationale et ses organismes concernant le rétablissement de la paix et de l'entente dans la région des Balkans et notamment dans les territoires de l'ex-Yougoslavie.

Dans ce contexte, le rôle du traité de l'Atlantique Nord (OTAN), créé le 4 avril 1949 avec, initialement, la participation de douze pays (Belgique, Canada, Pays-Bas, Danemark, France, Islande, Italie, Luxembourg, Norvège, Portugal, Grande Bretagne et Etats-Unis)¹⁴, fut décisif. La désagrégation du Pacte de Varsovie en 1991 (il avait été créé le 14 mai 1955, après l'adhésion de l'Allemagne de l'Ouest à l'OTAN le 9 mai) a privé l'OTAN de son rival traditionnel et a posé le besoin impératif de procéder à une réévaluation de ses objectifs stratégiques et de sa nature¹⁵.

Les nouveaux objectifs de l'OTAN comprenaient aussi son extension géographique, voire même dans les territoires de pays anciennement ennemis. Cela commença avec la réunification allemande le 3 octobre 1990 et se poursuivit avec la restructuration des forces armées et les interventions en vue d'éviter des catastrophes humanitaires (comme celles en Bosnie et au Kosovo), pour se réorienter aussi, au XXI^e siècle, vers la lutte contre le terrorisme international, les actions en vue garantir la stabilité (en Afghanistan) et les missions d'entraînement (en Irak), etc.¹⁶

L'opération de l'OTAN au Kosovo, lancée le 24 mars 1999, a une histoire qui est liée à la présence antérieure de ce pacte en ex-Yougoslavie dans l'objectif d'éviter la catastrophe humanitaire et la déstabilisation de toute la région de l'Europe du Sud-Est, avec un souci de justice et de respect des principes de base des traités internationaux, sur la base desquels fonctionne même l'ONU.

¹⁴ La Grèce et la Turquie furent admises à l'OTAN le 18 février 1952, l'Allemagne de l'Ouest le 9 mai 1955, l'Espagne le 30 mai 1982, la République tchèque, la Hongrie et la Pologne le 12 mars 1999, la Bulgarie, l'Estonie, le Lettonie, la Lituanie, la Roumanie, la Slovaquie et la Slovénie le 29 mars 2004. En avril 2008, la Croatie et l'Albanie furent invitées à devenir membres de cette organisation qu'elles ont rejoint le 4 avril 2009.

¹⁵ *Fjalori Enciklopedik Shqiptar*, éd. de l'Académie des Sciences d'Albanie, Tirana, 1985, p. 1107. Le Traité de Varsovie rassemblait l'URSS, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Bulgarie, la Roumanie, l'Albanie (jusqu'en 1968) et l'Allemagne de l'Est. Voir aussi Elmaz Lecu, *NATO dhe Shqipëria*, Tirana, 1999, p. 110.

¹⁶ En 1994, l'OTAN est intervenue en Bosnie, en 1999 au Kosovo, alors qu'après les événements du 11 septembre 2001 aux États-Unis, la priorité est accordée à la lutte contre le terrorisme ; en janvier 2004, des troupes ont été envoyées en Afghanistan et, en août 2004, en Irak.

Le conflit sévère éclaté en Bosnie à l'instigation de la Serbie a dicté la première intervention de l'OTAN dans le cadre de l'opération codée « Sharp Guard », entre juin 1993 et octobre 1996, qui a permis d'imposer l'embargo et les sanctions économiques contre la Yougoslavie, ainsi que d'entreprendre, le 28 février 1994, la première action militaire qui s'est conclue par l'abattage en Bosnie Centrale de 4 avions serbes qui avaient violé l'espace aérien interdit aux vols. Ce sont les frappes aériennes de l'OTAN sur l'armée de la Srpska Republika, en août 1995, juste après le massacre de Srebrenica, qui ont contribué à mettre un terme au conflit en Bosnie et qui ont conduit aux Accords de Dayton, suite auxquels les forces de maintien de la paix ont pu s'y installer de décembre 1996 jusqu'en décembre 2004¹⁷.

Dans le cadre de sa réorientation durant la période après la Guerre froide, l'OTAN a organisé de larges forums de coopération régionale comme le « Partenariat pour la Paix », où l'Albanie s'est engagée sérieusement. Elle a été le premier pays qui a signé cet accord, voire le premier pays d'Europe centrale et orientale qui a demandé officiellement de rejoindre l'OTAN. D'autres initiatives dans ce sens ont été « le Dialogue méditerranéen » et « le Conseil de partenariat euro-atlantique ». En outre, le Conseil conjoint permanent OTAN-Russie a été créé en 1998¹⁸.

De la sorte, l'OTAN avait préparé le terrain en vue d'une intervention au Kosovo, où la violence à l'encontre des Albanais, qui s'escaladait sans cesse depuis 1988 et particulièrement depuis 1990, avait conduit à une situation grosse de conséquences incalculables. En 1995, à Dayton, la question kosovare avait été éludée malgré les efforts menés avec abnégation de la part du leader albanais Ibrahim Rugova, le président kosovar élu par référendum, dans l'objectif de la mettre sur la voie de la solution par des moyens pacifiques. Après, pour faire face à la violence serbe et pour survivre, les Albanais ont dû radicaliser leur résistance. L'apparition de l'Armée de libération du Kosovo (UÇK) au milieu des années 90 et notamment l'escalade des actions à main armée en 1998, quand 50 mille troupes de l'armée, de la police et des paramilitaires serbes de S. Milošević (10 mille soldats, 30 mille policiers et 10 mille paramilitaires) terrorisaient toute la population albanaise qui était défendue par 12 à 20 mille combattants de l'UÇK, ont aggravé la situation et fait apparaître la

¹⁷ Elmaz Leci, *ibid.*, p. 157. Le 8 juillet 1997, la Hongrie, la Pologne et la République tchèque ont été invitées à rejoindre l'OTAN. Elles en sont devenues membres en mars 1999.

¹⁸ *Ibid.*

menace d'une nouvelle catastrophe humanitaire sans précédent dans les Balkans, où une déstabilisation explosive risquait de s'emparer également de l'Albanie et de la Macédoine¹⁹.

Dans les circonstances d'une réévaluation de la situation à tous les niveaux de la communauté internationale et du renforcement de la conviction que l'UÇK n'était pas un groupement terroriste, mais une partie qui avait du poids dans la solution politique et militaire, les structures de l'OTAN se sont préparées à intervenir au Kosovo. Les objectifs de l'OTAN dans cet engagement, en plus de l'intérêt prioritaire d'intégrer aussi rapidement que possible des Balkans en Europe et, dans le cas concret, de l'urgence d'empêcher une catastrophe humanitaire, étaient de sauvegarder les droits civils de la population concernée et les droits de l'homme en général, ainsi que de contribuer à obtenir un statut politique pour le Kosovo²⁰.

Pour l'OTAN, le Kosovo n'était pas seulement une crise immédiate, mais aussi le reflet de la complexité des défis concernant la sécurité après la Guerre Froide.

La Conférence de Rambouillet, tenue au début de l'année 1999, a montré que la Serbie de S. Milošević était déterminée à dédaigner la Résolution 1244 de l'ONU sur le Kosovo et à poursuivre obstinément, positionnée contre tout le monde, le cours de la terreur, de la violence et le nettoyage ethnique contre les Albanais du Kosovo, indépendamment du fait que ses actes bafouaient tout droit humain et national d'un peuple tout entier et déstabilisaient l'ensemble de la région des Balkans²¹.

Après avoir essayé tous les instruments pacifiques et entrepris toutes les démarches diplomatiques afin d'arrêter la main assassine de S. Milošević qui avait lancé entre temps une opération de nettoyage ethnique sans précédent en déportant vers les pays voisins environ 800 mille personnes, soit la moitié de la population du Kosovo, et en organisant une vraie chasse à l'homme contre ceux qui s'étaient réfugiés dans les forêts, l'OTAN a finalement décidé à l'unanimité d'intervenir militairement. Avec l'accord sans réserves des plus hautes personnalités des pays membres du pacte, dont le président des États-Unis Bill Clinton, le premier ministre britannique Tony Blair et le secrétaire général de l'OTAN Javier Solana, le 24 mars 1999 à 19 heures, le général américain Wesley Clark, commandant les forces

¹⁹ *Ibid.* Voir aussi, Sylë Ukshini, *Kosova dhe Perëndimi*, Prishtina, 2001, p. 45, 48, 86, 105 ; Edita Tahiri, *Konferenca e Rambujesë (Procesi negociator e dokumentet)*, éd. Dukagjini, Peja, 2001, p. 22-23.

²⁰ *Ibid.*

²¹ E. Tahiri, *op. cit.*, p. 9, 21, 34, 41-57.

alliées de l'OTAN, a donné l'ordre aux forces de l'air de bombarder les objectifs militaires et stratégiques serbes au Kosovo et en Serbie. « Nous sommes en train d'agir, a déclaré ces jours-là le président Clinton, afin d'arrêter la répression brutale de Milošević... Nous agissons maintenant car, si les Balkans deviennent un lieu de meurtres brutaux et de déplacements de masse, il sera ensuite trop tard ». Plus de mille avions de guerre de l'OTAN, suite à un engagement sans précédent dans l'histoire de l'alliance, au bout de onze semaines de bombardements, sans avoir besoin d'opérations terrestres, ont mis à genoux le 11 juin 1999 la machine de guerre de Milošević et la volonté de l'élite politique serbe de continuer l'aventure de l'affrontement avec la plus grande alliance de tous les temps²².

L'engagement de l'OTAN à la solution de la crise au Kosovo a montré le sérieux et la détermination de cette alliance à garantir à tous prix la paix et à défendre les valeurs de la civilisation européenne. Au cinquantenaire de sa création, l'OTAN s'est confirmée un bouclier des principes proclamés. La décision de l'OTAN relative au Kosovo peut être considérée aussi comme un tournant de sa part en matière d'initiatives indépendantes par rapport à l'ONU en cas d'urgence.

L'opération Force Alliée a contraint Belgrade à accepter la solution offerte par l'ONU, donc le départ des forces et de l'administration serbes et la mise du Kosovo sous une administration internationale jusqu'à une décision de son statut final. Cette opération a sauvé le Kosovo des massacres de masse et du nettoyage ethnique, épargnant des milliers de vies humaines et empêchant la répétition des bains de sang connus en Bosnie. Elle a également opéré un changement de plus en plus visible des mentalités de la nation serbe qui s'éloigne de ses vieilles conceptions du monde.

En même temps avec les opérations militaires au Kosovo, l'OTAN a installé en Albanie une force terrestre (ACE) appelée AFOR (Albanian Force), afin de distribuer des aides humanitaires aux réfugiés kosovars. Plus tard, l'OTAN a contribué à la création de la KFOR, une force dirigée par l'OTAN sous mandat de l'ONU, qui a accompli une mission militaire en assurant la paix nécessaire au déploiement de l'activité de la MINUK, l'administration internationale du Kosovo.

L'ouverture des négociations sur le statut du Kosovo, en 2006-2007, bien que les positions des parties aient été diamétralement opposées, constituait de toute manière le premier pas dans le bon

²² Bulletin de l'ATA, Tirana, le 12 juin 1999.

sens, car elle offrait aux Albanais et aux Serbes la grande chance de nouer de nouveaux rapports qui mèneront, sans nul doute, vers la stabilité, le développement et l'intégration de l'ensemble de la région. De nombreux analystes ont reconnu que le rapport de dépendance servi par la Serbie aux Albanais du Kosovo n'a jamais pu produire suffisamment de démocratie, de paix et de prospérité, ni au Kosovo, ni en Serbie, ni dans la région. La décision du Monténégro de se détacher de la Serbie a effacé tout dilemme pour la communauté internationale quant à la façon dont serait résolue la question kosovare.

En Serbie, l'élite politique ne peut pas ne pas comprendre que deux États albanais dans les Balkans ne rompent pas les équilibres et ne mettent pas en cause la paix et la sécurité régionale. Les Serbes savent bien aussi que le Kosovo, soumis à leurs anciennes formes de contrôle, ne présenterait pas d'intérêt économique pour la Serbie et que cette situation finirait encore par empêcher de se dégager leurs propres énergies intellectuelles et économiques, nécessaires au développement de leur pays et à son intégration européenne. Pour les Serbes il est clair que l'Albanie et le Kosovo sont intéressés à l'intégration européenne et que cette orientation est garantie par les intérêts de l'Union européenne et des États-Unis. Il est impossible que les Serbes n'aient pas remarqué que les Albanais ne tiennent en grande estime et ne souhaitent que des rapports ouverts et amicaux dans la région, étant conscients que ce sont tous les 60 millions d'habitants et pas seulement les 6-7 millions d'Albanais qui donnent à cette région les dimensions nécessaires d'un marché susceptible d'attirer de sérieux investissements occidentaux. Après l'intervention de l'OTAN, on a vu s'accroître le nombre des Serbes qui ont compris que le temps de l'ancienne politique est déjà révolu, que l'Union européenne et les États-Unis souhaitent que les Balkans passent de la phase de la stabilité à celle du développement régional²³. C'est précisément dans ce cadre que beaucoup de pays membres de l'ONU, l'Union européenne, les États-Unis et l'OTAN ont considéré la solution de la question de la souveraineté et du développement des Albanais du Kosovo et, bien entendu, même celles du statut et des standards nécessaires à la minorité serbe. L'intégration européenne de l'ensemble de cette région ne peut avoir de succès que sur la base du respect des droits naturels de tout le monde, de chaque nation, de

²³ Voir à ce sujet l'interview du professeur américain John Lamp, expert des questions d'Europe Orientale et des Balkans, publiée dans le journal « ABC » du 29 avril 2006.

chaque minorité, ainsi que sur leur égalité de chances quant au développement économique, culturel, etc.

En Serbie, plus de voix se sont levées pour appeler à faire preuve de courage et à avancer dans le bon sens, car l'indépendance du Kosovo et celle du Monténégro (décidée par le référendum du 21 mai 2006) mettraient les parties dans des rapports normaux de partenariat.

Ce n'est que de cette manière que les deux États albanais, mais aussi la Serbie, parviendraient à passer de la phase du besoin d'aides à celle des investissements habituels, du chômage et de la récession à la croissance économique, et à venir à bout des rancunes du passé.

L'indépendance du Kosovo servirait de facteur majeur de stabilité même par le fait que, ayant besoin de développement, d'investissements et de progrès, le Kosovo garantirait lui-même une stabilité intérieure à ses propres citoyens. Aucun autre projet à part son indépendance ne pourrait y apporter la paix et la stabilité, non seulement pour lui, mais encore pour l'ensemble du monde albanais dans les Balkans et, par conséquent, pour toute la région.

Or les Serbes n'ont pas encore trouvé une solution appropriée proche de celle revendiquée avec insistance par les Albanais, la création de l'État ou de la République indépendante du Kosovo, sans aucun lien spécial avec la Serbie. Un tel positionnement a provoqué du retard dans l'eupéanisation de la Serbie et des Balkans et a créé les prémisses d'une manipulation des Balkaniques.

La question kosovare a été échafaudée jadis aux dépens des intérêts des Albanais, entraînant pour eux une tragédie de presque un siècle mais aussi la déstabilisation de la région, aussi ne pouvait-elle aboutir qu'à l'indépendance du Kosovo.

Les Albanais ont toujours eu l'intime conviction que l'Union européenne et les États-Unis ont toutes les possibilités de persuader ceux qui se refusent de reconnaître l'indépendance du Kosovo que cette indépendance est un pas constructif dans l'intérêt de l'ensemble du monde démocratique. Ils espèrent également que tous les pays démocratiques et l'opinion publique démocratique mondiale seront d'accord avec la juste solution de la question kosovare.

Neuf ans après, le 17 février 2008, sur la base du paquet de propositions de l'envoyé spécial de l'ONU, Martti Ahtisaari, le Kosovo a proclamé son indépendance en apportant à la communauté internationale toutes ses garanties que la plus jeune République d'Europe respectera les traités internationaux et sera une démocratie

et un facteur de stabilité dans la région²⁴. Malgré la complexité des circonstances, cette indépendance a été reconnue en peu de temps par des dizaines de pays, dont les États-Unis et les plus puissantes démocraties européennes.

Ainsi, grâce à l'engagement constructif de la communauté internationale et à l'intervention directe de l'OTAN aux côtés du peuple albanais du Kosovo et de ses combattants de l'UÇK, la question kosovare a-t-elle été résolue de manière acceptable, en contribuant à la solution de la question albanaise en général et à la création d'un esprit de rapports constructifs et démocratiques entre les nations des Balkans.

La reconnaissance des Albanais vis-à-vis de l'OTAN et leur disposition à servir avec dévouement dans ses structures en faveur de la paix et de la stabilité internationale sont déjà notoires. L'adhésion de la République d'Albanie à l'OTAN, le 4 avril 2009 frayera le chemin à une prochaine adhésion de la République du Kosovo aussi. De la sorte, les Albanais, Occidentaux dans leurs tendances, traverseront finalement une période de zigzags et mettront à profit de la possibilité historique d'intégrer toutes les structures euro-atlantiques, non seulement militaires, mais aussi économiques, culturelles, etc.

De conclure, nous aimerions souligner deux messages que transmet la politique de l'OTAN à l'égard des Albanais, en Albanie, au Kosovo et ailleurs. Premièrement, on peut affirmer que, sans nul doute, le rôle des Albanais et leur position stratégique dans les Balkans ont été réévalués après la Guerre Froide et qu'ils sont très importants, peut-être plus importants que jamais depuis le XV^e siècle ou l'époque de Skanderbeg. Deuxièmement, le soutien que l'OTAN accorde aux Albanais témoigne du fait que les aspects nationaux ou religieux n'influent pas sur l'activité de cette alliance qui ne se laisse guider que par les principes de la sécurité et du maintien de la paix dans le monde, de la démocratie, de la justice et du progrès.

²⁴ Bulletin de l'ATA, Tirana, le 17 février 2008.

Jean-Paul CHAMPSEIX

**SUR DES RIVES OPPOSÉES :
IVO ANDRIĆ ET ISMAÏL KADARÉ**

Ismaïl Kadaré, lorsqu'il entreprit *Le Pont aux trois arches*¹ en 1976, était en situation difficile. Les protestations du parti communiste albanais à l'encontre du roman *L'Hiver de la grande solitude*, narrant la rupture entre l'Albanie et l'Union Soviétique, furent telles qu'elles parvinrent à empêcher toute traduction de l'ouvrage. L'auteur, furieux, eut l'imprudence de proposer à la publication un poème macabre, *Les Pachas rouges*, qui vilipendait la bureaucratie. Le texte fut taxé de « sinistre tract contre-révolutionnaire ». Après deux semaines d'angoisse, l'écrivain fut convoqué par des émissaires du Comité Central afin d'examiner son « autocritique », rite nécessaire pour obtenir le pardon. Il affirma n'avoir pas eu l'intention de nuire au régime et argua de sa célébrité à l'étranger qui lui avait fait perdre toute mesure. Lorsque les censeurs demandèrent à l'auteur lui-même quelle peine il méritait, il déclara qu'il lui serait profitable de vivre quelque temps au contact du peuple, en Albanie centrale. Il y fut envoyé à la fin de l'année 1975, et reçut le ferme conseil de bien vouloir cesser d'écrire².

Ismaïl Kadaré n'obtempéra pas et composa alors ce roman de facture classique, *Le Pont aux trois arches*, qui obéit à une préoccupation lancinante. Suite à la révolution culturelle d'inspiration maoïste, très destructrice des coutumes, des croyances, de l'artisanat et de l'architecture, l'écrivain voulait préserver le souvenir d'une Albanie que le pouvoir cherchait opiniâtrement à anéantir. Il écrit, à propos de cette époque :

L'Albanie se défaisait sous nos yeux. Telle une icône vermoulue, elle vieillissait jour après jour, se défigurait, s'étiolait. S'il me restait encore quelque bonne raison d'être écrivain... la seule,

¹ Le roman est achevé et publié en 1978. Ismaïl Kadaré, *Ura me tri harqe*, Tirana, Vepra letrare (Œuvres littéraires), Volume VIII, 1981. *Le Pont aux trois arches*, Œuvres, Volume I, Paris, Fayard, 1993, traduction de Jusuf Vrioni.

² Ismaïl Kadaré, *Le Poids de la Croix*, Paris, Fayard, 1991, traduction de Jusuf Vrioni, p. 384.

*la première et la dernière raison était celle-là: essayer de restaurer l'icône. Pour que les générations à venir, quand elles gratteraient le vernis de cette époque sans merci, redécouvrent l'image intacte*³.

Cette intention en recoupait indiscutablement une autre: rivaliser avec le célèbre auteur, Ivo Andrić. Le titre du roman, *Le Pont aux trois arches*, évoque irrésistiblement l'ouvrage de l'écrivain yougoslave, d'origine bosniaque, *Le Pont sur la Drina*⁴. Ce texte fut composé de juillet 1942 à décembre 1943, dans Belgrade occupé où Ivo Andrić vivait retiré. Publié en 1945, cette oeuvre, écrite en serbo-croate, devint vite un classique dans son pays. Elle contribua grandement à faire obtenir à son auteur le Prix Nobel en 1961. Ismaïl Kadaré évoque d'ailleurs ce roman dans son ouvrage *Le Crépuscule des dieux de la steppe*⁵. Ces deux textes rivaux, loin de montrer une communauté de vue, témoignent de la radicale différence qui oppose les univers de ces écrivains pourtant géographiquement voisins.

1) Le pont : ailes d'ange ou tour de Babel?

La figure originelle du pont diffère grandement chez les deux auteurs. Dans *Le Pont sur la Drina*, le hoxha de Višegrad raconte que le diable, mécontent de la surface lisse de la terre créée par Allah, la griffa profondément. Les anges, dépêchés pour réparer les dégâts du Malin, trouvèrent vite la solution:

[...] ils déployèrent leurs ailes à ces endroits et les gens purent franchir les rivières en passant sur leurs ailes⁶.

Le pont présente donc un caractère bénéfique et sacré. Il est une incrustation du monde céleste sur la terre. Les ailes, assurant le lien entre le monde divin et le monde sensible, autorisent les rencontres entre les créatures humaines. Par l'envoi de ses émissaires,

³ *Ibid.*, p. 401.

⁴ Ivo Andrić, *Na Drini cuprija*, Belgrade, Prosveta, 1990. *Le Pont sur la Drina*, Paris, Belfond, 1994, traduction de Pascale Delpech.

⁵ Ismaïl Kadaré, *Le Crépuscule des dieux de la steppe*, Paris, Fayard, 1981, traduction française de Jusuf Vrioni, p. 35.

« De nouveau, je pensai que c'était peut-être le moment de lui raconter l'autre légende, celle de l'emmurée dans le pont, dont les variantes existaient aussi chez tous les peuples des Balkans. C'était une de ces variantes, précisément celle de Bosnie, qu'Ivo Andrić avait choisie comme fond de son roman *Le Pont sur la Drina*, qui lui avait valu le prix Nobel. En Balkanique que j'étais, j'appréciais beaucoup son livre, et pourtant j'étais persuadé que, comme dans le cas de la ballade de la parole donnée, la variante albanaise, étant la plus ancienne, était sans aucun doute aussi la plus belle. »

⁶ Ivo Andrić, *Le Pont sur la Drina*, Paris, Belfond, 1994, traduction de Pascale Delpech, p. 257.

Dieu guide les croyants et incite aux déplacements. Le hoxha souligne:

*C'est ainsi que les hommes apprirent des anges célestes comment on fait des ponts. Et c'est pourquoi la construction d'un pont représente, après celle d'une fontaine, la plus sacrée des oeuvres, et y toucher est le plus grand des péchés, car cette construction de Mehmed-Pacha a son ange gardien qui la protège aussi longtemps que Dieu a décidé qu'elle existerait*⁷.

Il en va tout autrement dans l'ouvrage d'Ismaïl Kadaré. Certes, il existe bien un modèle divin du pont qui n'est autre que l'arc-en-ciel. Toutefois, il reste bien fugace et abstrait car, selon le narrateur, le moine Gjon, tout dégénère irrémédiablement entre les mains de l'homme. Le bouleversement que le pont provoque avec son chantier, le détournement des eaux et la boue fétide qui semble tout envahir, perturbe l'ordre de la nature. Plus grave encore, une tourmente linguistique s'abat sur le pays. Les émissaires de la compagnie de construction parlent une « langue infernale », « macédoine de mots », « galimatias », « bouillie de sons »⁸; les ouvriers du pont, une « langue hybride, insipide comme de l'eau bouillie »⁹ et le maître d'œuvre, un « salmigondis »¹⁰. Le pont réactive le mythe de Babel mais à l'envers. Ce sont des hommes déjà séparés par leur langue et aux origines inconnues qui bâtissent l'édifice. Contrairement au récit de la Bible¹¹, ils ne sont ni autochtones, ni frères. Ils se comprennent mal et n'œuvrent donc pas pour eux-mêmes. Disparates, ils ont été regroupés par la volonté d'un maître caché dont les intentions les dépassent. Ces ouvriers ne savent pas ce qu'ils édifient. La construction n'est pas verticale comme la tour de Babel qui visait le ciel. Elle n'est pas non plus un château qui protégerait les villageois des environs. Horizontale, elle est toute terrestre et cherche à ménager un passage à la surface de la terre. Le

⁷ *Ibid.*

⁸ *Le Pont aux trois arches*, Œuvres, Volume I, Paris, Fayard, 1993, traduction de Jusuf Vrioni, p. 416.

⁹ *Ibid.*, p. 434.

¹⁰ *Ibid.*, p. 482.

¹¹ « *Et c'est toute la terre, une seule lèvre, des paroles unies.*

Et c'est à leur départ du Levant,

Ils trouvent une faille en terre de Shin'ar et y habitent. [...]

Ils disent: Offrons, bâtissons-nous une ville et une tour

sa tête aux ciels, faisons-nous un nom

afin de ne pas être dispersés sur les faces de toute la terre. »

La Bible, Genèse, Tour de Babel (11, V 1, 2, 4), Paris, Desclée de Brouwer, 1989, traduction de André Chouraqui.

titre de l'ouvrage, évoquant les trois arches, souligne bien cette fonction d'enjambement de l'obstacle. Le châtement ne sera pas divin, comme dans l'épisode babélien, mais purement historique. La platitude du pont s'apparente tout à fait à la manière dont le moine Gjon décrit l'Empire anatolien. Il le voit comme une steppe immense qui n'est pas le produit d'une géographie mais d'une volonté d'arasement :

*Je voyais les hordes turques raboter le monde pour y étendre l'espace islamique*¹².

Les montagnes sont alors « réduites en poussier » et le pont est donc déjà, par sa forme, une enclave ottomane dans l'Albanie escarpée. La première menace, et la plus grave, touche sa langue, caractéristique essentielle, voire unique de son identité et de son unité. Elle est lourdement menacée par la langue du Sultan, du Coran, ainsi que par la multiplicité des idiomes de l'Empire ressentie comme une cacophonie destructrice¹³.

2) *Fil du temps et catastrophe*

Une telle divergence de conception fait endosser au pont des rôles bien distincts. Chez Ivo Andrić, il est un témoin majestueux qui ne change rien, fondamentalement, à l'Histoire. Il est bâti après la conquête ottomane, par un habitant du village devenu janissaire, puis vizir. L'édifice n'est pas un intrus, il est accepté des villageois. En temps de paix, tout particulièrement, il devient, avec sa « kapia », c'est à dire sa double terrasse, de part et d'autre de la voie carrossable, un espace social important consacré au repos, aux rencontres et aux discussions. Ce pont est une scène sur laquelle défilent les siècles jusqu'à la guerre de 1914. Son utilité pratique varie, en fonction des époques: au XVII^{ème} siècle, il suscite le développement économique de Višegrad, la bourgade endormie; au terme du roman, avec la venue du chemin de fer, il est délaissé et n'a plus qu'un caractère convivial et esthétique. Un lien indéfectible, cependant, unit la cité et l'édifice :

¹² Ismaïl Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, Œuvres, Volume I, Paris, Fayard, 1993, traduction de Jusuf Vrioni, p. 542.

¹³ La menace de l'abâtardissement de la langue albanaise, causée aussi bien par la langue de l'envahisseur que par « la langue de bois » stalinienne, suscite une immense crainte dans nombre d'œuvres comme *Le Crépuscule des dieux de la steppe*, *L'Hiver de la grande solitude*, *Novembre d'une capitale*, *La Niche de la honte* ou *Le Concert en fin de saison*.

*La bourgade a vécu du pont et a grandi en partant de lui comme d'une racine indestructible*¹⁴.

Du roman yougoslave se dégagent une clarté historique et une maîtrise érudite. Ainsi, le narrateur omniscient, embrassant une période de plusieurs siècles, fait montre d'une grande distance et commence significativement son récit par un survol géographique, quasi aérien, de la région. Ce détachement s'apparente à un certain fatalisme lorsque, périodiquement, les catastrophes surgissent. Pourtant, une douceur de vivre rayonne tout au long du texte car les événements, lucidement observés, ne peuvent jamais sérieusement entraver le cours de la vie des hommes. Les calamités naturelles et les épreuves politiques les plus douloureuses n'ont pas d'emprise durable. A propos des habitants de Višegrad, il est affirmé :

*[...] les gens de la ville n'aimaient guère se souvenir des choses désagréables et n'avaient pas l'habitude de se faire du souci à l'avance; ils avaient dans le sang la conscience que la vie véritable est faite de ces périodes de calme et qu'il serait insensé et vain de troubler ces rares moments de répit en aspirant à une autre existence, plus stable et plus constante, qui n'existait pas*¹⁵.

Les préoccupations familiales et amoureuses l'emportent sur l'Histoire, tenue à distance, d'où l'atmosphère apaisante et nonchalante qui se dégage des pages du roman. Un fatalisme patient, teinté, malgré tout, d'une certaine propension au bonheur, semble toujours l'emporter. C'est pour cette raison que l'ouvrage est une succession de contes et de nouvelles qui témoignent de l'aspect éphémère mais attachant de chaque génération, face à la pérennité souveraine du pont qui sert de fil conducteur. Ce pont sur la Drina est d'ailleurs bien réel. Il fut effectivement construit à Višegrad, en 1571, par Mehmet-Pacha Sokolovich, envoyé à l'âge de dix ans à Constantinople.

En revanche, le pont kadaréen qui traverse l'Ouyane maudite, rivière qui n'existe nulle part en Albanie, n'est pas localisé. Cet édifice revient dans plusieurs romans¹⁶, à des époques différentes et

¹⁴ Ivo Andrić, *Le Pont sur la Drina*, Paris, Belfond, 1994, traduction de Pascale Delpech, p. 8.

¹⁵ *Ibid.*, p. 117.

¹⁶ Le pont aux trois arches est à l'origine du nom de la célèbre famille albanaise, au service de la Porte, les Quprili, dans *Le Palais des rêves*. Il apparaît dans l'itinéraire de l'envoyé du Sultan, Tundj Hata, chargé, au XIX^{ème} siècle, de rapporter la tête d'Ali Pacha, dans *La Niche de la honte*. Le visage de l'emmuré, quatre siècles plus tard, est devenu un bas relief « raboté par le vent ». Le pont est également évoqué au XV^{ème} siècle par un soldat ottoman, au pied de la muraille de Chine, dans *La Grande Muraille*.

dans des lieux distincts, constituant, avec l'Auberge des Deux Robert, un point de repère essentiel de l'œuvre. Pour l'auteur, le pont est l'incarnation même de l'Histoire des Balkans, avec l'horreur qu'inévitablement elle charrie. C'est pourquoi, dans le chapitre « Notes sous forme d'inventaire » de l'ouvrage *Invitation à l'atelier de l'écrivain*, l'auteur albanais écrit :

*Un seul pont : celui aux trois arches, d'où irradie toujours le malheur*¹⁷.

Le narrateur est un chroniqueur inquiet qui pressent un désastre imminent, aussi la tension sous-jacente au récit est-elle constante. La construction est, d'emblée, associée au pouvoir et, par voie de conséquence, à la mort. En effet, les grands édifices, souvent présents dans les titres des ouvrages d'Ismaïl Kadaré, ainsi *La Pyramide*, *Chronique de la ville de pierre*, *Le Palais des Rêves*, *La Niche de la honte* ou *La Grande Muraille*, sont invariablement associés au meurtre. Un espion de l'Empire ottoman chargé de glaner les légendes locales, à des fins de manipulation des esprits, confie au moine :

*En fait, les grands édifices ressemblent tous à des crimes et, inversement, les crimes aussi ont quelque chose de commun avec les constructions... Il se mit à rire. Pour ma part, je ne vois pas entre eux une grande différence. Chaque fois que je me trouve devant une colonnade, je crois discerner des éclaboussures de sang sur le marbre, et un assassiné peut aussi bien tenir lieu de cathédrale...*¹⁸.

Le pont constitue une catastrophe aux prolongements inouïs, un véritable séisme politique et culturel. Dans une Albanie hors du temps et animiste, il est le signe d'une double intrusion, celle du monde marchand et celle de l'Empire ottoman. C'est pourquoi le roman est centré sur sa seule fondation, dans une contrée encore indépendante, mais fragile, désunie et économiquement dépassée, qui voit s'approcher inéluctablement les frontières de l'Asie. Il est un véritable cheval de Troie, figure habituelle dans l'œuvre d'Ismaïl Kadaré¹⁹. Comme à l'accoutumée, le pouvoir avance masqué, brouille les événements et intimide. L'érection du pont est l'objet d'une sourde rivalité entre les deux entreprises « Bacs et Radeaux » et « Ponts et Chaussées » et cette dernière ignore, semble-t-il, qu'elle

¹⁷ Ismaïl Kadaré, *Invitation à l'atelier de l'écrivain*, Paris, Fayard, 1991, traduction de Jusuf Vrioni, p. 246.

¹⁸ Ismaïl Kadaré, *Le Pont aux trois arches. Oeuvres*, Volume I, Paris, Fayard, 1993, traduction française de Jusuf Vrioni, p. 478.

¹⁹ Voir *Les Tambours de la pluie*, *Le Monstre*, *L'Hiver de la grande solitude*.

oeuvre pour l'Empire ottoman... Faux épileptique, derviches espions, émissaires suspects, rhapsodes soudoyés jalonnent une histoire qui restera, en partie, obscure. Le moine décide pourtant de prendre la plume, en assumant les risques qu'il encourt en affrontant un pouvoir puissant. A défaut de parvenir à déjouer le stratagème politique, il va tâcher de l'élucider :

Moi, Moine Gjon, fils de Gjorg Oukshama, sachant que l'on ne trouve dans notre langue rien des écrits dessus le pont de l'Ouyane maudite, et vu que, de surcroît, on continue de répandre au sujet dudit des légendes et rumeurs non fondées, maintenant donc que sa construction est achevée et qu'il a même été, par deux fois, arrosé de sang à ses fondements et à son sommet, j'ai décidé d'en écrire l'histoire²⁰.

3) La légende et le blasphème

L'usage que les deux auteurs font de la légende de l'Emmurée permet de mesurer ce qui les sépare. Rappelons qu'elle raconte l'histoire de l'édification d'un château dont l'assise nécessite un sacrifice humain. La femme du plus jeune des trois frères maçons est alors emmurée dans la construction mais implore, car elle veut pouvoir caresser, regarder, bercer et nourrir son fils:

*Laissez-moi dehors la main,
Laissez-moi dehors un oeil,
Laissez-moi dehors un pied,
Laissez-moi dehors un sein²¹.*

Ivo Andrić adopte une attitude de conteur qui doit quelque chose à l'Orient. Pour lui, cependant, la légende n'est qu'un moyen de simplifier et d'enjoliver le passé pour en conserver des traces dans une mémoire collective assez peu alerte :

Le peuple ne garde en mémoire et ne raconte que ce qu'il peut comprendre et réussit à transformer en légende. Tout le reste glisse sur lui sans laisser de traces profondes, avec l'indifférence muette des phénomènes naturels anonymes, sans toucher son imagination ni se graver dans son souvenir²².

L'écrivain yougoslave fait montre d'une certaine méfiance face à ces récits, certes révélateurs d'une mentalité locale mais teintés

²⁰ Ismaïl Kadaré, *Le Pont aux trois arches*, Œuvres, Volume I, Paris, Fayard, 1993, traduction de Jusuf Vrioni, p. 409.

²¹ *Chansonnier épique albanais*, Académie des sciences, Tirana, 1983.

²² Ivo Andrić, *Le Pont sur la Drina*, Paris, Belfond, 1994, traduction de Pascale Delpech, p. 25.

de naïveté et de superstition. Il convient même de se garder de ces contes trompeurs qui incitent aux combats. Ainsi, à l'approche des Autrichiens, le second du mufti tente d'insuffler un esprit de résistance en rappelant la légende qui affirme que la tombe d'un saint, creusée en amont du pont, arrêtera net les colonnes ennemies. Les paisibles musulmans de Višegrad se montrent sceptiques face aux affirmations du fanatique :

*[...] ils ne se montraient nullement disposés à mélanger la vie et la légende, et à compter sur l'aide des morts là où même les vivants ne pouvaient leur être d'aucun secours*²³.

La légende de l'Emmurée ne connaît pas un sort particulier. Elle est évoquée brièvement comme une histoire que l'on conte aux enfants. Elle constitue une variante car, dans le roman, ce sont des jumeaux qui sont emmurés. Elle n'a pour prolongement qu'une seule anecdote : une pauvre fille bègue et faible d'esprit accouche de deux enfants mort-nés. Elle rôde alors autour des échafaudages, cherchant à retrouver sa progéniture, quelque part, dans l'édifice²⁴. Il existe une seconde histoire qui s'apparente à la précédente : un Arabe noir, terreur des enfants, vivrait également dans une salle obscure du pilier central. Il s'agit du souvenir de l'adjoint du maître d'œuvre qui, lors de la construction, fut écrasé par une énorme pierre, précisément à cet endroit.

En revanche, Ismaïl Kadaré, qui a structuré une grande partie de son oeuvre autour des légendes, les tient en grande estime. Les rapprochant du mythe dont, selon lui, elles proviennent, il leur accorde une importante signification, fruit d'une méditation et d'une élaboration collectives ancestrales²⁵. Pour le moine, chrétien sensible au symbolique, la légende de l'Emmurée signifierait que « toute grande action nécessite un sacrifice » :

*Je voulais lui dire aussi que les gouttes de sang de la légende n'étaient en réalité que des ruisseaux de sueur, mais que la sueur humaine est notoirement de condition servile, comparée au sang, qu'elle est anonyme et que, de ce fait, nul n'a composé de chant ou de ballade en son honneur. Il était donc naturel que, dans ce chant, des flots de sueur fussent représentés par quelques filets de sang*²⁶.

Il comprend, peu à peu, avec effarement, que la légende est manipulée pour servir une sordide lutte d'influence. L'âpre

²³ *Ibid.*, p. 142.

²⁴ *Ibid.*, p. 36.

²⁵ Voir *Qui a ramené Doruntine?*, *Le Concert en fin de saison*.

²⁶ Ismaïl Kadaré, *Le Pont aux trois arches*. Œuvres, Volume I, Paris, Fayard, 1993, traduction française de Jusuf Vrioni, p. 480.

concurrence qui oppose les deux entreprises « Bacs et radeaux » et « Ponts et chaussées » les conduit à utiliser à leur profit l'antique légende. La première fait courir le bruit que les nymphes des eaux s'opposent au projet de construction; la seconde, qu'il conviendrait, pour les apaiser, de procéder à un sacrifice humain. Tout est subterfuge et destiné à abuser les naïfs Albanais. « Bacs et Radeaux » emploie des saboteurs; sa rivale, « Ponts et Chaussées », a assassiné l'un d'entre eux.

Puisqu'elle sert aux besoins d'une cause qui lui est étrangère, la légende est naturellement bafouée. « Ponts et Chaussées » fait savoir que la personne sacrifiée ne sera naturellement pas désignée par le hasard mais dûment rémunérée sur la base du volontariat. Dans la légende, le château qui incorporait la mère trouvait de fortes assises, et le fils en devenait le seigneur. Le sacrifice amenait donc un changement de statut de l'enfant qui, issu d'une humble famille, devenait roi. Ainsi, ce sacrifice était une élection. Avec la triviale récompense en argent, il devient un suicide salarié.

De plus, l'emmuré est un homme. Il s'agit, évidemment, d'un des saboteurs du pont qui a été capturé. Le meurtre est camouflé grâce à la légende. Le corps est aspergé de chaux qui semble du « lait d'éternité », ce qui rapproche du récit initial. Toutefois, ce lait n'est pas nourricier comme celui de la femme emmurée, il sert, par sa blancheur, à masquer la blessure sanglante que la victime porte au cou. Le sacrifice est devenu supplice et le pont est « enceint » de la mort. Il s'agit bien d'une gestation à l'envers. Ainsi la légende modifiée exprime le contraire de son modèle. Pour mieux signifier le scandale et le grotesque de l'interversión, la couche de chaux est comparée à un voile de mariée...

Contre les principes du réalisme socialiste albanais, qui cherchait à les prohiber comme « survivances superstitieuses », Kadaré montre, dans son ouvrage, la valeur des légendes. Il stigmatise l'aveuglement et la perfidie d'un pouvoir matérialiste qui croit possible de manipuler impunément le sacré, et met en péril toute la communauté. Suite au faux sacrifice, c'est la tradition tout entière qui s'est trouvée perturbée. Le corps, qui n'est pas inhumé, se pétrifie aux yeux de tous, et la famille a oublié de pleurer le mort. Le recours tardif à des pleureuses professionnelles reste vain car, inexplicablement, elles ne parviennent pas à tirer de leur gorge le moindre sanglot. Gjon, en homme avisé, s'attend au pire:

Cette légende, ces gens l'avaient ressuscitée comme une arme ancienne retrouvée par hasard pour s'entre-déchirer. Malgré tout, il était encore trop tôt pour dire s'ils avaient réussi à la soumettre à

*leur dessein. Peut-être au contraire était-ce elle qui les avait pris à leur propre piège, avait dérangé leur cerveau pour les inciter ensuite à ce jeu sanglant ?*²⁷

Dans *Le Pont sur la Drina*, le sang coule également, mais sans valeur ni symbolique ni sacrificielle. Lors de sa construction, un petit groupe de chrétiens, fatigués des corvées et jugeant le pont inutile, décide de saboter le chantier. Une rumeur court que la fée des eaux se venge mais Abidaga, le terrible représentant du Vizir, n'en croit rien et parvient à capturer le coupable qu'il fait empaler sur la kapia. Au début du XIX^{ème} siècle, dans l'intention de faire un exemple, sont exposées, sur le pont, quelques têtes d'insurrectionnels serbes. Toutefois, ces épisodes, décrits pourtant avec un réalisme cru, n'ont qu'une portée anecdotique. Le vrai malheur historique ne se produira qu'au siècle suivant...

4) Invasion culturelle orientale et nationalismes européens

Dans le roman d'Ismaïl Kadaré, le faux sacrifié va assister, statufié dans la muraille, à la disparition de la liberté de son peuple. Il n'est cependant pas mort pour rien puisqu'il sera le seul, dans son linceul de chaux, à demeurer ce qu'il était, un Albanais. Tous les autres devront changer dans leur être culturel et social en se soumettant à l'Empire ottoman. Le moine s'interroge sur le devenir de son pays et Kadaré, à travers l'inquiétude de son personnage, évoque ce qui est, pour lui, le premier drame de l'Albanie :

Comment te transformeras-tu en Asie, toi qui es si belle, mon Arbérie ? (...) Je voyais les feux et leurs cendres, les restes calcinés des hommes et des chroniques. Et notre musique, et nos danses, et nos costumes et notre langue imposante, gravissant les montagnes, pourchassés par ce lik²⁸ horrible qui évoquait la queue d'un reptile. Notre langue albanaise, réfugiée dans les monts parmi les roulements de tonnerre, les avalanches et les rugissements qui la tannaient, tandis que les plaines en contrebas resteraient muettes. Et, par-dessus tout, ces ténèbres tombant avec leurs heures centenaires²⁹.

Pour Kadaré, nul doute que l'Orient a contribué à faire le malheur de son pays en l'arrachant à l'Europe et en l'éloignant de la culture grecque. Ce thème est récurrent dans l'œuvre de l'écrivain qui rapproche l'Empire ottoman, d'une part des grandes tyrannies orientales de l'Antiquité égyptienne, perse, hittite et assyro-

²⁷ *Ibid.*, p. 502.

²⁸ Il s'agit d'un suffixe en langue turque.

²⁹ *Ibid.*, p. 542.

babylonienne³⁰ et d'autre part, des communismes stalinien et maoïste, regardés comme des despotismes asiatiques. A propos de l'époque de la rédaction du roman, Ismaïl Kadaré confie :

Sans toucher mot à personne de ce que j'étais en train de faire, tel un moine dans les profondeurs de son couvent, je m'appliquais à laver l'Albanie de la crasse de l'époque, de l'esprit du temps, des fumées et déchets maléfiques du socialisme. (...) Il fallait redonner vie à des images perdues, à des routes, des ponts, des villes, des auberges, des églises, des monastères et des cathédrales³¹.

Le pont, en provoquant la dérive des Balkans vers l'Orient, joue un rôle antithétique de sa fonction. Il instaure une barrière, face à l'Europe, au lieu de rapprocher des espaces naturellement voisins. *Le Pont sur la Drina* montre, tout à l'inverse, une cohabitation paisible entre toutes les communautés. Les habitants chrétiens, juifs et musulmans paraissent identiques tant ils sont modelés par la ville et son ambiance incitant à un véritable art de vivre. Le pont, voulu par un Bosniaque au service de La Porte, souligne cette mixité culturelle. Seules affleurent, à certains moments, les révoltes des Serbes, non contre les musulmans, mais contre l'autorité de l'Empire. Quelles que soient les épreuves – guerre, inondations, crise économique – une solidarité certaine unit les habitants. Le pont robuste, unissant les deux rives, incarne parfaitement cette permanence des forces raisonnables et conciliatrices.

La catastrophe va pourtant survenir, détruisant à jamais « la douce tranquillité de l'époque des Turcs »³². Contrairement au roman d'Ismaïl Kadaré, le bouleversement vient de l'Ouest. La victoire des puissances européennes sur l'Empire va irrémédiablement briser l'équilibre ancestral. Cependant, tout comme dans *Le Pont aux trois arches*, c'est moins une victoire militaire qu'une intrusion culturelle qui sape définitivement les traditions. Les habitants de Višegrad, observant les Autrichiens, demeurent perplexes :

Ces étrangers ne s'arrêtaient jamais de travailler et ne permettaient à personne de prendre le moindre répit; ils semblaient résolus à enfermer dans leur réseau invisible mais de plus en plus perceptible – de lois, d'ordonnances et de règlements – la vie tout entière, hommes, bêtes et objets, et à tout déplacer et transformer

³⁰ *Invitation à l'atelier de l'écrivain*, Paris, Fayard, 1991, traduction de Jusuf Vrioni, p. 57.

³¹ Ismaïl Kadaré, *Le Poids de la Croix*, Paris, Fayard, 1991, traduction de Jusuf Vrioni, p. 405.

³² Ivo Andrić, *Le Pont sur la Drina*, Paris, Belfond, 1994, traduction de Pascale Delpech, p. 157.

*autour d'eux, aussi bien l'aspect extérieur de la ville que les mœurs et les habitudes des hommes, du berceau à la tombe*³³.

L'agitation européenne perçue comme stérile et compulsive est, toutefois, communicative. Elle se nourrit d'idéologies nationales promues par une jeunesse considérée comme discoureuse, pleine d'ignorance et d'illusions mais qui va parvenir à transformer irrémédiablement les mentalités. Partis et associations se créent, diffusant brochures et protestations. Cette propagande frénétique s'empare rapidement des esprits et insuffle aux communautés une conscience nationale :

*[...] chacun d'eux avait le sentiment que quelque chose se dénouait en lui, que son horizon s'élargissait, que ses pensées se libéraient et que ses forces se trouvaient associées à d'autres gens et à d'autres forces au loin, auxquelles il n'avait jamais pensé. Les gens se mirent à se jauger et à se considérer les uns les autres selon des points de vue entièrement nouveaux*³⁴.

Comme lors de toutes les catastrophes, la guerre provoque la fuite des habitants du centre de Višegrad. Toutefois, leur comportement n'obéit plus aux traditionnelles habitudes :

*Seulement, cette fois-ci, les gens de confessions différentes n'étaient pas mélangés, ni liés par la solidarité et le malheur partagé, ils ne passèrent pas de longues heures ensemble, pour trouver, comme jadis, une consolation et un soulagement dans la conversation. Les musulmans étaient dans les foyers musulmans, et les Serbes, comme des pestiférés, dans les foyers serbes*³⁵.

Le roman, qui refuse d'entrer plus avant dans la tragédie historique, s'interrompt alors brusquement car la parole achoppe devant les atrocités de l'année 1914 :

*Cela ne pourra jamais être raconté, car ceux qui assistent et survivent à de telles choses restent à jamais muets, et les morts, eux, ne peuvent de toute façon pas parler*³⁶.

Cette horreur se manifeste par le bombardement du pont qui venait d'être rénové, puis le conflit approchant, miné. Il est significatif que les derniers mots du roman reviennent au hoxha mourant qui déplore la folie des Occidentaux :

Peut-être que cette foi maligne, qui ordonne tout, nettoie, répare et embellit tout pour tout engloutir et détruire aussitôt après, se répandra sur la terre entière; peut-être fera-t-elle de tout le monde

³³ *Ibid.*, p. 162.

³⁴ *Ibid.*, p. 267.

³⁵ *Ibid.*, p. 365.

³⁶ *Ibid.*, p. 332.

*que Dieu a créé un terrain vierge et nu pour sa frénésie insensée de construction et sa passion cruelle de la destruction, un pâturage pour sa faim insatiable et ses appétits incompréhensibles ?*³⁷

Les dissemblances entre ces deux romans proviennent, sans doute, du problème spécifique, propre à chacune des régions, qu'ils soulèvent avec beaucoup de pertinence. Victime de l'émergence des nationalismes, le pont sur la Drina, brisé en deux tronçons par la guerre de 1914, symbolise la fin de la coexistence multiethnique en Bosnie. Pourtant, l'emmurement des jumeaux, différents et liés car frère et sœur, était porteur de ce souhait de partage et de tolérance. La récente guerre de Yougoslavie a redonné, à cet égard, une indéniable actualité au roman d'Ivo Andrić, qu'il est difficile de lire sans penser au pont de Mostar volontairement détruit... L'Albanie, homogène du point de vue de sa population, quant à elle, souffre plus que jamais de ce problème d'identité qu'évoque Ismaïl Kadaré. Nombre d'Albanais, en effet, se sentent déchirés entre une appartenance à un Ouest « civilisé » et un Orient jugé violent et sous-développé à qui ils attribuent la cause de tous leurs déboires. Ce problème identitaire, associé au faible lien social extrafamilial, a pour corollaire un déficit de sentiment national et cette rage de fuir le pays, rarement constaté ailleurs avec une telle acuité.

Néanmoins, bien que conscients de la profondeur du mal, les deux écrivains croient en la littérature. Ismaïl Kadaré, tout comme le moine Gjon, face au désastre, n'ont plus d'autre recours que celui de l'écriture pour préserver ce qui peut l'être encore. De son côté, Ivo Andrić, dans son discours prononcé lors de l'attribution du prix Nobel, prôna comme modèle narratif celui qui « s'applique à l'instar de la légendaire et disserte Schéhérazade à faire patienter le bourreau, à suspendre l'inévitable arrêt de la mort et à prolonger l'illusion de la vie et de la durée »³⁸. Un trait commun unit les deux romans : tous les protagonistes s'accordent à reconnaître au pont, indépendamment de sa fonction, une qualité indéniable, sa formidable beauté. Ainsi, l'édifice pourrait bien être, à un autre niveau que celui de l'Histoire tourmentée, la métaphore de l'œuvre d'art qui, un instant, subjugué et interrompt le cours tumultueux des choses humaines.

³⁷ *Ibid.*, p. 394.

³⁸ Cité par Predrag Matvejevič, postface à *Un Pont sur la Drina*, Paris, Belfond, 1997, p. 406.

Mirela KUMBARO FURXHI

**LE PONT INTERCULTUREL DE LA TRADUCTION,
CROQUIS ALBANAIS**

Depuis que l'homme traduit, il n'a cessé d'émettre des réflexions sur la manière de traduire. Pour tous les praticiens du métier cela se traduit souvent en liberté et obligation, en lettre et esprit, en sentiment et devoir, en amour et dévotion, en déchirements et remords, en corps et âme, voire en tentations et trahisons,... en traduisible et intraduisible...

Je vous propose de savourer le charme de cette activité émancipatrice, parce que la traduction est un excellent exemple où le transfert des valeurs interculturelles se réalise de la façon la plus tangible. Elle est le terrain où les Mondes se croisent parfaitement que ce soit sur les autoroutes littéraires de l'Occident ou sur les ponts traditionnels des Balkans.

Antoine Berman qui, en quelque sorte, s'est chargé de la tâche principale de rendre à la traduction toute la dignité et la profondeur de la critique littéraire, déclare les pouvoirs de la traduction comme champ d'intervention culturelle et comme champ de pensée. « Car la traduction n'est pas une simple médiation : c'est un processus où se joue tout notre rapport avec l'Autre »¹.

Le traducteur, selon Berman, « a tous les droits dès lors qu'il joue franc jeu »². « Les discussions sur le littéralisme ou la liberté » ne sont « tempêtes qu'au bassin des enfants », conclut-il en citant Foucault³. Dans ce sens, Berman, nous semble-t-il, exprime sa confiance dans la subjectivité du traducteur, laquelle doit s'appuyer

¹ Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 287.

² *Ibid.*, p. 93.

³ *Ibid.*, p. 94.

malgré tout sur une mise en question permanente et une conscience historique. Autrement dit, fidélité à l'esprit critique.

Suivant la même logique de « *l'Épreuve de l'étranger* », Paul Ricœur parle d'un vœu de fidélité et d'un soupçon de trahison qui sanctionnent la problématique sans pareille de la traduction. Selon Ricœur, le traducteur doit « servir les deux maîtres : l'auteur et le lecteur », ou autrement dit, « l'étranger dans son œuvre, le lecteur dans son désir d'appropriation ... C'est dans cette inconfortable situation de médiateur que réside l'épreuve en question »⁴, écrit-il en se référant encore à Berman.

Umberto Eco, dans son merveilleux livre « *Dire quasi la stessa cosa* », s'il ne cite pas le fameux *traduttore-traditore* il nous apprend que la fidélité dans la traduction n'est pas la reprise du mot à mot, mais du monde à monde. Les mots ouvrent des mondes et le traducteur doit ouvrir le même monde que celui que l'auteur a ouvert, fût-ce avec des mots différents. Les traducteurs ne sont pas des peseurs de mots, mais des peseurs d'âme et, dans cette histoire de passage d'un monde à l'autre, tout est affaire de négociation... Voilà, le mot est lâché : tout bon traducteur est celui qui sait bien négocier avec les exigences du monde de départ, pour déboucher sur un monde d'arrivée tout en restant le plus fidèle possible, non pas à la lettre mais à l'esprit.

Lors de ces négociations, il y a un certain sauvetage et un certain consentement à la perte. « En avouant et en assumant l'irréductibilité de la paire du propre et de l'étranger, nous rassure Ricœur, le traducteur trouve sa récompense dans la reconnaissance du statut indépassable de dialogicité de l'acte de traduire comme l'horizon raisonnable du désir de traduire. Pas de gain sans perte »⁵.

Sans dramatiser, on se retrouve définitivement au milieu. Entre le Même et l'Autre. Pour les amener l'un vers l'autre sans prétendre les rendre semblables.

Reconnaître l'autre, c'est commencer à le respecter. Respecter, c'est tolérer. Tolérer, c'est vivre avec. Vivre avec, c'est un élément de culture. Reconnaître qu'on a une culture, c'est reconnaître celle de l'autre, celles des autres, parce qu'il n'y a pas de culture

⁴ Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 9.

⁵ *Ibid.*, p. 19.

universelle, mais une pluralité de cultures qui se reconnaissent mutuellement dans la tolérance ou s'excluent l'une l'autre par la violence.

Par ailleurs, la reconnaissance et l'assimilation de ce qui est étranger pose un problème particulier qui s'aggrave en fonction de la distance temporelle ou spatiale. Tout comme il est évident que le transfert du local vers l'étranger, ou vice versa, n'est jamais un processus neutre. Bien au contraire, le transfert modifie son objet. Ce qui fait qu'il y a toujours à la fois une perte et un gain, comme on l'a dit précédemment, et par la suite l'objet ne sera pas le même dans la civilisation d'arrivée dont il élargit l'horizon culturel.

On est loin d'avoir des résultats mesurables et d'avoir tiré toutes les conclusions en matière de traduction sur le plan d'importation et d'assimilation des traits culturels. Cependant il a été certainement prouvé que c'est par la négociation non violente que le transfert peut modifier la civilisation d'accueil. C'est dans ce contexte que la notion de traduction, ou plus exactement de traduction culturelle, prend toute son importance, fait sens, en transcendant la perspective purement linguistique pour devenir un phénomène culturel et politique.

Ceci dit, je suis toujours attirée par la traduction parce que, personnellement, j'y trouve une excellente opportunité où la passion de rejoindre l'Autre et la raison de la réalisation du Même prennent vie. Par ailleurs, nous vivons dans la profusion des langues, des idées et des cultures. La nécessité de la traduction est de nos jours d'une aveuglante évidence, à la mesure d'un monde qui ne cesse de rétrécir. Pour illustrer ce propos je voudrais prendre un exemple des plus complexes – celui de l'Union européenne. Son élargissement au-delà des frontières dites « occidentales » est un fait indéniable. Mais quel que soit l'avenir de la construction européenne, une question se pose aujourd'hui et se posera encore pour de nombreuses générations : comment gérer la multiplicité des langues qui se comptent par dizaines ? Amin Maalouf, dans son livre « *Identités meurtrières* », répond :

« Dans bien d'autres domaines, on unifie, on aligne, on normalise à tour de bras ; dans celui-là, on demeure circonspect. Il pourrait bien y avoir demain, en plus de la monnaie unique et

d'une législation unifiée, une même armée, une même police et un même gouvernement ; mais qu'on tente d'escamoter la plus lilliputienne des langues, et l'on déchaînera les réactions les plus passionnelles, les plus incontrôlables. Pour éviter les drames, on préfère traduire, traduire, traduire, quel qu'en soit le coût... »⁶

La traduction constitue donc une des conditions (indispensable, mais insuffisante) pour aller au-delà des discours identitaires et idéologiques, en permettant la confrontation des réalités culturelles différentes, mais aussi en touchant à des questions de productions culturelles et intellectuelles, d'échanges internationaux - questions qui actuellement sont d'habitude considérées sous l'optique de la « globalisation ».

La traversée des frontières géographiques, entre les disciplines et les discours constitués, n'est possible que si celui où celle qui voyage parvient à déplacer ses propres frontières intérieures : « Je me voyage », disait Julia Kristeva lors de la cérémonie du Prix Holberg. « À cette condition seulement les idées succèdent aux chagrins, et renaître n'est jamais au-dessus de nos forces ».

Venant d'un pays longuement et extrêmement isolé et en connaissance de cause, je sais de quoi je vous parle. L'Albanie est mon pays, pays balkanique, comme les autres pays balkaniques, pays ex-communiste également, comme beaucoup d'autres pays ex-communistes, mais où la dictature a peut-être été plus longue et plus difficile que nulle part ailleurs.

Avec un peu de recul, nous pouvons observer que le système avait créé un espace de relative liberté étroitement surveillée, une liberté maîtrisée par le pouvoir. S'il y a eu des espaces de survie intellectuelle sous la dictature, c'est aussi parce que, d'une façon ou d'une autre, les intellectuels s'étaient adaptés aux conditions de la dictature, car la littérature est un puissant moyen de propagande pour le régime totalitaire.

Dans son entretien au quotidien italien « La Repubblica », à l'occasion de la publication de son livre « L'aigle » en Italie, Ismaïl Kadaré dit : « Il est beaucoup plus difficile d'écrire librement que de faire quelque déclaration pour obtenir le certificat de la dissidence »⁷.

⁶ Amin Maalouf, *Les Identités Meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

⁷ Ismaïl Kadare, « La Repubblica », le 7 mai 2007, Rome.

Sous la dictature, la littérature devait donc se conformer à un code précis auquel le lecteur s'attendait. Cette « compétence architextuelle » ou générique (selon les termes de Gérard Genette), qui est la connaissance des conventions et des stéréotypes, ne pouvait échapper à personne, tant l'école et les discours officiels les ressassaient. Pour un écrivain, ne pas s'y soumettre équivalait à émettre, en soi, un message contestataire. D'où l'épanouissement du double langage qui était inhérent à la culture communiste et « lire entre les lignes » était une pratique qui ne saurait déboucher sur une véritable ouverture, car la lecture « interlinéaire » est en fait un privilège réservé à une minorité. Le double langage sous-entend naturellement une double lecture laquelle met en jeu un savoir et des intuitions très liés à une période historique donnée, en l'occurrence celle de la dictature de Hoxha en Albanie.

La lecture que nous avons faite des œuvres de Kadaré en est la preuve. Il est le seul d'ailleurs qui, grâce à son talent exceptionnel et par des biais suffisamment subtils, a réussi à échapper aux rudes injonctions du réalisme socialiste et à la phraséologie idéologique d'usage sous le régime communiste. Dans le même entretien que j'ai cité précédemment, Kadaré dit : « Entre la dictature et la littérature, il se livre toujours un combat féroce et ce n'est pas obligatoirement la deuxième qui est la victime. La littérature sait être cruelle, elle sait infliger des blessures profondes et enfin elle est même capable de gagner ».

Et pourtant, transgresser les limites, s'attaquer ouvertement au système, conduisait au silence, à l'exclusion, à la dissidence dans d'autres pays ex-communiste, mais en Albanie cela conduisait simplement à la mort.

Malgré et contre tout, Kadaré, l'exemple vivant du grand écrivain, est bien là pour le plaisir de tous les lecteurs et pour la fierté des Albanais. Lors de la cérémonie du prix ManBooker International 2005, Kadaré, parlant du transfert de son œuvre vers les autres mondes, dit aussi :

« Un jour, traversant la nuit de la dictature, ce pain de prison est arrivé par hasard jusqu'entre vos mains. Dans vos cités libres, à Paris, Londres, New York, Madrid, Vienne, Rome..., vous l'avez pris et l'avez considéré avec curiosité. Puis vous y avez goûté, vous

l'avez apprécié, vous avez estimé que ce pain était mangeable pour vous aussi, hommes libres du monde libre ».

À l'étranger, c'est surtout en France que l'auteur a remporté le plus vif succès. Et ceci également grâce un grand traducteur albanais, Jusuf Vrioni, un des derniers de la race des seigneurs. Nous croyons fortement que ce traducteur était le grand lecteur de mérite, capable de réaliser et d'interpréter cette double lecture pour la rendre accessible en français, dans sa langue de jeunesse et de formation et à la France qu'il connaissait très bien pour y avoir passé les plus belles années de sa vie. Mais aussi parce qu'il partageait le même code culturel que son auteur. Il était un Albanais de souche, cultivé et érudit, connaissant bien l'histoire du pays, la culture balkanique. En outre, il connaissait de l'intérieur cette grande prison qu'était l'Albanie fermée de l'époque, et pour cause, puisqu'il avait passé douze années de sa vie au goulag.

Dans son livre de mémoires, parlant du roman « Avril Brisé » que nous avons mentionné précédemment, Vrioni s'exprime en ces termes :

« Devant ce texte, je ne pouvais réagir exactement comme un lecteur étranger. Mon approche était différente, plus directe, avec des évocations, des associations d'idées que ce lecteur ne pouvait pas avoir. Le roman est très riche, particulièrement pour un Albanais de formation occidentale, qui pouvait faire la part des choses et joindre les deux aspects – celui qui est purement lié au terroir et ce que le roman comporte d'universel et qui est déployé de façon majestueuse »⁸.

Nous pensons que l'œuvre de Kadaré a connu une réelle chance d'avoir trouvé parmi ses lecteurs son vrai traducteur qui nous a laissé aujourd'hui ses traces indélébiles dans la version française des textes du grand écrivain albanais. Un grand traducteur qui pendant dix ans est resté anonyme pour le public français, malgré les critiques très positives à son égard dans les milieux littéraires parisiens. « Une traduction exceptionnellement réussie », dirait Alain Bosquet.

Dans ces temps de guerre froide, où l'Albanie se terrait au fond des Balkans sans faire parler d'elle, il est resté dans

⁸ Jusuf Vrioni, *Mondes effacés : Souvenirs d'un Européen*, Paris, JC Lattès, p. 269.

l'anonymat par décision de la dictature. On se demanda à Paris, comment il se faisait qu'un livre parvenait traduit par un étranger et non par un Français ! Le traducteur, en toute modestie, raconte un peu de son travail de dément : « Je ne connaissais guère jusqu'alors Ismaïl Kadaré. ...Je me proposais donc de lire son livre, *le Général de l'Armée Morte*... Mes comparaisons allaient plutôt vers Faulkner, Buzzati, ou Kafka. J'ai pu constater par la suite que d'autres traducteurs, comme moi, se plongent dans l'atmosphère, dans le style du livre qu'ils vont transmettre dans une autre langue et puisent pour cela dans des auteurs qui lui sont proches. Moi-même ne le faisais pas pour écrire dans le style de Buzzati ou de Kafka, mais je me disais que l'on peut trouver dans certaines œuvres des éléments utiles pour en traduire ou pour écrire d'autres. Dostoïevski n'avait-il pas demandé un jour à sa sœur de lui envoyer tel livre, parce qu'il ne pouvait continuer celui qu'il écrivait sans consulter celui-là ? De mon côté, je ne pouvais trouver ni Faulkner, ni Buzzati, ni Kafka dans les librairies albanaises. (C'étaient des auteurs interdits par le régime.) J'avais cependant lu *Le Procès*, *Le Château* et *le Désert des Tartares* dont je gardais un souvenir vivace.... Je me remis avec fièvre à la traduction en français, que je recopiai trois fois en y apportant des corrections... jusqu'au dernier moment.... C'était pour moi une victoire, dit le traducteur, car Dieu sait combien j'avais pu retravailler sur épreuves ! »⁹.

Ce sont surtout les traductions en français de Kadaré qui ont servi de base pour les traductions de cet auteur vers les autres langues, en réalisant un transfert triangulaire très efficace.

Toutes ces traductions ont rendu les mythes, les contes, les légendes et les pensées magiques qui abondent dans l'œuvre de Kadaré. Kadaré lui-même explique cette présence mythologique après coup en disant :

« L'Albanie se défaisait sous nos yeux. Telle une icône vermoulue, elle vieillissait jour après jour, se défigurait, s'étiolait. S'il me restait encore quelque bonne raison d'être écrivain... la seule, la première et la dernière raison était celle-là : essayer de restaurer l'icône. Pour que les générations à venir, quand elles

⁹ *Ibid.*

gratteraient le vernis de cette époque sans merci, redécouvrent l'image intacte »¹⁰.

Les légendes ne sont pas, dans son œuvre, un simple thème folklorique. Elles ont un véritable caractère emblématique du système politique que forgea le dictateur albanais. Le pays devint un laboratoire qui permit aux dirigeants de se livrer à des expériences sociales destinées à produire « l'Homme Nouveau ». Par nombre d'indices, le lecteur est invité à une double lecture.

Évidemment ce n'est pas une analyse littéraire que je voudrais faire ici, mais tout simplement rappeler le travail d'interprétation intertextuelle que le traducteur est amené à faire avec sa conscience et dans son subconscient lorsqu'il décide d'assumer la responsabilité historique, oui !, historique, de traduire de tels écrivains, pour les ramener d'un monde vers un autre, des Balkans vers l'Occident.

Un exemple de l'univers kadaréen : la ballade de la *bessa*, c'est la légende considérée comme la plus ancienne et fondatrice de la parole donnée, si importante en Albanie. Il s'agit, évidemment de l'histoire de « *Constantin et Doruntine* ». Elle raconte l'aventure d'un fils qui avait promis à sa mère de ramener « à tout prix », sa sœur mariée au loin, lorsqu'elle éprouverait le désir de la revoir. Il meurt à la guerre, mais sort du tombeau pour tenir sa parole. Ce thème revient tout au long de l'œuvre de Kadaré. Il constitue déjà une institution, un mécanisme légal, avec ses règles, ses articles et ses interprétations.

Kadaré en fait un monument, au point où le traducteur préfère garder le mot albanais que l'auteur défend avec fanatisme, contre vents et marées, sans laisser d'autres solutions de traduction. On la retrouve dans la légende de l'Emmurement, où les deux frères aînés violent la *bessa* en révélant le pacte à leurs femmes. « *Dans la version slave de la ballade*, dit Kadaré dans « *Le Pont aux trois arches* », *précisément aux mots « ils violèrent la bessa » correspondent les mots « vjeru pogazio », autrement dit, « ils ont violé la religion, la « croyance », ce qui dans le contexte, n'a aucun sens et est dû à une*

¹⁰ *Le Poids de la Croix*, Flammarion, 1991, p. 401.

*traduction erronée du mot albanais « bessa » par les mots « croyance », « religion »*¹¹.

Dans l'original albanais, l'auteur n'a pas besoin d'expliquer la confusion car en albanais le mot « croyance » se dit par le mot BESIM, d'où la confusion littérairement supposée par Kadaré, avec le mot BESA (la parole donnée), chose que le traducteur ne pourrait pas expliciter en français, car il s'ingérerait trop dans le texte. Ce qui reste pour le lecteur francophone, c'est que, selon Kadaré, dans la version slave de la légende il y a une erreur ! J'imagine le traducteur qui devrait traduire ce roman de Kadaré vers la langue slave... ! Bonjour les malentendus balkaniques !

Ici le contexte linguistique se mêle au contexte interculturel, ou plutôt, interbalkanique. Mais ce qui ne ressort pas du paragraphe, découle tout naturellement de la totalité du roman, de l'esprit et de l'âme de l'œuvre. C'est là que consiste la notion de la négociation dans la traduction : si on perd quelque chose dans un paragraphe on le récupère dans l'œuvre.

De toute façon, nous sommes persuadés qu'au-delà des langues, au-delà des simples contextes, la vraie traduction exige un travail en profondeur dans l'histoire, dans le subconscient collectif et dans l'imaginaire individuel même. C'est là la tâche du traducteur. C'est à lui de partager à tour de rôle non seulement les codes culturels de l'auteur et ensuite du lecteur de la traduction, mais aussi et dans le meilleurs des modes possible, de partager leur imaginaires. Voilà ce que dit le traducteur Vrioni dans ses mémoires lorsqu'il évoque la traduction du roman de Kadaré « Le Pont aux trois arches » :

« En traduisant ce roman, je fus conduit à faire le rapprochement entre les bacs de Kadaré et ceux sur lesquels j'avais vogué avec mes parents dans mon enfance. Mon travail s'accompagnait de visions anciennes. Je voyais ce fleuve, cette grève, tout cela à ma façon, et le texte s'agrégeait en quelque sorte à mes souvenirs. Des réminiscences ne pouvaient manquer d'intervenir dans ces images... et qui sait si cette interférence entre

¹¹ *Ibid.*

mes souvenirs et les descriptions n'a pas influé tant soit peu sur le texte français? »¹².

En passant d'un univers de lecteurs à d'autres, la perception n'est naturellement pas la même. Si la lecture au second degré n'échappe généralement pas au grand public, c'est le plus souvent l'exotisme ainsi que l'évocation des traditions et des contes balkaniques qui séduisent le plus le public occidental. Par ailleurs, avec le changement du contexte historique, après la chute du régime dictatorial, le besoin de la double lecture se perd aussi en Albanie où la jeunesse semble ne plus comprendre grand-chose à la dictature. Cette perte que nous constatons sera compensée, croyons-nous, par la qualité de l'univers kadaréen que nous évoquions plus haut. De nouvelles significations naissent, les valeurs artistiques attirent encore plus notre attention libérée du joug. C'est une découverte pour nous Albanais, c'est un plaisir prolongé pour le lecteur étranger. Tout ceci grâce à l'universalité de l'œuvre de Kadaré et à la traduction – le vrai pont imbattable qui résiste à tous les bombardements.

Le traducteur joue, dans ce sens, un rôle essentiel dans la constitution de la culture de son propre pays, à travers les textes traduits, mais aussi dans l'enrichissement de la culture réceptive. La culture française dispose déjà de toutes les pièces de conviction et de tous les témoins qui montrent à quel point l'apport des cultures étrangères a été important à la France. Travailler sur la traduction des cultures, c'est non seulement se demander ce qu'on traduit, pourquoi on traduit, comment on traduit, c'est aussi s'interroger sur les récits contemporains de l'intraduisible et, par là, mettre en question la thématique de l'incompatible, de la traduction et de la trahison. Bref, traduire, c'est penser la culture comme un rapport entre les cultures.

Et avec tout cela le traducteur revient au centre du débat.

Il doit entrer dans l'autre, s'introduire non seulement dans son monde – cela relève encore de la raison, de l'univers des images -, mais aussi s'immiscer dans son langage. Plus grave, il lui faut trouver le même parler, mais dans une langue différente, qui n'obéit pas aux mêmes règles et fonctionne sur d'autres signes et un autre code, pour rendre le dit et le non-dit, pour accomplir cet effort d'intertextualité

¹² J. Vrioni, *ibid.*, p. 268.

qui relit ses deux « maîtres », pour reprendre cette qualification de Paul Ricœur. Mais en rendant un énorme service à l'auteur, en lui permettant de joindre d'autres rives.

Tous les traducteurs ont connu ce souci de servir les deux maîtres qui peut se transformer en tourment, voire en douleur littéraire. Car la traduction littéraire suppose un autre enfantement.

C'est avec de tels réflexes que j'ai traduit le roman de Milan Kundera en albanais « *La Plaisanterie* ». J'y ai retrouvé l'atmosphère du communisme pur et dur que j'ai connu dans ma jeunesse et je ne pouvais pas résister à la forte tentation de traduire cette atmosphère rigide par des équivalences albanaises du même genre qui se sont réveillées en moi, sans trahir point l'auteur qui, sur ce plan, partageait les mêmes références que le lecteur albanais auquel était destinée la traduction. C'est ainsi que l'expression « Honneur au travail » est devenu « Le travail est notre honneur et gloire », « l'autocritique devant le Parti » est devenu « une saine autocritique au sein du Parti », « faire partie des politiques » (dans le sens des condamnés politiques) est devenu « avoir des tâches dans sa biographie » ou encore « l'ennemi de classe s'était infiltré dans le Parti communiste », etc., juste pour dire que toutes ces formules ont retrouvé vite leur homologues dans le code culturel albanais. C'est, entre autres, grâce à ces retrouvailles négociées que ce premier livre traduit de Kundera a rejoint le public albanais.

Nous croyons que chaque traducteur, à la lumière de ces exemples, choisit un parti pris qui manifeste sa propre lecture du texte et laisse entrevoir sa conviction, sa personnalité propre, bref non seulement sa prétendue objectivité que semblerait recouvrir ce terme de fidélité, mais aussi et inévitablement, son entière subjectivité qui n'apparaît plus comme « infidélité ». Comme une valeur ajoutée, toute traduction reflète les tendances et les goûts de son temps aussi bien que la marque de son traducteur. J'aimerais bien citer ici Jean Giono qui disait : « Je décris le monde tel qu'il est quand j'y suis ». J'ose dire, sans engager personne, que l'on peut traduire un texte tel qu'il est quand le traducteur y est. Chaque traducteur vit dans ce sens une aventure originale, unique, faisant appel à son subconscient, à son inspiration, qui est faite de la mémoire de tout ce qu'il a entendu dire, de tout ce qu'il a vu et connu, et soudain c'est l'illumination. Il y a de

la mise en scène dans cette mise en texte. Et de l'amour fou. Croyez-moi !

Bibliographie

1. A. BERMAN, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.
2. P. RICOEUR, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004.
3. A. MAALOUF, *Les Identités Meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
4. I. KADARE, « La Repubblica », le 7 mai 2007, Rome.
5. I. KADARE, *Le Poids de la Croix*, Flammarion., 1991.
6. I. KADARE, *Le Pont aux trois arches*, Paris, Flammarion, 1984.
7. J. VRIONI, *Mondes effacés*, Paris, JC Lattès.
8. DERRIDA, Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil.
9. ECO, Umberto, 2003, *Dire quasi la stessa cosa, esperienze di traduzione*, Milano, Bompiani.
10. *Atti del convegno « Traduzione tradizione », Scutari (Albania), 5-6 giugno, 2008*. A cura di Brettoni A., Bulzoni : Roma, 2009

Ali MUKA

**OPPORTUNITIES OF NATURAL RESOURCES AND ROAD
INFRASTRUCTURE OF MOUNTAINOUS VILLAGES:
STATE OF PLAY AND PROSPECTS¹**

Albania has an average altitude of 708 meters above the sea level, which is twice as high as the average of Europe. The country is mostly predominated by the mountainous area, with mountains and hills constituting about 77 % of the entire territory. Albania falls in the subtropical climate belt and is part of the Mediterranean climate zone. The country has considerable water resources, which include rivers, lakes and large torrents. Within the country, there is a high percentage of the European flora growing; whereas a typical Mediterranean fauna is found in the Adriatic and Ionian Sea, along with a wide range species of fish and molluscs. These areas are situated 299-999 metres above the sea level.

Archaeological excavations have provided evidence of the ancient origin of the Albanian villages. The early urban traditions and many rural habitations witness that villages were a favourite place for people to live in and run daily activities. At the same time, the continental roads that crossed the valleys towards the cradle of civilizations used to be considered as an asset at the time. Findings indicate that the Illyrian tribes adapted urbanization as their lifestyle since the second half of the 5th century BC. It should be noted that the Illyrian culture of the Late Antiquity constitutes the foundation upon which the successive culture of Arber (medieval name for Albanians) was built, and it later appeared with that name in the historical records as well. Early periods are a testimony of the fact that ancient Albanian villages were a permanent place of habitation for most of the people. Even nowadays, the most valuable flora and fauna has remained unaltered. The positioning of the village as a transit point transformed it into a communication bridge between east and west

¹ This paper was introduced at the **Annual Conference: *Urban identity, power and space: the case of Trans-European Corridors***, organized in Tirana from **27-31 August 2007** by the Commission of Urban Anthropology of the World Union of Anthropological Sciences in close collaboration with Institute of Folk Culture in Tirana.

and vice versa. Historically, the Illyrian Peninsula used to be the most important linking point of the Mediterranean area with Europe, Asia and Africa. It was via the sea and land routes crossing this territory (the appellative ‘Balkans’ dates back to the 19th century) where the movement of people, goods and occupying armies took place, and the economic activities and cultural traditions between the Mediterranean region, Europe, Asia and Africa were exchanged. If we see the village typology and the features of its inhabitants, we can easily conclude how the climate and land shaped it. Across the centuries has remained a territorial community with its own defined social-economic features. Scholars have identified *lowland, hilly and mountainous villages*, while based on the planning criteria, they have made a categorization as per *dispersed, half-concentrated and concentrated* villages. Each of these villages had its own centre, which played a role in the social activity of the community. Distinct features of such villages included elements like as *a century tree, the square, religious buildings (mosque or church), fountain or water springs, etc.* Although no urban planning existed at that time, it was notable the harmonisation of economic with the residential area, which can be witnessed nowadays as well. The residential areas were mainly organised in neighbourhoods and had internal roads that linked such areas within the village and beyond. Such findings also revealed the role and importance of the family circle, like a unit which was characterized by high values, which are still inherent.

There is no essential difference resulting from the comparison of the Albanian village with the village of other, in particular that of the neighbouring countries. Thus, the Western Balkans countries have *dispersed, half-concentrated and concentrated* villages, categorized according to their establishment. It should be mentioned that at the beginning of the 20th century, the world counted 1.5 billion inhabitants, 90 % of which used to live in the rural area. By the middle 20th century, such figure was increased to 2.5 billion, with 80 % of them still living in the countryside. Even in the early 1970s, at least 62 % of the population was living in the rural areas. By the end of the last century, forecasts spoke of an equal ratio of the people living in the rural and urban areas. Although data may not be fully accurate, there is logic behind these figures that relates to the increasing trend of urbanizing the rural areas. In the United States the ratio of the urban and rural population is 72 % to 27.2 % in favour of the former. A recent research on 40 European countries shows that an average of 40% of the population lives in rural areas. According to this report, Albania (with a rural population of 57 %) has a difference

of 24 % as compared to Italy and Bulgaria (with about 33%). Such difference in figures is 15-16 % compared to Greece, Macedonia and Croatia respectively, whose rural population is 41-42%. Compared to Romania (with 45% rural population), such difference is narrowed down to 12 %, whereas it remains at only 9% with Serbia and Montenegro (both with a rural population of 48 %). The difference in question is 6 % with Slovenia (about 51 % of rural population), while such percentage is equal to Bosnia and Herzegovina, which has a rural population of 57 %. The above figures clearly show that Albania does not make any exceptions with regard to the rural population, as compared to other countries. In the beginning of 21st century, Albania counts 66 cities and over 2 900 villages. In 1938 the rural population of Albania constituted about 84.6 % of the overall population, whereas it dropped down to 66.2% forty five years later (1983). Such data witness the trend towards urbanization, given that those 66 cities counted in 2000, were just villages or small village centres in the past.

In comparing the Albanian village of the past with the current urban features, we notice significant changes and a series of development challenges it is faced with. Mountainous villages, in particular, are faced with major difficulties. Regardless of the actions undertaken by the central and local government or the aid coming from foreign donors, the mountainous villages persistently suffer severe social and economic restrictions. One of the major challenges in this context is the economic development, in particular with relation to a more balanced exploitation of natural resources, which may ensure a sustainable economic, ecological and demographic development that could prove beneficial not only to the villages, but also to the gap between urban and rural areas. In this context, a key role is played by the *rural infrastructure* in combination with the so-called *building area*. Such components should be incorporated into an *urban plan* intended to preserve the inherited natural resources, as well as those monuments which have shaped the identity of the village. The adjustment of the area where the people live and work imply spatial planning. Nowadays it is impossible to have a successful and balanced development, without the urbanization of the villages, especially those which may offer opportunities for a long-term and sustainable development based on their own natural resources. For that reason the preservation, consolidation and the revitalization of the natural environment call for new ways and tools which may guarantee a year-round development. In doing so, villages can seize the opportunity to develop all forms of tourism, either the sea, mountain and green tourism, along with the establishment of

tourist resorts for mass and elite tourism. This approach is applicable also to the protection of the rural landscape, where high priority is given to the prevention of deforestation in the area, which is motive for massive landslide and degradation of natural resources.

In view of this situation, an Albanian daily published a letter from an NGO two weeks ago, which called for an immediate intervention of the central and local government in the decaying infrastructure of Dukagjin, a remote mountainous area north of Albania. Such initiative was joined by the religious representatives as well. The letter referred to the communes of Postribe, Pulti, Shosh and Shale, an area which I had the chance to visit thirteen years ago with an ethnographic expedition. The major concern was related to Shkoder–Bregu i Lumit road (70km long), which is in a very bad state and poorly maintained by the responsible authorities in the last 17 years. It is a fact that this area has many unexploited natural resources, mainly consisting of spring waters, pastures, medical herbs, several forests and other natural sites. However, the people who live in these 30 villages are faced with extreme poverty. They lack health care services, access to and quality of education, as well as have permanent shortage of energy and drinking water supply. The situation has encouraged rural migration and the *'human erosion'* along the last years. This is only one example, which gives us evidences of the current state of the mountainous area in the country, even though the existing natural resources are significant to ensure a decent living. The same situations is present in similar areas throughout the country, such as Lura (Dibra) or Valbona (Tropoja), which are situated in north-east Albania. Valbona is considered a *'miracle'* of the Albanian Alps, full of beautiful valleys, pastures, lawns, glacier caves and mountainous rivers.

The above mentioned example shows the difficult situation of the Albanian highland villages, but the story is not different for other coastal villages in the Albania Riviera, south of the country. A well-known Albanian geographer wrote an article in an Albanian daily with the title *"Walking along the Coast, Discovering Beauties and Pains of the Riviera,"* where he tried to provide a realistic view of the *'wonderful coast,'* especially of the problems that affected the lives of its inhabitants. The author had taken a long journey in many villages of this area and he not only described the white sandy beaches of the Riviera, but focused in particular on its *'wild beauty'* so that "we feel the power of nature". In his description he mentioned the village of Qeparoi i Vjeter (Old Qeparoi), which is built on a hill at 430 m above the sea level and looks like a natural castle. All the

villages of the coast are built along mountain forests but they have accessible paths. However, the words of an old man from Qeparoi sound quite shocking in this article: *“Old people – he said – want to stay here, in the village, because we are stuck on these rocks. Young people have left and are still leaving. The entire Coast is abandoned. They have to feed themselves. This place does not provide anything to them. Of 300 houses of Qeparoi i Vjeter, only 45-50 are inhabited. All people have left the coast. Of every three families, two have left....”*

The villages of coast, one of the most beautiful in the Mediterranean, have the great chance to developing tourism, but this apparently is only one side of the coin. These resources and opportunities need to be transformed into added value by investments, especially in the road infrastructure. While these villages may wish to develop a contemporary tourism service, the lack of utilities and rural infrastructure pose a serious challenge to their future. The paragraph above shows the author’s frustration at the view of abandoned houses, closed doors, broken windows or cobblestones covered by the grass and bushes in a place where times ago life used to run intensively and full of activities. Adding to these concerns, the author mentioned in the article the damages made to the environment by fires and illegal cutting of woods and citrus fruit trees. Given the predominance of old people currently living in the village, the active labour force has been significantly reduced, thus leading to extreme poverty. Moreover, the property issue increases the insecurity of the people living in the area. The author considers this as the most critical socio-economic challenge, not only for this region, but for all the country. The restitution of the property to the ex-owners must be considered as the first step to guarantee long-term development and progress. Likewise, he tried through his article to raise not only the awareness of the governmental agencies, but also urge native intellectuals and businessmen to turn their attention to their birthplace.

Once again these concerns are not exclusive to the southern part of the Albania. In another recent article *‘The Albania we do not know’* focuses on the northern coast area of Shengjin (Lezha) and Velipoja (Shkodra). This part of the country has a rich rural landscape. *“The beach and the small Shengjini harbour – thee author writes – are separated only by a rock from the unspoiled coastline, which continues for 15 km up to Velipoja.* Although this is an area

with sufficient natural resources, the human intervention lacks to develop it into a beneficial activity. The author notes that if a clearly outlined plan and strategic approach were in place for this part of the country, this would be of benefit to all the people of the northern region. According to him, the Government of Albania is making a serious mistake in allowing the degradation of this part of the coast, which constitutes an important source of income for the country. Such natural resources could greatly reduce poverty, if market economy tools were used to develop it. On the other hand, there are individuals who are taking advantage from the confusing situation in the area, and through such abuse are destroying its future. It has been urged frequently for a *master plan* to be in place, a *road-map* that would orient the development of this coastal area and would not change anytime there is a political rotation. This would imply the establishment of a so-called 'tourism cadastre,' with well –defined boundaries for the entire Albanian coastline. The author insists that such experience already exists in other neighbouring countries. For example during the Tito-ruled ex-Yugoslavia, a highway was built across the entire Montenegrin coast, beginning from the flow of Buna River, to Ulqin, Tivar, Budva and it was extended towards Dubrovnik, Croatia.

Adding to his arguments, the author raised the question on how would Germany or Austria have acted, had they all these natural resources.

One thing to be stressed is that Albania will continue to have a predominant rural population even in the upcoming years, as part of a global reality. For that reason, it is quite indispensable to carefully evaluate the past and present reality. There is an increasing concern throughout the world over *environmental issues*, due to the high level of pollution of the natural resources. We are part of such global concern which does not accept any temporary or non-professional actions in this regard. This will subsequently reflect a different approach on the rural landscape, in general and the mountainous areas, in particular. There is need of a raised awareness over the interdependence of the urban and rural environment. Most Albanian rural areas, from the coastal lowland up to the highlands, may provide various opportunities to for living. The first impression of anyone who visits these remote areas, surrounded by mountains, is that there are physical obstacles preventing people from moving freely.

Nowadays, though, the modern tools and technology may easily overcome such a natural isolation of these areas. Construction of the necessary infrastructure in the mountainous area and the highland villages will facilitate the exploitation of their natural resources, making the inhabitants the immediate beneficiaries. For example, although the northern Alps appear to constitute an 'impassable wall', there are practically several access routes to them. Along the valleys, which go down into deep canyons, there are a lot of mountain paths which have been widened and used by the rural communities. A recent publication entitled "*Albanian Green Belt*" (funded by a group of international donors) focuses on *mountainous or green tourism*. The guidebook deals with the inland part of the country, referring to it as the *green belt or green tourism*. In describing *Albania as still a wild nature*, the guidebook provides another confirmation of the wide variation in the rural and mountainous landscape. Other findings, however, relate to the lack of accommodation facilities in these areas, as well as to the poor road infrastructure, which prevents tourists from fully exploring of the natural attractions. About *700 natural monuments* spread around the country make Albania a very attractive destination for interested visitors. Many caves, natural parks, rivers, lakes are mostly part of the mountainous remote areas, which need to be development through an appropriate road infrastructure. One of the most attractive spots is Theth, located in Dukagjini area, which is surrounded by beautiful rings of mountains that make it unique for most of the European Alps. The Albanian highland has many similar attractive sites, where winter sports and other outdoor activities, such as climbing, hiking and hunting could be developed, but they need investments in infrastructure.

The early establishment stages of the Albanian city are linked to the village. Across the centuries, mutual links have been established between the village and the city, with the latter playing the role of promoting development and the village itself. In such context, we may ask how the city is helping the development and survival of the remote and mountainous villages. Being links of the same chain, they cannot be perceived without each other.

State or private entrepreneurship initiatives are needed boost sustainable development in these areas. Remittances coming from emigrants could become a useful source of investments in the area, by encouraging the establishment of development associations, thus building a stronger relationship with their own country. Their proactive rather than reactive approach could be understood from the

words of an Albanian immigrant, who told Radio Show “*We need Albania, and it needs us as well.*”

Villages in the Albanian highlands are faced with people’s movement to other areas, resulting in desolated places within a short period. The process is often faced with the indifference of the stakeholders. *The rural world – a villager said – is the world of historical traditions, and sustainable things. The villager wins your admiration when you talk to them, due to their simplicity, hospitality, intuition and smartness, because they stay closer to the nature.* Nevertheless, the persisting question is whether we will abandon the village, staying away from the rural world and the noble men living there. The times we are living in pose many challenges. It is in such case that we should remember that a people who knows how to deal with challenges, shows a high level of culture and civilization. For that reason, Pashko Vasa, a well-known Albanian thinker used to say, “Feel no shame when you are in front of civilized and cultures people.” Meanwhile F. Jefferson stated: “*The society should learn from the past, correct the present and define the future.*” To support the new development approach for the country does not imply that we have to ignore the positive traditions which have been successfully tested across the centuries. It is in this way how *the national and moral character of the people comes to surface.*

The European Union is working since many years to build several Trans-European Networks, which are aimed at establishing a common market and enforcing the social and economic cohesion. Such efforts are result of the fact that no free movement of goods, people and services could be enabled without having a good and efficient connection between national and regional infrastructure networks, namely the energy, transport and telecommunication networks. In particular, the Trans-European transport networks are distinguished by their 5 ramifications, which are equally important. Part of this network are also 10 pan-European corridors, aimed at connecting the main urban centres and harbour – cities. One of these examples is the Eighth Corridor, which begins from Durres (Albania), goes through the Macedonia and ends up in Bulgaria, with a length of about 1 300 km. Such corridors are significantly important for the development of the areas close to them and for the local communities living there. Further, such networks contribute to achieve a balanced development throughout the different regions of the Europe. Disparities are not only the case of Albanian villages and towns; they are common even among European countries. The difference between West and South or Eastern part of Europe constitutes a well-known

fact to support such arguments. Since the Europe is developing and growing, Albania needs to become much more aware that it is part of such reality. *Globalization* means a world without borders, but not *one lacking individuality* and this is essential not only for Albania or the Balkans, but for the entire world.

This paper tried to focus on the importance of the Albanian village and rural identity, as well as on the value of its natural resource and on how useful it is to link it to the development of infrastructure. The long tradition of the Albanian mountainous villages provides a valuable experience which may help us to integrate them into the new global reality. In a democratic society, the alternatives are not imposed, but they exist as options. Although we have a free market economy system in place, we must not ignore the positive experience of the past. Identity means to have strong roots in your origin. This is why we should call on the necessity to inhabit the villages, whether in lowlands or highlands, south or north, in coastal or remote areas, by cultivating the land and building a life there. Every civilization aims to unify people, but this should not affect the essence of their own dignity and identity.

Concluding this paper, I would like to mention that the identified issues have also been subject of several researches conducted by the Albanian ethnologists, who worked on the traditional Albanian village for decades.

BIBLIOGRAPHY/REFERENCES

- N. Ceka, *Ilirët*, Tirana 2001
M. Korkuti, *Parailirët, Ilirët, Arbërit*, Tirana, 2003.
Historia e Popullit Shqiptar, Vol. 1, Tirana, 2002.
Vendbanimet dhe banesa fshatare shqiptare, Vol. 1, Tirana 2004.
A. Selmani, *Njeriu dhe hapësira gjeografike*, Skopje, 1995.
B. Kojic, *Stara gradska i seoska arhitektura u Srbiji*, Belgrade, 1949.
Report of urban-rural population 2001 (Extracted from the Bulletin of UN Secretariat).
Albanian Green Line, Mountainous Guide, Tirana, 2007.
Strategy of Rural Development of Albania 2007-2013, Tirana, 2007.
A. Muka, *Le village albanais – un centre d’habitation en transformation*, “*Studia Albanica*”, 1/2005, Tirana, 2005, p. 129-138.

A. Muka, *The Albanian village of the mountainous areas in the face of time's challenges (North Albania, Kosovo, Macedonia)*, "Makedonski Folklor", Nr. 62., Skopje, 2004, p.125-131.

N. Dedaj, *The Albania We Don't Know*, "Shqip" newspaper, August 2nd, 2007.

M. Kabo, *Walking along the Coast, Discovering Beauties and Pains of the Riviera*, "Shekulli" newspaper, July 30th, 2007.

Alvin SARAÇI

**FAMOUS ALBANIANS IN VENICE: KARL GEGA,
ARCHITECT OF AUSTRO-HUNGARIAN EMPIRE**

Karl Gega (aka Carlo Ghega) was born in Venice, in Fondamenta San Gioachim of Garibaldi Street, district of Castello, in 1801. His baptism documents can be found in the State Archives of the Patriarch of Venice. As inscribed in the *Registri dei Repertori dei Battesimi di San Pietro di Castello*¹, he was baptized on 10 January 1802 in San Pietro di Castello, the cathedral of Venice. His parents are Anton Ghega, son of Gasper, a Navy officer and Anna Pribich. Most of the authors agree with the fact that the date of baptism date represents also the date of birth, as shown even in the Wikipedia. Nevertheless, the family certificate that dates back to 1811 shows that Carlo was 10 years old at the time, therefore he was born by the end of 1801, although his baptism took place early in 1802.

In order shed light on the genesis of the Ghega family from 1835, I have based my research on a description of the family by Ghega's cousin, Gjon Batisti Ghega², known as Giovanni Battista Ghega, a vicar of the Patriarch at the Rectory of San Marco Basilica in Venice. He also designed a family tree and ensured evidence of the family roots by making use of documents found in the State Archives of Venice and the Naval Archives of the Paron del Arsenal, which dated back to the fourth generation.

Ghega's ancestors emigrated from Albania to Montenegro and then to Venice. In order to learn something more of the Albanian place of origin of Ghega family, we must turn to the Archives of Perast in Montenegro. Documents show that in 1653 a Decree was issued by the Venetian Senate to recruit soldiers and navy officers from Perast, as well as infantry officers, Stradiots, from Himara in Albania. Three generations of the Ghega family served in the Venetian Navy in the areas under the Republic of Venice and, after the fall of the Republic, in the Austrian Navy.

¹ *Registri dei Battesimi*, R34 (1799-1808), page 185.

² Correr's Library Cod. Cic. ms. 34186, *Notizie sulla famiglia Ghega di Giovanni Battista Ghega*.

The first descendent in Venice is Cristofor Ghega, who was a navy officer in one of Colomba's family ships, whose Captain was Nicolo Lazzari. The Doge's Chancellor, Colombi, seemed to have been in good terms Gjergj Ghega. Reports say the Albanian officer lost his left arm during the war against the Ottomans and a few years later, Cristofor died in the shipwreck of the ninth vessel, "San Carlo", in Greece, where various documents of the Archives of Crete and Morea were lost.

A family certificate of 1811 shows that Carlo Ghega was the son of Anton and Anna Ghega Pribich, daughter of Giorgio and Bortola Pribich. The family had four children: Leonard, 11 years old, who passed away a year later, Carlo Ghega 10 years old, Spiridion four years old and Gjergj one year old. In 1812, Helena Pashka Ghega was born and baptized at San Martino Church and then she was followed by Tereza Ghega in 1814, and Angjela Ghega in 1816³. Angjela married with a Venetian descendant of Savioli family. One of the sisters was married in Bertoia family, representative of which was also Colonel Bertoia.

In that same year, the family moved to Castello 2518, in Corte Soranzo near Piscina San Martino at the Venice Navy Arsenal. The reason of their movement could be related to their cousin, Paola Ghega, Spiridion's daughter, who lived in Corte Soranzo at San Martino. As indicated by the register of *Forestieri a Venezia* (Foreigners in Venice) of 1805, she arrived from Corfu in 1798 at the age of forty-five. She was of Catholic religion and descendant of a noble family. It seems that after the fall of the Republic of Venice as a *Stato da Mar* (sea power) in 1797, many navy officers who lived in Corfu, an island under Venetian dominion, which used to be the residence of the Captain of the Gulf, a leading figure of the Venetian Navy, were obliged to return to Venice.

Gaspar Ghega, Cristofor's son, had married Laura Javelli, whose noble Albanian family was enrolled in the Mariogola of the Albanian Association of the Scuola di Santa Maria e San Galo in San Maurizio degli Albanesi; their sons were Gjon Anton, Anton and Angjela Ghega. Moreover, Gaspar had obtained the honorary high rank of colonel in the Venetian Navy and was engaged in the Commercial Sea Route from Venice to Marseille, France.

³ Certificate of the Ghega family in 1811. Archives of the Celestia in the Sestier di Castello where documents of the Austro-Hungarian period can be found; it used to be the premises of the Naval Mechanics.

The other branch of the family consisted of Gjon Anton Ghega, Carlo's uncle, who lived in various parts of the city, including a place near Santa Maria Formosa, the church that the Venetian Senate gave to the Albanians, where the wedding of the Stradiot Prince Merkur Bue Shpata and Agnese Balbi⁴ – a Venetian noble woman – was celebrated. It seems that Gjon Anton encouraged him to follow his chosen path of engineering and architecture. He became a high-ranking official: the first Chancellor of the Republic of Venice, and member of the Venetian Senate. He had also been a Navy officer and had obtained various offices in the Venetian and the Austrian governments. His sons were Angjelika Ghega, born in 1806, and Monsignor Gjon Batisti Ghega, born in 1810. In 1811, two more children: Gjon Ghega, 18 months, and Gasper Ghega, 10 months, were part of the family.

Carlo's father, Anton Ghega, born in 1777, became lieutenant and died soon after attaining the rank of major. Paul Mechtler⁵ reveals that that Anton was apparently an engineer, because he had built the model of a gunboat exhibited at the Technical Museum in Vienna. Carlo inherited his gift of innovation from his father, and this explains the reason why in Lower Austria there is a Carlo Ritter Ghega Prize for Innovation. Carlo's brother, Spiridion, followed his father's steps and became a lieutenant in the Austro-Hungarian Navy.

Is engineer Carlo Ghega of Albanian origin?

As described in some of the Austrian Biographies, the best engineer in the Austrian Empire was Albanian, but they have no documents to prove it.

Examining the manuscript '*Privileggi concessi dalla Serenissima Repubblica di Venezia alla Fedelissima Comunita di Perasto (1596-1736)*'⁶, I came across a document that dated back to October 3, 1739, of the Council of Ten and the Rogati signed by the Doge Alvise Pisani and the *Provveditore Straordinario* Marco Querini, who ratified a Decree of November 14, 1739, which includes the names of the Captain of Perast, Triffone Mazzarovich, Captain Triffone Palavicin and Captain and Judge Gjergj Ghega. Carlo's ancestor, made a statement in front of the Doge at the Doge's Palace and the Magistrato dei Cinque Savi alle Mercanzie (a Venetian

⁴ Paolo Petta, *Stradiotti soldati albanesi in Italia, XV-XIX secolo*, Lecce, Argo, 1996.

⁵ Paul Mechtler, *Carlo Ritter von Ghega*, Zurich-Wien, Amalthea-Verlag, 1972.

⁶ June 14, 1739, *Al Aloisius Pisani Dei Gratia Dux Venetiarum* in Marciana ms. *Privileggi concessi dalla Serenissima Repubblica di Venezia alla Fedelissima Comunità di Perasto (1596-1736)*.

Institution which controlled the trade), in order to ask about tax-free exchanges in the Trade of Grain from Venetian Albania towards Dalmatia, Istria and Venice. The document was signed by the First Venetian Chancellor, Alberto Colombi, and Judge Gjergj Ghega himself. The document reveals that Gjergj Ghega was a mediator between Albania and Venice and that he was of Albanian origin.

It should be taken into account that the name, 'Venetian Albania', included the District of Kotor and Perast, as well the Republic of Venice, although those cities have mainly a Dalmatian population. The Venetian Governors of Dalmatia were called *Provveditori della Dalmazia e Albania Veneta*, as the Albanian cities along the coast, such as Budva (1494), Antivari (Tivar) and Dolcigno (Ulqin) used to be under Venice until 1571⁷, with the latter losing their dominion definitely in 1718, along with the rest of Albania beyond the Eastern Border of Lake Scutari, due to the Ottoman sway from 1479, of which only Butrinto and Himara continued to be Venetian until 1797.

How long have Albanians been living in the areas of Kotor and Perast?

Prof. Alain Ducellier gives us a description regarding this, saying that "Kotor was a meeting point for Albanian emigrants in the 14th and 15th Centuries," and he lays stress on the growing number of the Albanian population in Kotor. Moreover, he explains the stereotype of the Kotor-based Albanian: "Before Kotor was submitted to Venice, the Albanians in the city had a well-defined type: they were citizens from northern or central Albania, well off, with technical skills or religious faith, which obviously facilitated their entry into the Kotor society"⁸. In fact, most of the Albanians arrived in Venice from cities such as Scutari, Antivari, Dulcigno, Drivasto, Alessio or Durazzo, choosing the routes of the Zenta or Zeta (the ancient Genta) beyond the Lake of Scutari, or even Valona via its sea routes. In this area, Dalmatians, Slavs, Venetians and Albanians were partners in trade enterprises.

As tradesmen, the Albanians established strong links between Albania, Kotor, the Republic of Ragusa and Dalmatia, as well as Venice. Considering that the Venetian Albania had low incomes,

⁷ Ivan Bozic, "Le système foncier en "Albanie Vénétienne" au XVe siècle" in *Instituto di Storia della Società e dello Stato Veneziano* (1963-1964) vol V-VI pp.65-140.

⁸ Convegno: 'Città e sistema Adriatico alla fine del Medioevo Padova 4-5 aprile 1997' in *Atti e Memorie della società dalmata di storia patria Vol. XXVI 1997 pp.106*

merchants and their consuls moved north. Albanian emigrants and priests moved to Ragusa and Zara also via Castelnuovo.

Another wave of Albanian emigration took place between 1723 and 1736, as a result of the alliance between Albanians, Montenegrins and the Venetian Governor of Kotor, Giustino de Riva (the city was established in 1705-1707 to support Venice which was at war with the Ottomans).

Albanians had founded two settlements in Zara – Borgo Erizzo⁹ and Zemonico – as the Archbishop of Zara and former Archbishop of Durazzo, Vicko or Vincenzo Zmajevich, intervened through the Venetian Governor, Nicoló Erizzo and Father Giovanni Crisogono, putting at their disposal an area where they could settle in. The area was named after the Venetian Governor ‘Borgo Erizzo’ or ‘Arbanas’ (the latter takes its name from the Medieval Albania), as the first settlers were from Arbanas, an area located in the western part of the Lake of Scutari, which later changed its name to Kraja. In fact, Archbishop Vicko Zmajevich was a native of Perast and was charged by Pope Gianfrancesco Albani Klementi XI (Clement XI, 1700-1721), of Albanian origin, to convoke the Concilio Albani in Alessio (Lezha) in 1703. Furthermore, Eugenio VIII of Savoy had declared himself Prince of Zeta, at the time where Pope Clement XI formed an anti-Ottoman alliance between the Republic of Venice and the Austro-Hungarian Empire.

In 1860, the Marciana National Library of Venice and the Library of the Correr Museum¹⁰ took possession of 275 volumes¹¹ (*pezzi*) of essays, books, manuscripts, most of them technical treatises, which belonged to the private library and the Archives of the railway architect Carlo Ghega, which he had bequeathed: “Far from loving less my manuscripts, publications and so on, I wish them to be left to a public institution so as to be preserved, and not to be sold; for this reason I bequeath my books and all my manuscripts written in Italian, French and German to the St Mark's National Library of Venice.

“Moreover, I leave to the Venetian Museum called the Correr Museum all of my prints (publications, engravings and etchings, my lithographs, my paintings, my portrait, my albums and illustrated

⁹ Ludwig von Thallóczy, Milan von Šufflay, *Die Albanesische Diaspora, Illyrisch-Albanische Forschungen*, I, Wien, 1916 or the Albanian translation by M. Merlika – Kruja, *Vëzhgime iliro-shqiptare Shkodër*, Camaj – Pipa, 2004, p. 200-205.

¹⁰ Correr Library's Cod. Cic. ms. 3115/XI, *Ghega Testamento*.

¹¹ Marino Zorzi, *La libreria di San Marco Venezia*, Mondadori, 1987, p. 471.

books, my golden medal, and some silver ones, my precious stones and my knighthood decorations.”

In various manuscripts and books that belong to Ghega's Archives, we find information on the great constructions of the time (roads, buildings, bridges, railways, viaducts and dredging of rivers) and the inventions that encompass the period that precedes the Industrial Revolution to the first half of the 18th Century. In fact, Eng. Carlo Ghega was in touch with the world's most famous architects and engineers. During his informative trips in 1836 through England, Belgium, France, and Germany¹², he met renowned figures such as John Renier Junior of the Greenwich Railway and Isambard Kingdom Brunel of the tunnel under the Thames, who was also the designer of the Great Western steamship – Ghega and other engineers were on board for the maiden voyage to the USA. On 28 December 1836, he met and discussed with Stephenson¹³ the first railway engineer and designer of the first railway, the Stockton-Darlington, the Liverpool-Manchester railway and the winner of the Rainhill competition with his steam tubular boiler engine called “the Rocket”. They discussed the realization of a Trieste-Vienna railway line, a very difficult project to carry out, which involved railways across the Alps with their various levels and mountain peaks. According to Stephenson, a railway was possible with an inclination of 1:300 and levels of no greater length than two English miles. The different controversial positions of the two engineers regarded the use of the steam engines on the high peaks: while Stephenson is for the use of the funicular railways “with stepped carriages and ratchet-grip engines”, the Albanian-Venetian architect points out that cable railways are very expensive and tend to be very slow.

Another journey followed as the engineer of Albanian origin embarked for the US in 1842 as the engineer-in-chief of the delegation of Austro-Hungarian architects'. Ghega was sent on account of the Emperor Ferdinand to study the American constructions, especially the railroads, and to compare their engineering techniques and their experience with the State Railway Building Program and the Austrian construction field. During his stay in America, engineer Ghega visited William Norris and his

¹² Adolfo Bernardello, *Importazione di materiale ferroviario nel Lombardo-Veneto nella prima metà dell'Ottocento*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 1992, p. 35.

¹³ Marciana Library's ms. Carlo Ghega, *Relazione delle Conferenze e Studi sopra Argomenti di Matematica Applicata*.

establishment for the production of the locomotives, which had supplied the Austrian Empire's locomotives. Norris was in touch with Francesconi, former Director General of the Railways, whose office Ghega took over in 1848.

On December, 19, 1841, the Earl Friedrich Freiherrn Kübeck von Kübau in the vest of the President of the Camera Aulica was to carry out this programme consisting of four main projects for the Empire: 1) Trieste-Vienna (Ferdinand's Southern Railway, or Südbahn) 2) Vienna-Bayern (Ferdinand's Western Railway, or Westbahn) 3) Venice-Milan, (Ferdinand's Lombardian-Venetian Railway) 4) Vienna-Prague (Ferdinand's Eastern Railway, or Ostbahn). In fact, by the end of the journey to the US, Ghega wrote a dissertation on the 39 US Railroads for Earl Kübeck. Most of them are described in the two volumes of a manuscript entitled "*Brevi cenni descrittivi dell'America Settentrionale*", 1842¹⁴. The first volume, written in German, focuses on the Baltimore-Ohio line¹⁵, with an Italian version as part of the second volume. This served as a model for engineer Ghega for the Semmering Railway, as part of the Trieste-Vienna line, a clarion call to support a thesis on the use of steam engines. He preserves in his private library two treatises written in English and German by P.M.G. Pampour, "Practical Treatises on Locomotives Engines on Philadelphia Railways, 1840". Ghega's stand would be opposed by various minor architects and the Association of Austrian Engineers, such as Schmiedl¹⁶, who voted in favour of funicular and atmospheric railways; the latter was the head of a commission set up to control Ghega's work during the building of the Semmering Railway. He called Ghega's steam-engine system a failure.

Paul Mechtner exalts the Trieste-Vienna line as crucial for the communications between Vienna, the capital of the Empire, and Trieste, the Austrian port *par excellence* that would provide the Empire with goods from the sea. On the other hand, the Southern Railway comprises also the Adriatic Railway and the communications between the centre of the Empire and other cities, including its extension towards the southern countries under Austrian dominion, such as Croatia and the junction line to the Lombard-Venetian Railways. Less than a century later, the railway would extend to

¹⁴ Marciana Library's ms. Carlo Ghega *Scritture e e Studi vari sopra le Strade Ferrate in America*.

¹⁵ Carlo Ghega, *Die Baltimore-Ohio Eisenbahn über Alleghany Gebirge*.

¹⁶ H.Strach, *Gescichte der Eisenbahnen der Österreichische-Ungarische Monarchie*, Wien, Teschen-Leipzig (1897-1899), vol. 1, part 2.

Montenegro and Albania. As engineer Ghega recalls, his work was really very important as by means of the railway system it connected the Northern and Baltic Sea to the Adriatic and Mediterranean. The railway was the best way “to reduce distances”. Ghega's project had to overcome the difficulties when it came to crossing the barrier of the Alps. When he became General Inspector of the Railways, as part of Ferdinand's Southern Railway, Ghega completed the Mürzschlag-Graz line in 1844, the Graz-Celje railway line in 1848 and Celje-Ljubljana line in 1849. On year later, while he was head of the Railway Department of the Ministry of Commerce, Ghega introduced another project for Ljubljana-Trieste¹⁷ railway line with two possible alternatives; the first from Idra Valley to Isonzo towards Gorizia (Görtz) and Monfalcone and the second from Charsus to Postumia and Auresiana. The second version was accepted.

On October 9, 1849, Franz Joseph laid the first stone of the Trieste-Ljubljana line of 145 km that was completed by July 27, 1857 for passengers, which coincides with the end of the works and the opening of the bridge over the Venice Lagoon. By 1860, the Trieste-Ljubljana line was connected to the Railway by means of the Gorizia's Southern Station (Görtz Südbahnhof) and Udine.

As far as the Semmering Railway is concerned, works began in 1848 and it was inaugurated in 1854, while Ghega described it in an ironical way in his book: *Atlas pictoresque du chemin de fer du Semmering, précédé d'un aperçu historique et statistique sur les chemins de fer en exploitation en Autriche* (Vienna, 1854). The Albanian engineer from Venice had traced a project of the Railway of the Semmering and Trieste-Vienna line that was followed by two further projects, a general outline of the project in 1844 and then a detailed one in 1847.

This was an exemplary construction right at the start of the railway engineering science, a real victory of the art of architecture that subdued the mountainous terrain, and made it possible to lay the lines around the sharp bends at a height of 981 metres. For the first time, original white stone viaducts, modelled on Roman and Venetian architecture, were introduced. The construction work was heroic, considering the lack of instruments such as drilling equipment and dynamite. On 3 August 1848, the Emperor's edict was issued for an extension of the Vienna-Gloggnitz line over the Semmering. In 1848, the Gloggnitz-Mürzschlag route in Lower Austria and Styria was built, extending 41.7 km. By 1843, the architect had already prepared

¹⁷ Marika Cajola, *Carlo Ritter Ghega*, Venice University of Architecture's dissertation, 2000.

three alternative projects Semmering crossing. It was a successful construction. The most difficult point was to connect Scneeberg and Wechsel in the Rax Alps, as part of the Passo del Semmering. According to engineer Ghega, adhesion locomotives were the only means of communication that could connect the Semmering Railway as the trunk line of the Northern Railway and the Southern Railway system. This led to strong controversies, while some architects opposed Ghega's idea until the Austrian Railway Association, during its 25th Assembly, voted for the establishment of a commission, headed by engineer Schmiedel, to evaluate the use of the locomotives and check on Ghega's work. Other engineers like Schonerer were studying the possibility of a project to build a station at Gloggnitz. Even Ermegildo Francesconi, the former Director of the Railways, and Luigi Negrelli, the director of the Northern Railway System, had a project that consisted of artificial spiral roads that would have enabled a gentle inclination for the carriages.

On 8 August 1848, 20,000 workers were working on the Gloggnitz-Payerbach line. In March 1849, the Emperor signed the document that authorized the beginning of the works on the Semmering Railway. The engineer of the Empire, Ghega, gives an account of all the railways around the world at the time and describes the locomotives competing for the Semmering Railway in his book *Quadro dei progressi principali delle strade ferrate nel decennio (1840-1850) e dei resultamenti delle Corse di prova con le locomotive di concorso sulla strada ferrata del Semmering in Austria* (Vienna, Sollers, 1852), that was published in three editions, in which Ghega scientifically demonstrates the unsuitability of funicular and atmospheric railways. The locomotives competing for the Semmering Railway were: a) the 'Bavaria', a Maffei locomotive built in Germany; b) the 'Seraing' by Cockerill from Belgium; c) the 'Winner-Neustadt' from the Austrian Guenter factory; d) the 'Vindobona' of the Vienna-Gloggnitz Railway Society.

The first three were given awards. On September 16, Ghega successfully tried the 'Quarnaro' locomotive of the Mürzschlag-Ljubljana line successfully along the Payerbach-Eichberg line. That confirmed that engineer Ghega had won the struggle. Von Engerth was given the task to build a powerful ten-wheel locomotive that would cross the distance easily.

On July 9, 1854, the Emperor Frantz-Joseph inaugurated the opening of Trieste-Vienna line by the 'Emmerberg' locomotive. In May 1854, the railway was opened for the transit of goods, while on July 17, 1854, it was opened for passengers.

On July 27, 1857, the whole Southern Railway System was completed and the title Knight of the Order of the Emperor Franz-Josef was conferred on engineer Ghega.

In 1858, the State Railways were privatized in favour of the Northern and Southern Society and Baron von Sina's Central Directory of the State Railways was dissolved, and many of Ghega's students then worked with the private societies. Carlo Ghega was assigned the task of the Chairman of the Division of Railway Constructions by the Ministry and moved to Milan to bring to complete the Lombard-Venetian Railway.

Carlo Ghega had become an honorary member of the National Institute of the United States and the Institute of Berlin, and an honorary citizen of Trieste and Brno. The banker Rothschild, who controlled the private companies, named Carlo Ghega Technical Commissar of the Empire for the Appenine Railway to Florence and the Bologna-Pistoia and Bologna-Modena lines in Italy, and the Siebenburgen or Transylvania-Romania lines.

Some of his projects were realized posthumously as he died on March 14, 1860. At the same time, the Finance Minister and former Minister of Public Constructions, Freiherr von Bruck, committed suicide. As a result, there was a deal of confusion between von Bruck and Ghega in Venice, and the word spread that the engineer of the Semmering had committed suicide. Though Ghega had to struggle with some of the Austrian engineers and bureaucrats that had accused him of having wasted money – which was untrue – he was able to successfully carry out his project and was considered a great architect. As Paul Mechtler observes, both the document of death and the solemn religious obsequies at St. Stephen's Cathedral in Vienna testify that engineer Carl Ritter von Ghega died of a lung infection.

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Laurent Latruwe et Gordana Kostic, *La division Skanderbeg : Histoire des Waffen-SS albanais des origines idéologiques aux débuts de la guerre froide*, éditions Godefroy de Bouillon, Paris, 2004, 316 p.

Dans tous les pays occupés, les puissances fascistes ont trouvé des forces disposées à collaborer, composées en partie de membres d'anciennes élites cherchant à conserver leurs positions, en partie d'hommes qui espéraient « éviter le pire », mais aussi de fascistes convaincus (y compris des prix Nobel de l'époque ou des années à venir) qui ont soutenu avec enthousiasme « le nouvel ordre européen » au sens nazi du terme.

Au cours de la phase finale de la Seconde Guerre mondiale, le rôle décisif était assumé par la Waffen-SS, développée à partir de la garde d'Hitler jusqu'à devenir une armée parallèle, depuis les années qui ont précédé son accession au pouvoir. Si, au départ, il s'agissait essentiellement d'un ordre élitair allemand, elle embrassa par la suite le concept d'une troupe volontaire paneuropéenne (mais aussi asiatique) et antibolchévique. Elle reçut son baptême du feu à la Guerre civile d'Espagne, où des volontaires venus de presque tous les pays d'Europe se battaient dans les deux camps.

L'existence d'une unité albanaise de la Waffen-SS [officiellement, *Waffen-Gebirgs-Division der SS Skanderbeg (albanische Nr. 1)*] est un fait notoire. Les détails purement « techniques » en ont été recueillis dans de nombreux manuels qui, souvent, manquent de l'impartialité nécessaire par rapport à l'objet d'étude : Roland Kaltenecker, *Die Gebirgstruppe der Waffen-SS 1941-1945*, Wölfersheim, 1994 ; Rofl Michaelis, *Die Gebirgsdivisionen der Waffen-SS*, Berlin, deuxième tirage 1998 ;

Antonio J. Munoz, *Forgotten Legions. Obscure Combat Formations of the Waffen-SS*, sans lieu de publication, 1991 ; Hans Werner Neulen, *An deutscher Seite*, Munich, 1992.

L'historiographie albanaise, pour des raisons que l'on peut comprendre, n'a pas traité largement de ce genre de thématique. Du point de vue serbe, Pavle Dželetović Ivanov (*21. SS-Divizija Skenderbeg*, Belgrade, 1987) rattache le mouvement national albanais à travers l'irrégentisme kosovar, avant et après la guerre, au collaborationnisme avec le fascisme et la terreur à l'encontre des Serbes et des Juifs.

Comme l'indique le sous-titre, la même orientation est suivie également par l'étude de Latruwe et Kostic. Le nom même de la maison d'édition, « Godefroy de Bouillon », celui d'un dirigeant de la première croisade (1095-1100), est à lui seul révélateur. L'éditeur, attaché à l'extrême droite du Front national, est connu pour avoir publié non seulement ce parti et ses fonctionnaires, mais aussi beaucoup de polémiques anti-islamiques du point de vue du nationalisme français.

Le journaliste Latruwe est lui aussi lié au Front national et à d'autres groupes de l'extrême droite comme l'Œuvre française, alors que les rares publications de Gordana Kostic encouragent les préjugés contre l'Islam et se distinguent par la phobie de l'Islam spécialement dans les Balkans.

La présente étude compte 248 pages de texte (le sujet n'est abordé qu'à la page 135 !), 29 pages de notes avec un mélange non systématique de sources et d'informations supplémentaires, 25 pages avec les sources, les diagrammes, les listes de personnes et les brèves biographies, 9 pages de bibliographie, 4 pages de chronologie et 14 pages de photos. Il n'y a pas d'index des noms et les données sur les personnes sont éparpillées de manière introuvable entre le texte principal, les notes et les suppléments.

Il est certes difficile de trouver un ouvrage scientifique dépourvu de toute erreur, or, dans le cas concret, il s'agit d'un chiffre record d'erreurs linguistiques et factuelles. L'orthographe des noms en albanais (ainsi qu'en d'autres langues) est un vrai désastre ; en voici quelques exemples seulement : Bajram/Bayram Cyr (pour Bajram Curri), Guraçutci (pour Gurakuqi), Hlelo Halim (pour Halim Xhelo – les auteurs sont incapables de distinguer les prénoms des noms de famille en albanais !), Carlo Ulmita (pour Umiltà), Josef Göbbels (pour Joseph Goebbels), Xhehu/Xehu/Xehut (pour Shehu – il s'agit du premier ministre albanais pendant de longues années !), Frigi/Friqi Dine pour Fiqri Dine), Julian Emery (pour Amery),

Reginal d'Hibbert (pour Reginald Hibbert), Gramsi (pour Gramsci), Kosyris (pour Koryzis), Plösti (pour Ploiești). Le nom du Grand Mufti de Jérusalem, Hadj Amin al-Husseini, est donné sous quatre formes différentes en seulement deux pages et une note (p.136-137, 265) et « Jon Marco Joni » est présente comme une variante de graphie pour « Mark Gjon Marku » (p. 118, 262).

L'absence de connaissances linguistiques conduit à des grossièretés factuelles : les auteurs prétendent que « Kosova » c'est l'appellation turque, tandis que « Kosovë » l'appellation albanaise de la région (p. 11). Selon eux, le dialecte guègue et le système tribal seraient aussi un héritage de la domination ottomane (p. 11) ! Abordant la question de la Ligue albanaise de Prizren, les auteurs soutiennent que, lors de la réunion à la médersa de Prizren, celui qui fut élu président de la Ligue c'était la médersa elle-même (sic !), car ils prennent « Mederiz te Dzamije » pour un nom propre. Fan Noli, le fondateur de l'Église orthodoxe autocéphale albanaise, aurait été un évêque catholique, puisque cela s'accorde mieux avec l'argument rebattu suivant lequel les catholiques albanais auraient soutenu les musulmans contre les Serbes orthodoxes (p.55-56). Le roi Zog, un féodal de la région septentrionale du Mat, aurait été un méridional tosqe (p. 55) et un musulman polygame, car il aurait épousé en même temps la fille de Shefqet Bey Vërlaci et la comtesse Geraldine Apponyi (p. 57), alors que le fait est notoire qu'il avait rompu ses fiançailles avec Behije Hanem Vërlaci en 1926.

Souvent, les dates non plus ne sont pas dignes de foi : l'assassinat d'Avni Rustemi est situé en 1923 au lieu de 1924 (p.55) et, affirmer que l'anniversaire d'Hitler était fêté le 21 avril (au lieu du 20 avril), ce n'est pas le comble de la science historique (voir p. 211).

Entre autres choses improbables, le poète Naïm Frashëri (né en 1846 et mort en 1900) aurait dirigé en 1908 le Congrès de Manastir pour l'alphabet albanais (p. 43), tandis que le communiste italien Antonio Gramsci (que l'on écrit Gramsi), né en 1891 et mort en 1937, aurait participé aux négociations entre communistes et nationalistes albanais (ballistes) en 1943 ! Encore plus difficile a dû être la participation de Ceno Bey Kryeziu en 1944 aux pourparlers déroulés entre le *Balli Kombëtar* et les officiers britanniques (p. 141), puisque l'on sait que ce beau-frère et ministre de l'Intérieur du roi Zog a été assassiné dès 1927, voire, semble-t-il, sur l'ordre de ce dernier.

Les incertitudes abondent même quand il est question des personnalités les plus connues : à la page 54, Mehdi Bey Frashëri est présenté comme le cousin du dirigeant balliste Mithat Bey Frashëri,

tandis qu'à la page 110 il devient son père et rien n'est dit de son rôle clé en tant que premier ministre d'un cabinet réformateur sous le règne de Zog. Mustafa Kruja, premier ministre lors de l'occupation italienne, aurait été le descendant d'une tribu turque (p. 77) ! L'affirmation que le ministre fasciste de l'Éducation, Giuseppe Bottai, aurait été nommé inspecteur général des troupes irrégulières albanaises en 1941 (p. 94) tient de l'absurde, non seulement comme nomination, mais aussi comme titre dont il est affublé.

Cette anthologie de grossièretés témoigne du peu de sérieux de l'ouvrage. Dans le cadre d'un simple compte rendu, il est impossible de consulter les archives respectives pour vérifier toutes les citations, mais ce ne serait pas erroné de conclure que même la simple utilisation des sources ne passe pas l'épreuve de l'honnêteté.

Mais analysons la ligne d'argumentation. Les auteurs reconnaissent ouvertement leur point de vue serbo-centriste. Au centre de l'étude, indépendamment du sujet concernant l'ensemble des Albanais, c'est la question du Kosovo. D'une façon qui n'admet aucune objection, on y constate que « Kosmet » (une abréviation en serbe de « Kosovo i Metohija ») serait le nom authentique de la région (p. 249). L'approche de l'histoire de la région suit le schéma connu : le Kosovo aurait été un vieil espace de la civilisation serbe que les Turcs auraient ouvert aux Albanais et le nationalisme extrémiste et mythique de ces derniers aurait déferlé au fil des siècles jusqu'à ce jour sous forme de vagues de violence arbitraire contre les voisins, spécialement les Serbes (p. 11 sqq.). Justement, la thèse de l'ethnogenèse des Albanais et de leur descendance des anciens Illyriens serait une preuve de la proximité mentale des Albanais avec la démenche raciste des fascistes, puisqu'on a vu encourager, sous le régime fasciste, des efforts scientifiques visant à exalter le rôle historique des Illyriens avec le soutien de l'institut de recherche des SS, « Das Ahnenerbe » ou « l'Héritage des ancêtres » (p. 42-43, 149-150). Du point de vue actuel, les recherches citées de Hans Krahe, Francesco Ribezzo et Carl Schuchhardt sont en partie désuètes en raison de leur conception trop vaste concernant les Illyriens or, ceci dit, aucun d'entre elles n'a été publié dans les monographies ou les revues de l'Ahnenerbe.

Selon les deux auteurs, les Albanais, mais aussi une partie des Serbes du Kosovo, auraient été particulièrement disposés à se convertir à l'islam, afin de s'assurer la bienveillance des Ottomans (p. 26-31). D'autre part, c'est sans aucun fondement et sans citer aucune source que les auteurs prétendent que rien que la Mirdite aurait compté 200 mille habitants au XV^{ème} siècle (selon les statistiques, en

1900 elle n'était habitée que de 20 mille personnes !), dont la moitié, deux ou trois générations plus tard, se seraient convertis à l'islam. D'où, leur mouvement national se serait lui aussi appuyé sur l'islam et aurait été, autrement dit, anti-européen. Justement, au sein de la Ligue de Prizren, la tendance pro-occidentale d'Abdyl Frashëri aurait été vaincue par la fraction du « bandit » Ali Bey Draga (p. 39-40). S'il est vrai que, selon son document fondateur, le « Karaname », la Ligue avait une orientation musulmane, pas strictement nationaliste albanaise, la figure marginale d'Ali Bey Draga revêt pour les auteurs une importance capitale, afin de bâtir toute une histoire de famille truffée de conjurations antiserbes entre les fils d'Ali, Ferhat et Nexhip ; Ferhat, président du parti kosovar « Xhemijet », aurait terrorisé les Serbes durant l'occupation austro-hongroise (p. 52) et il aurait demandé leur « liquidation » en 1942 (p. 96), or, si cette affirmation était fondée, pourquoi n'en donnerait-t-on pas les sources ?

Abordant l'entre-deux-guerres, Latruwe et Kostic réservent une large place à l'activité des groupes d'émigrés antizogistes, spécialement à Paris, où ils ont exploité les archives de la police locale (p.63 sqq.). Ils y découvrent une continuité de « Bashkimi », l'organisation des jeunes antizogistes des années 20, qui, en passant par le groupe d'émigrés « Bashkimi Kombëtar », aurait abouti au « Balli Kombëtar » (B.K.), dont la fondation est située en janvier 1936 ! Ils rejoignent ainsi paradoxalement l'historiographie liée au B.K. (très détaillée chez Tanush Frashëri, *Ali Këlcyra, aristokrati kuqezi*, Tirana, 2005). Notons que, si le B.K. lui-même situe sa date de fondation au 31 août 1939, c'est-à-dire peu de mois après l'invasion italienne (*Album Balli Kombëtar*, Shkodër, 2000), d'autres auteurs estiment que le Balli commence à exister seulement en automne 1942 (Bernd Jürgen Fischer, *Albania at War 1930-1945*, London, 1999).

Les considérations sur le B.K. dirigé par Mithat Frashëri, qui se serait proposé d'organiser les partisans d'une démocratie libérale dans une résistance contre les Italiens, mais qui serait passé à la collaboration militaire et politique sous la pression des partisans communistes, reste une question très débattue dans l'histoire moderne albanaise, d'autant plus que le B.K. existe comme un petit parti politique de la droite. Pour les auteurs Latruwe et Kostic, le Balli est la synthèse de tout le Mal dont serait capable la nation albanaise. Dans cette organisation, ils mettent en évidence une sorte de racisme génocidaire qu'ils constatent chez les Albanais et opposent le programme de la Grande Albanie, comprenant le nettoyage ethnique

du Kosovo et des autres territoires habités d'Albanais à travers l'expulsion des Serbes et de tous les non-Albanais, ce qui aurait été réalisé, comme ils prétendent, entre les années 1941 et 1944, au projet de Vaso Čubrilović sur l'expulsion des Albanais du Kosovo, qui ne serait resté que lettre morte (p.70-74).

Selon les auteurs, le Balli et les autres collabos du fascisme étaient unis au sein d'un « Comité du Kosovo » fondé par l'aile radicale du « Xhemijet » interdit et une organisation d'étudiants, « Besa », mais qui aurait été en fait le successeur direct de la Ligue albanaise de Prizren. D'après une source française, ce comité aurait suivi une politique et panislamique, et kémaliste – autant d'alternatives inconciliables ! La liste de ses dirigeants au début des années 20 semble à un « Who's Who » de la politique albanaise (p. 53 sqq.). L'objectif politique de l'ouvrage ressort au grand jour lorsque les auteurs accusent un comité de solidarité pour le Kosovo, créé en France dans les années 90, de n'avoir jamais pris ses distances par rapport aux innombrables « crimes » de ce « Comité du Kosovo » des années 20 et 30, dont les structures et les buts étaient tout à fait différents (p. 258).

Les informations en rajoutent avec la description des structures d'occupation et de collaborationnisme érigées sur la base de la Seconde Ligue de Prizren, fondée à l'initiative des services secrets allemands (l'Abwehr) comme une avant-garde de la terreur contre les Serbes et, en même temps, comme une aile politique des miliciens et des bachi-bouzouks albanais à la solde des Allemands. Les milices fascistes du temps de l'occupation italienne étaient transformées en troupe de police, alors que les unités du Balli, les bachi-bouzouks et les membres de la Seconde Ligue avaient servi à grossir les rangs de la Waffen-SS albanaise, sur un ordre du chef suprême des SS, Heinrich Himmler. Cet ordre est cité largement, mais sans en donner la source (p. 142), au lieu de laquelle les auteurs publient les traductions de quelques lettres empesées du chef de la Ligue, Bedri Pejani, adressées à Himmler, auquel, rien que du Kosovo, il offre 120 000 à 150 000 combattants (p. 283-285). Or cela est inexplicable : s'il y avait vraiment eu un ordre du chef des SS, où le Balli – un mouvement de résistance – est considéré comme une base pour la création d'une unité de la Waffen-SS, ceci aurait été le plus grand tort à la réputation du Balli Kombëtar. Mais une telle source on ne la trouve nulle part dans la littérature (qui atteste quasiment sans aucune exception du fait de la collaboration du Balli avec les Nazis), ni chez Bernd Jürgen Fischer, ni chez Bernhard Kühmel (*Deutschland und Albanien 1943-1944*, Bochum, 1981, une

thèse disponible seulement sous forme de microfiche), ni dans les ouvrages généralistes sur les SS, cités plus haut.

La tâche de cette unité, formée seulement en avril-mai 1944, n'était pas la lutte contre les forces des Alliés, mais celle contre les partisans. Latruwe et Kostic décrivent en détails ses opérations contre les combattants de la résistance yougoslave, mais ne parlent qu'en passant de celles contre le maquis albanais (p. 157-177). Sur la base des sources allemandes, ils prouvent l'échec militaire complet de cette unité et l'ampleur des désertions au sein de ses rangs. Sur plus de 10 000 volontaires, seulement 6 500 ont été jugés capables au service. À ce chiffre sont venus s'ajouter des Albanais qui avaient servi avant à la 13^e Division de montagne de la Waffen-SS « Handschar » (1^{ère} croate), une unité musulmane, ainsi que des membres et des officiers allemands des troupes SS. Jusqu'en octobre 1944, quand la Wehrmacht préparait sa retraite des Balkans et l'administration collaborationniste était sur le point de se dissoudre, 7 700 membres en avaient quitté les rangs. Seulement quelques restes de cette unité avaient pris part aux combats en 1945 après plusieurs réorganisations comme le Groupe de combat « Skanderbeg » (Kampfgruppe Skanderbeg) sur le Front de l'Est.

L'accusation principale formulée par les auteurs est que la Waffen-SS albanaise ne s'était pas battue, mais avait commis des atrocités contre les Serbes et les Juifs. Sans aucun doute, cela est bien fondé. L'ouvrage standard de Noel Malcolm, *Kosovo: A Short History* (New York, 1998), que les auteurs citent très rarement, rappelle lui aussi la déportation de 281 Juifs du Kosovo en mai 1944 (p. 310). Or la rancœur pousse les auteurs à contester le fait que l'Ancienne Albanie (c'est-à-dire sans le Kosovo et la Macédoine Occidentale) comptait à la fin de la guerre cinq fois plus de Juifs qu'avant la guerre et à disculper par la même occasion les collaborationnistes serbes (l'administration de Nedić et l'organisation fasciste « Zbor » de Dimitrije Ljotić, qui a mis sur pied une milice pro-allemande d'environ 4 000 membres), les blanchissant de l'extermination des Juifs de Serbie (p. 269).

En octobre 1944, le ministre pronazi de l'Intérieur, Xhafer Deva (un Kosovar) et un Frashëri auraient été promus « Sturmbannführer » des SS, ce qui correspond au grade pas très élevé de major (p. 188), mais la question de savoir qui était ce Frashëri qui aurait reçu ce grade douteux – Mehdi, Mithat ou Vehbi ? – reste sans réponse ; l'idée que celui-ci aurait pu être le dirigeant balliste paraît tout à fait absurde, compte tenu de son orientation pro-

anglo-américaine et, bien entendu, dans ce cas également, les auteurs n'apportent aucune indication sur les sources de leurs affirmations.

Les auteurs s'obstinent à renier l'existence d'une résistance albanaise proprement dite au Kosovo, où les Serbes auraient été les seuls à rejoindre les rangs des partisans. D'ailleurs le Parti communiste d'Albanie et le mouvement de libération qu'il a dirigé n'auraient été rendus possible que grâce au soutien de Tito (p. 219 sqq.). Encore pire, même les ballistes qui avaient rejoint les troupes de Tito peu avant la fin de la guerre, auraient changé de camp une nouvelle fois et se seraient battus sous les ordres de Shaban Polluzha contre le nouveau régime. Une liste de ces dirigeants ballistes (p. 300-302) a été empruntée au livre de Dželetović Ivanov (où elle figure aux pages 266-270), sauf que les auteurs ont une nouvelle fois « oublié » d'indiquer la source à laquelle ils se réfèrent... Cependant, les Albanais n'auraient eu aucune raison de trahir de cette façon, puisque Tito, semble-t-il, non seulement n'avait pas annulé les expulsions des Serbes du Kosovo, mais au contraire avait autorisé l'entrée au Kosovo de 100 000 Albanais d'Albanie, réduisant de la sorte la majorité serbe d'avant-guerre en une minorité opprimée (p. 229-236). Cette prétention, souvent reprise par les nationalistes serbes, a été considérée par Noel Malcolm comme de la « pure fantaisie » (*ibid.*, p. 313), puisqu'elle n'est fondée sur aucun document et ne saurait aucunement être compatible avec l'évolution démographique de l'Albanie qui, à la fin de la guerre, venait de passer le seuil d'un million d'habitants.

La boucle est bouclée par un bref exposé de l'émigration politique albanaise d'après-guerre qui a suivi ses visées avec le soutien de l'Occident.

Cet ouvrage ne peut pas être pris sérieusement comme une contribution aux études historiographiques. Il mélange faits et inventions dans un breuvage insipide et dégoûtant. Même quand le recours à des sources non exploitées jusque-là sur l'émigration albanaise pourrait fournir des informations intéressantes, ce livre ne peut pas être cité sans courir de risques. Il n'y a pas de sens d'engager des polémiques contre ces historiens et experts autoproclamés de la question kosovare (p. ex., p. 267) ; en effet, par ce livre, il est impossible de considérer Latruwe et Kostic comme des historiens sincères. L'ouvrage est le produit d'une curieuse alliance entre l'ultra-droite européenne et le régime « socialiste » de Milošević, unis par la haine à l'égard de l'Occident et des Albanais.

Il est essentiellement un exemple sans précédent dans l'histoire du jeu balkanique à la victime : au fil des siècles, « nous »

(notre peuple, notre nation) avons toujours été des victimes innocentes de l'agression par « les autres » et le monde non seulement ne l'admet pas, mais encore nous châtie davantage, dernièrement dans la Guerre du Kosovo. En d'autres termes, cet ouvrage est une dernière cartouche dans la campagne de propagande sur le Kosovo, que la partie serbe, selon toute évidence, a déjà perdue. Or les lecteurs albanais doivent eux aussi se méfier précisément du même cliché, car les Serbes ne sont pas les seuls capables de s'évaluer de cette manière. D'innombrables publications albanaises sont également dominées par le schéma opposant « nous », les bons, aux « autres », les méchants. La capacité de plaindre le sort des victimes dans le camp des « autres » n'est pas encore très courante.

Michael SCHMIDT-NEKE

Pierre Cabanes et Faik Drini, **Corpus des Inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire :**
3. Inscriptions de Bouthrôtos

Le volume « Inscriptions de Bouthrôtos », paru en France en 2007 aux éditions De Brocard, est le troisième de l'ouvrage « Corpus des Inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire », dont la réalisation a commencé depuis environ trois décennies sous la direction de Pierre Cabanes en étroite collaboration avec les spécialistes albanais. Il voit le jour après les deux volumes consacrés respectivement aux inscriptions d'Épidamne-Dyrrhachion et à celles d'Apollonia et sera suivi par un quatrième, en voie de réalisation, rassemblant tout le reste du matériel épigraphique d'Albanie, vu que le nombre des inscriptions des autres sites antiques d'Albanie n'est pas suffisamment vaste pour consacrer un volume à chacun d'entre eux. Ensuite, un cinquième volume est prévu réunir les inscriptions de l'Épire grecque.

Le « Corpus des Inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire » est une œuvre majeure qui a manqué jusqu'à présent à la science archéologique et historique albanaise et qui va permettre d'établir sur des bases documentaires proprement dites les études sur l'Antiquité. Il constitue, pour l'opinion scientifique, un matériel authentique qui arrive intacte jusqu'à nos jours, sans les interventions que l'on remarque souvent dans les sources écrites des auteurs antiques, parfois dues au fait qu'elles ont été copiées et recopiées au fil des siècles. En outre, il faut souligner qu'il n'est pas rare que les sources littéraires soient caractérisées par des doses de subjectivité dans la description des événements qui ont eu lieu sur ces territoires durant l'Antiquité, au gré des visions hellénocentristes ou romanocentristes de leurs auteurs, ce qui impose des réserves et un œil critique quand on les prend en considération. Alors que le monde apporté devant nos yeux par les inscriptions publiées dans ce Corpus est authentiquement celui qui a existé voici deux millénaires et leur lecture nous donne l'impression de communiquer directement avec ses anciens habitants.

Il faudrait souligner aussi que cet ouvrage est élaboré sur la base des critères les plus modernes en matière d'études épigraphiques, grâce au très haut niveau de formation professionnelle de ses auteurs et tout d'abord de Pierre Cabanes, une personnalité illustre dans le domaine des études épigraphiques et de l'histoire de l'Antiquité. Par coïncidence, les deux co-auteurs ont été les étudiants du même grand maître, du coryphée des études épigraphiques, Lous Robert, même si, à cause de leur différence d'âge, ils ont été formés sous sa direction à deux périodes différentes au Collège de France et à l'École des Hautes Études à Paris. Ce fut précisément cette grande figure qui initia Pierre Cabanes aux études sur l'histoire antique de l'Albanie et le poussa à y apporter sa précieuse contribution. Même si l'Albanie est loin de représenter l'ensemble de l'activité scientifique du Professeur Cabanes, qui est tellement vaste, elle y occupe de toute façon la place essentielle, faisant que son nom d'historien de l'Antiquité soit identifiée à celui du spécialiste par excellence de l'histoire antique de l'Albanie.

Pour revenir au volume consacré aux inscriptions de Bouthrôtos, il faudrait souligner qu'il a une valeur particulière. En effet, par la documentation authentique fournie, il dévoile divers aspects de l'histoire d'une région antique comme la Chaonie, qui s'étendait à l'extrémité méridionale de l'Albanie, notamment pour la période entre le II^e siècle avant J.-C. et I^{er} siècle après J.-C., caractérisée par un silence presque total de la tradition antique à propos de toute la région en général, aussi bien pour l'Épire que pour l'Illyrie. Cet état de choses s'explique très probablement par le fait que l'invasion romaine de ces territoires à l'an 168 avant J.-C. leur a fait perdre l'intérêt des auteurs antiques. Avant la découverte de cet important patrimoine épigraphique, l'historien de l'Antiquité avait donc du mal à expliquer ce qui se passait à cette époque-là sur ces territoires, quel était leur nouveau statut sous la domination romaine, quels étaient les processus qui s'y déroulaient. Les documents fournis par le présent ouvrage permettent de dresser un tableau concret de la vie politique, sociale et économique de la région de la Chaonie, depuis 168 avant J.-C. jusqu'à la fondation de la colonie romaine à Bouthrôtos par Marc-Antoine en 44 avant-J.-C., ainsi que plus tard, au I^{er} siècle de notre ère. Grâce à cette documentation, nous disposons aujourd'hui d'un tableau bien plus vivant que celui connu pour d'autres espaces géographiques du monde antique durant la même période.

Les chercheurs et tous ceux qui s'intéressent à l'Antiquité trouveront donc dans cet ouvrage un outil très précieux permettant de

reconstituer l'histoire de la région la plus méridionale de l'Albanie, fort peu ou même pas du tout mentionnée par les sources écrites antiques.

Petrika LERA

La Carte Archéologique de l'Albanie, sous la direction de Pierre Cabanes et présentée par Muzafer Korkuti, Apollon Baçe et Neritan Ceka, éd. K & B, Tirana 2008, 290 pages

La Carte Archéologique de l'Albanie, publié sous la direction de Pierre Cabanes, a été rédigée à la demande du Bureau de l'UNESCO pour le Sud-Est Européen, établi à Venise, qui en a aussi assuré le soutien avec le concours de l'agence Cooperazione Italiana allo Sviluppo du Ministère italien des Affaires étrangères. Paru aux éditions Klosi & Benzenberg, à Tirana en 2008, cet ouvrage concerne les périodes de la Préhistoire et de l'Antiquité. Cette première carte archéologique de l'Albanie est l'œuvre de Muzafer Korkuti, qui dirigeait, au moment de sa rédaction, l'Institut d'Archéologie d'Albanie, d'Apollon Baçe, qui dirigeait alors l'Institut des Monuments de culture en Albanie, et de Néritan Ceka, ancien directeur de l'Institut d'Archéologie et éminent archéologue albanais. Leur coordination et la présentation historique des divers sites antiques sont dues au Professeur Cabanes, spécialiste renommé de l'archéologie en Albanie, professeur émérite de l'Université Paris X Nanterre et fondateur de la Mission archéologique et épigraphique française en Albanie. L'ouvrage est édité en deux versions, l'une en langue française et l'autre en langue albanaise.

Comme le souligne le Professeur Cabanes dans son Introduction, ce volume est limité à la Préhistoire et à l'Antiquité jusqu'au III^e siècle après J.-C., avant les bouleversements qu'ont provoqués les invasions barbares dans la péninsule balkanique. Il sera normalement suivi d'un deuxième volume destiné à faire connaître les résultats de la recherche archéologique pour les périodes suivantes : époque byzantine et médiévale et période ottomane. Les recherches archéologiques effectuées jusqu'à ce jour en Albanie ont permis de mettre à jour un patrimoine d'une remarquable richesse et le but que se propose le présent volume est précisément de le mieux faire connaître à un large public, aussi bien albanais qu'international.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la Préhistoire qui est présentée selon un ordre chronologique, du paléolithique à

l'époque du fer, en passant par le mésolithique, le néolithique, l'énéolithique et l'âge du bronze. La région de Korça est particulièrement riche en témoignages de la présence humaine à partir du néolithique, notamment avec Maliq, le site préhistorique le plus important sur le territoire de l'Albanie aussi bien par la surface qu'il occupe que par l'étendue dans le temps, et l'habitat palafitte de Sovjan, qui, à 4 kilomètres de distance de Maliq, représente au mieux et le plus complètement la culture du bronze moyen, non seulement en Albanie, mais même dans les Balkans.

Pour l'Antiquité, les auteurs ont préféré suivre un plan géographique, par régions, en commençant par un chapitre consacré à la Chaonie en Albanie méridionale, la région la plus riche en sites archéologiques et en centres urbains antiques, où ils ont distingué trois ensembles, la région de Saranda-Butrint (avec Bouthrôtos, Phoinikè et une dizaine d'autres sites fortifiés), la région de Gjirokastër (avec Antigoneia, Hadrianopolis, etc.) et la côte ionienne (site de Grammata, Sopot, Himara). Le chapitre suivant continue par la région d'Apollonia-Byllis-Amantia où, à côté de la grande cité coloniale d'Apollonia et de Byllis et Amantia, respectivement les capitales des communautés des Bylliones et des Amantins, de part et d'autre de la vallée moyenne de l'Aôos, on voit défiler plusieurs autres sites importants comme Berat, Klos, Dimale, Olympè ou encore la colonie d'Orikos. Au troisième chapitre les auteurs ont suivi la *Via Egnatia* allant d'Est en Ouest le long de la vallée du Shkumbin, avec ses nombreux points fortifiés et avec notamment le site de Selcë e Poshtme et ses impressionnantes tombes monumentales. Remontant plus au Nord, la quatrième région qu'ils distinguent est celle d'Épidamne-Dyrrhachion, le grand centre colonial du VIIe siècle, avec son port et ses monuments imposants comme l'amphithéâtre romain. Dans la cinquième région, dans le Nord de l'Albanie, la plus grande ville a été Shkodra, capitale de plusieurs rois illyriens, mais Lissos aussi a été un centre important, tandis que Zgërdhesh, à proximité de Kruja, n'est toujours pas identifiée avec certitude comme la ville qui a porté jadis le nom d'Albanopolis.

Pour chaque site, les auteurs ont présenté l'histoire, ainsi qu'une description des monuments abondamment illustrée de photos, mais aussi de cartes et plans facilitant leur découverte, sans oublier d'y ajouter une riche bibliographie et d'en préciser l'état de conservation ou les restaurations urgentes qui s'imposent éventuellement. Ils peuvent ainsi se féliciter d'avoir produit en même temps un excellent guide pour tous ceux qui s'intéressent à connaître la richesse archéologique de l'Albanie. Il ne reste donc qu'à

souhaiter, comme l'annonce l'Introduction, la parution d'un second volume consacré aux périodes byzantine, médiévale et ottomane, pour que l'Albanie puisse disposer d'une présentation de qualité de l'ensemble de son patrimoine historique.

Faik DRINI

Fjalori Enciklopedik Shqiptar (le Dictionnaire encyclopédique albanais), un grand patrimoine national

La récente parution des tomes 1 et 2 de la nouvelle édition en trois volumes du *Fjalori Enciklopedik Shqiptar* (le Dictionnaire encyclopédique albanais) est un événement marquant dans la vie scientifique et culturelle du pays. La publication de cet ouvrage par l'Académie des Sciences voit le jour 23 ans après la première édition et elle est le fruit de longues années de préparation au Centre de l'Encyclopédie albanaise. Ce travail pluridisciplinaire a été mené dans de nouvelles circonstances historiques et politiques sur le plan intérieur aussi bien qu'au niveau international et, par conséquent, son résultat est très différent par rapport au Dictionnaire précédent, non seulement en volume, mais aussi comme approche.

Le Dictionnaire encyclopédique albanais constitue un ouvrage de synthèse scientifique. Il reflète l'histoire de la nation albanaise dans son ensemble, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Une large place y est réservée à la vie de l'État albanais, depuis sa création le 28 novembre 1912, à l'histoire des Albanais du Kosovo, de Macédoine et de Monténégro et leurs récents acquis politiques, économiques et culturels, ou encore les Arberèches d'Italie, les Arvanites de Grèce et la diaspora albanaise en général, en tant que parties composantes du monde albanais. L'ouvrage n'est donc pas une encyclopédie de type universel, mais, comme l'annonce déjà son titre, un dictionnaire qui concerne spécialement les Albanais et les territoires où ils habitent.

Le Dictionnaire encyclopédique albanais est préparé par des rédactions couvrant plus d'une vingtaine de domaines, sur la base d'une plate-forme approuvée par la rédaction générale en étroite collaboration avec le Centre de l'Encyclopédie albanaise.

Toute la nomenclature du Dictionnaire de 1985 a été revue, corrigée et complétée, selon des critères scientifiques, techniques et formels établis par le Centre de l'Encyclopédie albanaise en collaboration avec les auteurs et les rédactions. Dans ce processus, un certain nombre d'entrées ont été jugées inutiles et écartées, quelques autres ont été abrégées ou regroupées et d'autres encore ont été

ajoutées, tenant compte des travaux et des études qui ont vu le jour au cours des deux dernières décennies dans toutes les disciplines. De même ont été écartées les appréciations reflétant les influences idéologiques et politiques de l'époque de la première sortie du Dictionnaire, qui avaient déformé les faits historiques concernant un certain nombre d'événements et de personnalités.

Le nouveau Dictionnaire encyclopédique albanais compte plus de 7 200 entrées, dont 2 350 sont des noms de personnes, contre seulement 5 000 entrées environ de celui de 1985, où les noms de personnes sont autour de 700. Les presque 2 300 nouvelles entrées concernent non seulement les nouvelles réalités survenues en Albanie depuis la première parution, mais aussi celles constatées au Kosovo après les événements de 1999 et la proclamation de la République du Kosovo comme un État indépendant et souverain le 17 février 2008.

L'objectif d'inclure l'ensemble des territoires habités par les Albanais a fait augmenter sensiblement le nombre des entrées concernant des villes, des villages, des communes, mais aussi la géographie physique (montagnes, plaines, vallées, cols, gorges, cours d'eau, etc.). Le Dictionnaire contient ainsi les 30 communes et centres communaux du Kosovo, ainsi que les communes à majorité albanaise en Macédoine, au Monténégro et dans la vallée de Preshevo, mais aussi leurs monuments de la nature et de la culture, leur histoire ancienne et récente, y compris la lutte de l'UÇK et la campagne de l'OTAN pour la libération du Kosovo. Une place plus large y est réservée également aux entrées concernant les établissements scolaires, culturels, artistiques ou scientifiques et les personnalités de tout l'espace albanais, dans diverses disciplines.

Le nouveau Dictionnaire fait place aussi à quelques événements de la vie internationale et à une série de personnalités étrangères dont l'action a concerné directement les Albanais.

À la réalisation de ce dictionnaire ont contribué des chercheurs des instituts et des centres de recherche de l'Académie des Sciences d'Albanie, des universitaires de tous les établissements du pays, mais aussi des chercheurs et des universitaires de Prishtina et de Tetovo, des Albanais du Monténégro, des Arberèches d'Italie et des albanologues étrangers. La mise à jour des données, notamment démographiques, est faite avec le concours de l'administration publique et de l'Institut des Statistiques (INSTAT).

Le travail mené par le Centre de l'Encyclopédie albanaise a consisté à l'élaboration des matériaux afin de leur donner la forme nécessaire d'une entrée encyclopédique ou de niveler les inégalités entre des entrées de la même nature. L'organisation de l'ensemble du

contenu a certainement été la tâche la plus ardue de l'équipe du Centre, dirigée par le Professeur Emil Lafe, rédacteur en chef et directeur du projet.

L'iconographie de l'ouvrage se présente elle aussi beaucoup plus riche dans cette nouvelle édition : à eux seuls, les tomes 1 et 2 contiennent environ 700 photos de personnes et plus de 1 000 autres illustrations.

De conclure, on peut dire que cet ouvrage, malgré les valeurs inestimables qu'il représente pour les bibliothèques des institutions et des familles albanaises, est de toute façon le reflet des clairs-obscurs de la « période de transition » dans laquelle il a été conçu, auxquels vont sûrement remédier ses éditions futures.

Vilma PROKO (JAZEXHIU)

Atlasi dialektologjik i gjuhës shqipe – le premier *Atlas dialectologique de la langue albanaise* voit le jour

Si l'initiative de l'Institut de Linguistique et de Littérature en vue d'élaborer un Atlas dialectologique de l'albanais remonte déjà aux années 1980, dans les milieux linguistiques au-delà des frontières d'Albanie beaucoup de temps s'étaient écoulées depuis la parution de l'*Atlas linguistique de la France* de Jules Gilliéron et d'Edmond Etmond, considéré comme le tout premier qui a été rédigé clairement sur la base des principes et suivant les objectifs de la dialectologie géographique, laquelle, à la différence de la traditionnelle, procède non seulement à la description de l'état statique des systèmes linguistiques en usage dans un pays, mais aussi à celle de leur évolution, tant linguistique que politique.

Bien entendu, pour être menées à bien, de telles entreprises ont besoin de beaucoup de temps et de grands esprits. En effet, les origines de l'*Atlas dialectologique de la langue albanaise* remontent à 1929, à un projet de recherche de Matteo Bartoli, suivi plus tard par Carlo Tagliavini, en 1940, et par Eqrem Çabej qui en a formulé et publié le questionnaire en 1943, inspiré de l'expérience de l'*Atlas* de Gilliéron et de celui de Bartoli lui-même (l'*Atlante linguistico italiano*).

Pour la réalisation de ce formidable projet, il a fallu cependant vingt ans de travail de tout un groupe dirigé par Jorgji Gjinari et composé des linguistes Bahri Beci, Gjovalin Shkurtaç et Xheladin Gosturani, avec la collaboration de Menella Totoni et Anastas Dodi. Leurs études dialectologiques ont mené à des descriptions minutieuses disséminées en une soixantaine d'ébauches et de monographies rapportant les résultats des expéditions organisées sur le terrain dans l'ensemble du pays, ainsi que chez les Albanais du Kosovo, de la Macédoine, du Monténégro, auprès des Arberèches d'Italie et des Tchames, afin d'enregistrer les différents dialectes et parlars de la langue albanaise.

La publication de l'ouvrage *Dialektologjia shqiptare* (la Dialectologie albanaise) écrit par Jorgji Gjinari, dont la première

édition a vu le jour en 1963 et une quatrième édition revue a paru en 1989, avait fait une première synthèse de ces recherches, préparant le terrain à la nouvelle entreprise de l'Institut de Linguistique et de Littérature.

L'*Atlas dialectologique de la langue albanaise* est élaboré sur la base des méthodes de la dialectologie géographique. Écrivant au sujet du *Survey of English Dialects* et du *Linguistic Atlas of New England* qu'il est question d'une dialectologie géographique fondée sur le concept de l'isoglosse, d'une dialectologie dotée d'une forte approche historique, qui s'intéresse au « plus ancien type de vernaculaire traditionnel mieux conservé dans les zones rurales, au sein de la communauté paysanne », Trudgill et Milroy pensaient précisément à une telle collection systématique et méthodique de cartes reproduisant, pour chaque point de l'espace examiné, les traductions dialectales correspondantes d'un concept, d'une notion ou d'une phrase, recueillies grâce aux enquêtes ou aux questionnaires remplis par les divers sujets.

Atlasi dialektologjik i gjuhës shqipe (l'Atlas dialectologique de la langue albanaise, ADLA) est composé de deux volumes : le premier, paru en 2007, compte 464 pages et contient les cartes phonétiques, morphologiques et syntaxiques, ainsi que d'autres indications explicatives, tandis que le second, paru en 2008 et consacré au lexique, compte 601 pages.

Il s'agit d'un atlas linguistique général qui fournit des données sur l'ensemble du monde albanais. Il contient 644 cartes : à l'exception d'une dizaine de cartes non linguistiques, physique, historiques (les territoires où s'étendaient les Illyriens ; les régions ; les territoires des Albanais au temps de la Ligue de Prizren ; les centres économiques et administratifs contemporains ; les toponymes du réseau des points de l'ADLA ; les enquêtes de l'ADLA au fil des années ; et trois cartes représentant le travail de chacun des trois membres du groupe qui a mené les enquêtes sur le terrain), toutes les autres cartes (634) ont un caractère linguistique proprement dit et sont accompagnées de plus de 400 pages de texte avec des explications et des interprétations.

Le questionnaire de l'ADLA compte 405 questions avec 225 subdivisions : 65 questions et 107 subdivisions pour la partie phonétique, 80 questions et autant de subdivisions pour la grammaire (système nominal, système verbal et syntaxe), 260 questions et 40 subdivisions pour la partie du lexique. Sur la base du critère géographique et du critère linguistique, les enquêtes déterminent 175 agglomérations, 85 en Albanie, 66 au Kosovo, en Macédoine et au

Monténégro, 5 en Grèce (en Tchamerie) et 19 auprès de la diaspora arberèche, où les linguistes ont enregistré la langue parlée au quotidien par les habitants locaux, tous âgés de plus de 60 ans.

À la suite de la Préface signée par Mahir Domi qui, de son vivant, a été un des initiateurs de ce projet, le premier volume contient une Introduction où Jorgji Gjinarî fait un aperçu de la dialectologie albanaise et décrit les principes fondamentaux de l'Atlas (la méthode, le type, le contenu, le réseau des points, les explications sur les données des cartes et leur présentation technique, des détails sur l'évolution du travail en vue de réaliser cet ouvrage). Il écrit que « l'analyse des méthodes et des conceptions fondamentales des atlas de diverses langues a été indispensable pour élaborer cet ouvrage » et que ce sont « les différences dialectales en tant qu'éléments du système » qui constituent son objet essentiel. Cet atlas général (non régional) est exclusivement linguistique et, dans la terminologie dialectologique, il est considéré comme un atlas de la première génération, les atlas régionaux étant ceux de la deuxième génération.

Le second volume, consacré au lexique, est fondé sur les mêmes principes et critères techniques du premier, mais il comprend aussi l'index de chaque carte et donne respectivement les diverses variantes lexicales, grammaticales et phonétiques.

Les cartes embrassent des mots en provenance de dix-neuf domaines : le ciel et les phénomènes naturels ; le terrain ; les plantes ; les animaux sauvages et domestiques ; les oiseaux, les insectes ; l'homme, la famille, les liens de parenté ; le corps humain ; les actions ; l'édifice ; les meubles et les ustensiles de ménage ; les laitages et les ustensiles pour le traitement du lait ; l'habillement et les vêtements ; la vie pastorale et ses instruments ; l'agriculture, la terre, les labours et les instruments agricoles ; la production et le traitement de la laine ; l'apiculture ; l'énumération, les nombres, les mesures ; le temps, le matin, l'appellation des jours du point de vue du jour où l'on est.

Certes, les cartes donnent les différences entre les divers parlars, mais le chercheur peut en tirer aussi les traits communs des grands systèmes de la langue. Par exemple, pour le mot *kalë* (cheval), la carte lexicale montre que l'espace de son emploi est morcelé du point de vue phonétique : une partie du territoire emploie la variante *kalə*, une autre la forme *kal* et une troisième est caractérisée par l'emploi de *ka :l*. En revanche, sur le plan sémantique, le territoire de l'albanais ne se présente pas morcelé : le mot *kalë* a partout le même sens. De même, une carte syntaxique apporte-t-elle des données différentes quant à la fonction du subjonctif, mais elle affirme

cependant que l'existence du subjonctif est un trait commun sur l'ensemble du territoire de l'albanais.

Mais qu'est-ce qui fait l'importance de la publication d'un tel atlas ?

Tout d'abord, il permet de connaître les dialectes et de les étudier. Il apporte des données incontestables relatives aux différences et aux ressemblances existant entre les deux dialectes principaux de l'albanais, le guègue et le tosque, mais aussi l'arberèche.

Deuxièmement, il constitue une pierre angulaire pour l'histoire de la langue albanaise. Comme on le sait, les premiers textes écrits en albanais sont relativement tardifs (XV^e-XVI^e siècles). Si les dialectes conservent les traces des changements, les cartes de l'ADLA aident à en expliquer les causes extralinguistiques. Bien que résultat d'une recherche synchronique sur la langue parlée, avec la présentation des formes archaïques conservées dans quelques zones parfaitement identifiées dans les cartes et celle des formes innovantes présentées dans quelques autres, l'Atlas permet, comme le dit Italo Fortino, de « tirer de précieuses lignes et traces des influences géopolitiques : le Nord de l'Albanie et son voisinage immédiat, avec l'influence du latin vénitien dont les reflets sont d'ailleurs présents dans la confession ; le Sud et les zones de son voisinage avec la tradition byzantine et orthodoxe. Les zones plus au contact de l'élément slave ont de fréquents emprunts lexicaux, alors que l'ensemble du territoire qui a été durant 500 ans l'objet de la domination ottomane, reflète des influences visibles du turc, la langue de l'administration et des pratiques commerciales ». Bahri Beci, un des auteurs de l'Atlas, a écrit que, grâce à l'observation des phénomènes de convergence et de divergence linguistique, il a réussi à découvrir dans la Principauté d'Arbanon (XI^e-XV^e siècles), une zone entre Durrës et le cours du Drin, la consolidation de quelques phénomènes dialectologiques homogènes, qui ne sont pas étrangers au processus de formation d'une « unité politique et économique » progressive.

Troisièmement, il faut dire que la connaissance des variétés dialectales contribue également à l'enrichissement de la langue standard ; la présentation des dialectes éclaircit aussi leurs rapports avec la langue standard, ce qu'ils ont en commun avec elle et ce qui les sépare, attestant une nouvelle fois l'importance de leur base commune.

Or, que faudra-t-il faire par la suite ? Le présent *Atlas* décrit l'albanais jusqu'en 1980 et la langue n'évolue pas aux pas de géant.

Toutefois, le fait est que, précisément, ces dernières années ont connu des changements politiques, économiques et démographiques impétueux. Un second pas reste à faire : entreprendre l'élaboration des atlas régionaux.

Pour conclure, il est important de signaler que la publication de *l'Atlas dialectologique de la langue albanaise* est le fruit d'une coopération énergique entre plusieurs établissements : si les accords de coopération et d'échanges académiques entre l'Université des Études de Naples « L'Orientale » et l'Institut de Linguistique et de Littérature de l'Académie des Sciences d'Albanie sont à l'origine de l'initiative de publier ce précieux ouvrage, sa parution est due également au concours du Conseil National des Recherches à Rome, de la Région de Campanie et de la Commune de Greci (Avellino).

Mariana YMERI

LA VIE SCIENTIFIQUE

AU X^e CONGRES DE L’A.I.E.S.E.E.

Le X^e Congrès de l’Association Internationale d’Études du Sud-Est Européen (A.I.E.S.E.E.) a tenu ses assises à Paris, du 24 au 26 septembre 2009, sur le thème “L’homme et son environnement dans le Sud-Est Européen”. En plus des chercheurs venus des pays balkaniques, ce congrès a rassemblé aussi d’autres participants venus de France, d’Allemagne, de Russie, d’Italie, des E.-U., de Pologne, de Hongrie, d’Ukraine, de Suisse, du Japon et de Chypres.

À la différence des neuf congrès précédents, où la présence des chercheurs albanais avait été assez large (rappelons que le dernier s’est tenu à Tirana en 2004), cette fois-ci l’Albanie a été représentée seulement par les académiciens Luan Omari, vice-président et membre du Bureau du Comité international de l’A.I.E.S.E.E., et Muzafer Korkuti, président du Comité albanais de l’A.I.E.S.E.E., le Centre

d’Études d’albanologie n’ayant pu envoyer aucun chercheur à cette manifestation majeure des études balkaniques, faute de budget.

Les rapports introductifs des trois thèmes du Congrès ont été présentés à la séance plénière : « Peuplement et organisations politiques », « Formation et activité » et « Modes de communication ». Lors des travaux en sections par thème, les 110 exposés des intervenants ont abordé une vaste thématique allant de l’Antiquité jusqu’à nos jours. Les sujets traités dans la première section ont été : « Le Sud-Est Européen : un espace divisé entre ethnicité, nation, État »; « Le Sud-Est Européen : entre mobilités structurelles et migrations contraintes » et « Le Sud-Est Européen : une histoire longue entre tradition et modernité ». La deuxième section a traité des sujets « Structures sociales », « Institutions »

et « Traditions », tandis que la troisième des sujets « Structures matérielles de la communication » et « Langue et culture ». À cette section, le professeur Korkuti a présenté l'exposé « Essai d'interprétation de l'art rupestre en Albanie ». Au congrès sont intervenus deux autres chercheurs albanais vivant à l'étranger : Arta Seiti, de France, a présenté l'exposé « Entre revendications et réflexes de victimisation », tandis que Elton Prifti, professeur à l'Université de Potsdam et en même temps membre du Comité italien de l'A.I.E.S.E.E., l'exposé « Sur les emprunts à un argot albanais dans la langue romane ». Un autre Albanais, du Kosovo, le professeur Isak Sheme, a présenté l'exposé « Faïk Konitza, éminente personnalité de la culture albanaise et européenne ».

Particulièrement intéressants ont été les exposés présentés par des chercheurs étrangers sur des sujets albanologiques, comme « Sur les orientalismes dans la poésie épique albanaise » (Alvina Jougra, Russie), « La situation de la langue dans les villages albanais de la région d'Azov (Ukraine) selon les données recueillies lors des expéditions en 2005-2008 » (Maria Morozova, Russie), « Les Albanais, l'Adriatique et l'Italie dans l'œuvre d'Anselmo Lorecchio » (Antonio d'Alessandri, Italie), « La vendetta dans la fiction

et dans la vie (contextes albanais et grec) » (Fatima Eloeva, Russie), etc.

Le congrès avait également à l'ordre du jour l'élection du nouveau président de l'Association et le choix du lieu de réunion de ses prochaines assises. À l'issue des travaux, le mandat du professeur français André Guillou touchant à sa fin, c'est l'académicien albanais Luan Omari qui a été élu à l'unanimité comme président de l'A.I.E.S.E.E. pour un mandat de cinq ans, jusqu'en 2014. De même, l'autre académicien albanais, Muzafer Korkuti, a été admis comme membre du Comité international de l'A.I.E.S.E.E.

D'autre part, le Congrès a fixé les lieux de réunion des symposiums jusqu'aux prochaines assises. Ainsi, en 2010, la Pologne accueillera-t-elle le symposium sur le thème « L'image de la Russie pour les Balkans », qui sera suivi ensuite d'autres symposiums sur des thèmes particuliers en Croatie, en 2011, à Chypre, en 2012, et en Moldavie, en 2013.

Lors des assises de Paris, les participants ont pu assister à la présentation du nouveau numéro de la revue de l'Association, ainsi que de l'ouvrage « Pour une Grande Histoire des Balkans des origines aux Guerres Balkaniques », sous la direction des professeurs français Hélène Antoniadis-Bibicou et André

Guillou, dont le premier et le troisième volumes sont déjà achevés. Les académiciens albanais Shaban Demiraj et Muzafer Korkuti comptent parmi les collaborateurs à la rédaction du premier volume, paru en 2004.

Les participants au Congrès ont pu visiter l'exposition photographique « Du Bosphore à l'Adriatique - des photographes français découvrent les monuments des Balkans, 1878-1914 »,

rassemblant 174 photos et plusieurs cartes de cette période-là, où six photos de Tirana, deux de Durrës, quatre de Shkodra, quatre d'Ochrid, une de Prishtina et une de Prizren, à côté d'autres photos d'Istanbul, d'Athènes, de Jannina, etc., pour la plupart exposées pour la première fois, étaient d'un grand intérêt.

Muzafer KORKUTI

PREMIÈRE CONFÉRENCE SCIENTIFIQUE CONSACRÉE À LA TERMINOLOGIE EN ALBANAIS

La conférence scientifique sur « L'état et l'évolution de la terminologie en albanais, problèmes et tâches », organisée par l'Académie des Sciences d'Albanie et l'Académie des Sciences et des Arts du Kosovo, en collaboration avec le Centre des Études d'albanologie et d'autres établissements universitaires, a tenu ses travaux le 19 juin 2009 à Tirana en présence d'un vaste auditoire d'académiciens, de chercheurs et d'universitaires. C'était la première fois que des linguistes, des terminologues et des chercheurs dans divers domaines du savoir,

comme la psychologie, le droit, l'économie, etc., ont discuté ensemble dans une conférence consacrée spécialement à une discipline particulière de la linguistique comme la terminologie, qui est aussi en rapport avec les sciences et les techniques.

Après le discours d'ouverture de l'académicien Jani Thomai, les chercheurs venus d'Albanie, du Kosovo et de Macédoine ont présenté deux rapports et seize exposés.

Le rapport sur « La terminologie en albanais, problèmes et tâches », préparé par Hëna Pasho et Agron Duro, a

mis en évidence les réalisations dans l'activité pratique en matière de terminologie, comme l'élaboration de dizaines de dictionnaires terminologiques unilingues ou plurilingues, ainsi que dans le domaine des études de terminologie proprement dites, par la publication de nombreux articles scientifiques, de monographies, etc. Il a relevé que, malgré les succès obtenus dans le travail pour réunir, standardiser et traduire en albanais les terminologies de divers domaines du savoir, il reste une série de problèmes, dont le plus évident c'est la contradiction entre une grande multitude de termes traduits et leur emploi plutôt limité dans la langue écrite et parlée.

Le second rapport était celui de Latif Susuri et Nebi Caka sur « La standardisation et la normalisation de la terminologie scientifique et professionnelle ». Compte tenu des processus de mondialisation de la science, du savoir et des technologies, ainsi que de l'intégration européenne, ont remarqué les auteurs, le besoin d'entreprendre des pas concrets pour standardiser et normaliser dans tous les domaines la terminologie scientifique et professionnelle en albanais est d'une extrême urgence. Ils ont appelé à se servir dans ce sens des réalisations de la lexicographie albanaise et des dictionnaires terminologiques déjà pu-

bliés par l'Académie des Sciences d'Albanie, l'Académie des Sciences et des Arts du Kosovo et d'autres éditeurs.

Dans son exposé « Le lexique terminologique en tant que problème linguistique et national », Emil Lafa a fait part de son souci concernant les atteintes portées à la norme en matière de terminologie et a énuméré les tâches qui se posent à l'albanais dans la perspective de l'acquisition du statut de langue de l'UE. Pour l'orateur, la priorité doit être accordée à la création de banques de données terminologiques en Albanie, au Kosovo et en Macédoine, à l'organisation des activités communes et à la mise en place des organismes nécessaires de coordination.

L'exposé sur « Le mot, le terme et la norme linguistique » de Jani Thomai a souligné que, malgré le travail plus ou moins satisfaisant qui a été effectué pour standardiser la terminologie et la traduire en albanais, notamment dans des domaines comme le droit et l'administration, on constate de plus en plus des infractions à la norme de la part des hommes politiques et des journalistes.

Esat Stavileci, dans son exposé sur « La terminologie dans l'administration publique », s'est arrêté sur quelques questions de l'unification des termes de base de ce domaine où l'on constate des désaccords entre la

forme et le contenu. Il a mis en évidence que la terminologie est souvent surchargée en termes étrangers, en synonymes redondants, etc.

Dans l'exposé sur « La psychologie de la personnalité et sa terminologie », Pajazit Nushi a procédé à une analyse des termes dans ce domaine où il a remarqué que les phénomènes sont souvent désignés par des termes polysémiques, ce qui témoigne de l'instabilité de cette terminologie.

Valter Memisha a présenté un exposé sur « Les termes composés de groupes de mots et leur place dans les dictionnaires raisonnés de l'albanais ». Il s'est arrêté sur la place occupée par ces termes dans les dictionnaires de 1954, de 1980 et de 2006, ainsi que sur leurs rapports avec les nomenclatures des dictionnaires raisonnés et les autres termes dans les dictionnaires terminologiques.

Dans l'exposé « La transposition sémantique-référentielle et catégorielle-formative de la structure lexicale (lexique, terminologie, nomenclature) », Shefki Sejdiu a traité du phénomène de la transposition, en l'illustrant d'exemples tirés de l'anthropo-linguistique, de la nomenclature scientifique et populaire du monde végétal et animal.

Hajrullah Gorani a présenté l'exposé sur « Les problèmes sémantiques dans la

terminologie économique », où il a souligné l'importance de la distinction des lignes de démarcation entre les termes proches quant à leur contenu, afin de trouver en albanais des correspondants appropriés aux termes étrangers.

Dans son exposé sur « Les traits particuliers de la terminologie militaire et les tendances actuelles de son évolution », Hasan Çipuri a souligné l'idée que le travail dans ce domaine doit tenir compte de la nécessité de l'intégration de l'armée albanaise dans les structures de l'Otan.

Vilma Proko a parlé de « Quelques questions relatives à la conservation et au rappel de l'information scientifique et technique dans la terminologie » et des façons dont cela est assuré par les divers dictionnaires traditionnels en albanais. Elle a considéré que la réalisation de ce processus dans des dictionnaires systémiques raisonnés, en ayant également recours au support informatique, est la voie la plus appropriée.

Shezai Rrokaj et Vilma Bello ont argumenté le besoin « De l'élaboration d'un dictionnaire des termes de linguistique », cette fois-ci raisonné et fondé sur les principes modernes d'organisation de la microstructure et de la macrostructure d'un tel ouvrage.

Dans son exposé portant sur des « Questions de terminologie dans les textes didactiques albanais en Macédoine », Vehbi Kadriu a fait part de ses préoccupations concernant l'état de la situation et l'influence du slave macédonien affectant la qualité de l'enseignement en albanais.

La qualité de la terminologie scientifique dans l'enseignement, comme une condition essentielle à l'assimilation des connaissances, a préoccupé aussi Ali Jashari dans son exposé sur « La terminologie linguistique dans les textes scolaires ».

Agron Duro et Fatmir Vrapit, dans leur exposé sur « Quelques caractéristiques des termes provenant de l'anglais dans la langue albanaise d'aujourd'hui », ont abordé le sujet de la place des anglicismes qui ont pénétré au lexique albanais en tant que termes, dans le cadre de la mondialisation culturelle et de l'économie de marché.

Sadete Pllana a présenté l'exposé « Observations lexicales et conceptuelles sur la terminologie de la mécanique appliquée », où elle a argumenté la nécessité d'étudier la terminologie dans le cadre d'un domaine étroit du savoir, afin de lier les concepts en un seul système, de résoudre les problèmes de standardisation des termes et de leur

traduction, pour assurer une meilleure compréhension et communication.

Dans son exposé sur quelques « Aspects de la terminologie littéraire albanaise », Resmie Kryeziu a souligné le besoin de continuer l'effort en vue d'enrichir et de moderniser la terminologie dans ce domaine, pour mettre aussi à l'écart les vieux emprunts étrangers, notamment dans les domaines de la sociologie et de l'idéologie.

Parlant des « Emprunts dans la terminologie du droit », Sveltllana Titini s'est arrêtée particulièrement sur les voies et les moyens linguistiques pour réaliser leur substitution.

Les conclusions de la conférence ont été tirées par Latif Susuri qui, dans son discours de clôture, a proposé d'élaborer une plate-forme commune des deux académies, d'Albanie et de Kosovo, faisant appel aux gouvernements respectifs d'attacher une attention particulière aux questions de terminologie et de créer éventuellement un conseil commun doté de compétences élargies. Les deux académies ont été invitées à créer en même temps des commissions ad hoc pour coordonner et diriger le travail en matière de terminologie.

Agron DURO

TABLE DES MATIÈRES

Pëllumb Xhufi <i>Traces de la présence juive en Albanie au Moyen Âge</i>	3
Shaban Sinani <i>Les Statuts de Drisht et le droit urbain au temps de l'Arbanon</i>	13
Fotaq Andrea <i>Le haut chapeau albanais du Moyen Âge</i>	37
Seit Mansaku <i>Sur la typologie et la chronologie des formes du futur en albanais</i>	63
Emin Riza <i>Habitation balkanique et habitation nationale</i>	91
Marenglen Verli <i>La question kosovare, l'intervention de l'OTAN et la stabilité dans la région</i> ...	105
Jean-Paul Champseix <i>Sur des rives opposées : Ivo Andrić et Ismail Kadaré</i>	119
Mirela Kumbaro Furxhi <i>Le pont interculturel de la traduction, croquis albanais</i>	133
Ali Muka <i>Natural's Resources Opportunities and the Road Infrastructure of the Albanian Highland's Villages: the Actuality and the Prospects</i>	155
Alvin Saraçi <i>Famous Albanians in Venice: Karl Gega, Architect of the Austro-Hungarian Empire</i>	155

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

- Michael Schmidt-Neke
L. Latruwe et G. Kostic, La division Skanderbeg : Histoire des Waffen-SS albanais, des origines idéologiques aux débuts de la guerre froide, éditions Godefroy de Bouillon, Paris, 2004, 316 p. 165
- Petrika Lera
Pierre Cabanes et Faik Drini, Corpus des Inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire : 3. Inscriptions de Bouthrôtos 177
- Faik Drini
La Carte Archéologique de l'Albanie, sous la direction de Pierre Cabanes et présentée par Muzafer Korkuti, Apollon Baçe et Neritan Ceka, éd. K & B, Tirana 2008, 290 pages 181
- Vilma Proko (Jazexhiu)
Fjalori Enciklopedik Shqiptar (le Dictionnaire encyclopédique albanais), un grand patrimoine national 185
- Mariana Ymeri
Atlasi dialektologjik i gjuhës shqipe – le premier Atlas dialectologique de la langue albanaise voit le jour 189

LA VIE SCIENTIFIQUE

- Au X^e Congrès de l'A.I.E.S.E.E.* 195
- Une première conférence scientifique consacrée à la terminologie en albanais.....* 197